

# Le Communisme



CONTRE DIEU

Prix : 10 fr.

84 ILLUSTRATIONS

LE  
COMMUNISME  
CONTRE DIEU

---



avec  
84 ILLUSTRATIONS

ÉDITIONS C.E.A.  
21, Rue La Boétie — PARIS

## TABLE DES MATIÈRES

---

	<u>Pages</u>
I — POURQUOI LE BOLCHÉVISME EST NÉCESSAIREMENT L'ENNEMI JURÉ DE TOUTE RELIGION.....	3
II — HISTOIRE DES PERSÉCUTIONS RELIGIEUSES EN UNION SOVIÉTIQUE.....	13
III — LA DESTRUCTION DES ÉGLISES ET LE MASSACRE DES PRÊTRES.....	37
IV — STALINE EXTIRPE LA RELIGION DE L'ÂME DU PEUPLE.....	47
V — LES BOLCHÉVIQUES FONT RÉGNER LA TERREUR RELIGIEUSE DANS LES TERRITOIRES OCCUPÉS.....	65
VI — LA RÉACTION DU MONDE CHRÉTIEN.....	74
VII — RÉOUVERTURE DES ÉGLISES.....	97

---

---

## CHAPITRE I

### **Pourquoi le bolchévisme est nécessairement l'ennemi juré de toute religion**

---

Avant la dernière guerre mondiale, alors que les bolchéviques étaient encore aux prises avec la faction menchevique du parti marxiste, Lénine écrivit, en novembre 1913, une lettre à son ami et comilitant, le poète bolchévique Maxime Gorki, concernant son attitude envers la religion. A maintes occasions, la presse soviétique, et aussi les ennemis du bolchévisme, ont reproduit des passages typiques de cette lettre, car dans celle-ci se trouve formulée la haine que nourrit le bolchévisme contre Dieu. Cependant, ces quelques passages ne sauraient suffire pour faire comprendre au lecteur non marxiste les raisons de cette haine, qui a toujours paru comme un axiome aux yeux de tous les chefs marxistes, depuis Marx et Engels jusqu'à Lénine et Staline, et qui peut être considérée comme le principe fondamental de leur philosophie.

Les deux lettres de Lénine à Gorki — la seconde date de décembre 1913 — jettent de la lumière sur cette aberration humaine, et fournissent, faute d'ouvrages plus complets, des éclaircissements sur l'attitude de Lénine en face de la religion.

Dans la *Novaïa Rabotchaïa Gaseta* (Nouveau journal des ouvriers), Gorki avait publié un article par lequel il désavouait les cris d'indignation suscités par le religieux Dostoïevski. Lénine en était enchanté. Mais, à un certain endroit, Gorki avait conféré — tout au moins théoriquement et pour l'avenir — une raison d'être à un genre de religion terrestre, à la création d'un Dieu prolétarien à l'effigie de l'homme. Ce passage était celui-ci, tel que Lénine le reproduit dans sa lettre :

« Mais la recherche d'un Dieu doit être temporairement  
 « remise à plus tard, car c'est là une occupation sans but : il  
 « est inutile de chercher, si l'on n'est pas qualifié pour le faire.  
 « Qui ne sème rien, ne récolte rien. On ne cherche pas les dieux,  
 « on les crée ; on n'imagine pas la vie, on la produit. »

Cette lueur d'inspiration faustienne, ce désir de sortir du matérialisme vulgaire, déconcerta profondément Lénine, le désespéra presque, car pour lui elle ébranlait les bases du bolchévisme. Il en arriva à douter que Gorki eût réellement saisi le fond de sa doctrine. Lénine chercha, en vain, les causes de cette erreur et pourquoi Gorki s'était laissé aller à ces conceptions « bourgeoises ». C'est donc sous l'empire d'une vive émotion que Lénine écrit. Il commence sa lettre par ces mots : « Mon cher, que faites-vous donc ? C'est vraiment épouvantable !... » Et il termine ainsi : « Pourquoi faites-vous pareille chose ? ! C'est terriblement humiliant... Votre Oulianov ».

Le lecteur non marxiste trouvera probablement cette émotion ridicule. Pourtant elle ne l'est pas, car pour Lénine il s'agit ici de l'essentiel, de la base même sur laquelle est bâti cet édifice spirituel. C'est pourquoi il écrit à Gorki :

« D'après cela, il ressort que vous êtes à la recherche d'un  
 « Dieu, et ce pour un temps seulement ! Que vous vous opposiez  
 « à la recherche d'un Dieu parce que votre intention est de  
 « substituer à cette recherche la création d'un Dieu ! N'est-il  
 « pas affreux de penser que c'est vous-même qui parlez ainsi ?... »

Lénine se fit alors un devoir d'enseigner à son ami et élève qui avait commis une faute si grave :

« Rechercher un Dieu, le construire ou le créer, ne sont pas  
 « des choses plus distinctes les unes des autres, que ne le sont  
 « un diable jaune et un diable bleu. Parler de la recherche d'un  
 « Dieu, non pas avec l'intention de s'élever contre ce Dieu ou ce  
 « diable, contre cette nécrophilie spirituelle (car toute existence  
 « de Dieu est synonyme de nécrophilie, qu'il s'agisse du Dieu  
 « le plus honnête, le plus idéal, le mieux choisi) ; mais seulement  
 « afin de préférer le diable bleu au diable jaune ! C'est une chose  
 « cent fois pire que de ne pas en parler du tout. »

Nous avons laissé subsister le mot employé par Lénine « nécrophilie ». La socialdémocratie attribue à ce mot le sens le plus abject qu'on puisse s'imaginer. Pour Lénine, il n'est pas

d'expression assez forte pour dépeindre l'ignominie et la nocivité de la religion. « Car, même dans les pays les plus libres, dit-il, « on abruti le peuple et les ouvriers, justement avec l'idée d'un « Dieu purement spirituel, qu'il s'agit encore de créer. C'est « justement pour cela que cette conception religieuse, cette « conception d'un Dieu, d'un flirt avec un Dieu, constitue une « bassesse innommable, qui est particulièrement tolérée et même « accueillie avec bienveillance par la bourgeoisie. C'est justement « pour cela qu'elle est la plus grande des infamies, l'« infection » « la plus virulente. Un million de péchés : obscénité, viol, contagion, « sont moins dangereux, car ils sont plus facilement compréhensibles pour la foule que la notion de Dieu agrémentée des « parements idéologiques les plus somptueux. »

Lénine veut donc que cette notion de Dieu soit complètement éliminée, car elle détourne le prolétaire de la lutte des classes et de sa base matérielle. C'est pourquoi plus cette notion affecte un caractère d'idéalisme, et plus elle est dangereuse. Il est facile de comprendre les mobiles qui font agir un prêtre qui se livre à l'inceste ; mais il est impossible de comprendre ceux qui animent un prêtre « démocratique et idéaliste ». Gorki qui n'est pas sans connaître l'esprit lamentablement versatile du petit bourgeois, l'agrément des fanfreluches les plus variées et de sucreries empoisonnées. C'est affreux !

Après avoir proféré ce soupir d'allégresse, Lénine s'attaque à la question en la considérant sur une autre face. Il reproduit la phrase de Gorki : « Voilà assez de palinodies, assez de ces « rétractations qui tiennent lieu, chez nous, d'autocritiques ». Le mot « samoplevaniye » (littéralement « action de se cracher sur soi-même ») signifie, en russe, le fait de reconnaître, peut-être avec raison, ses propres torts, et de les exagérer outre mesure. Dans la négation complète de tout idéal, Lénine fait remarquer :

« La création de Dieu n'est-elle pas le pire des désaveux ?... « Tout homme qui s'occupe de créer Dieu, ou qui admet la création « d'un Dieu, se désavoue lui-même de la pire manière, car au « lieu d'« agir » il s'élève au narcissisme, en contemplant avec « complaisance et amour les traits les plus stupides, les plus « avilissants de son propre « moi », qu'il essaie de diviniser en « voulant créer son Dieu. »

Considérant la création de Dieu du point de vue social, Lénine nous exprime la raison principale de sa haine contre Dieu et la

religion. D'après lui, il ne s'agit là que d'une élaboration émanant de cet esprit bourgeois et mesquin, tandis que le devoir du prolétaire est d'ignorer Dieu et la religion, afin de pouvoir se consacrer entièrement et librement à l'action.

Lénine ne peut pas concevoir Dieu autrement que sous le signe de la lutte des classes. C'est ce qu'il explique à Gorki dans la seconde lettre qu'il lui adresse, après que celui-ci a tenté de sauver la conception de Dieu en l'assimilant à la substance idéologique créée par l'homme, afin d'éveiller les sentiments sociaux, et d'organiser la Société. Comme un lion en furie, Lénine se précipite sur cette aberration, qui n'est qu'une réfutation du charlatanisme des prêtres. Si, lui, le démocrate Gorki, l'un des chefs du prolétariat, exprime une telle pensée, celle-ci s'emparera de la masse et sera utilisée par les réactionnaires.

Lénine frissonne d'horreur devant la conception de Gorki : « L'idéalisme cache l'origine matérielle de l'idée ! Dieu est, historiquement et pratiquement, tout d'abord un complexe d'idées qui s'est formé par suite de la dépression ridicule dans laquelle a été plongé l'homme en présence des forces de la nature, et sous l'effet de l'asservissement des classes, idées qui renforcent cette dépression, cet accablement, et mettent entrave à la lutte des classes... A présent, en Europe comme en Russie, tout geste — si élégant puisse-t-il paraître — ayant pour but de défendre ou de justifier la conception de Dieu, est un geste réactionnaire. »

Ceci pour ce qui est des lettres de Lénine. On conçoit, à présent, pourquoi Lénine, le matérialiste, défenseur du principe des classes, était condamné, par son raisonnement exclusif, à combattre l'idée de Dieu et à déployer, dans cette lutte, le plus grand acharnement qui se puisse imaginer. Là aussi, comme dans presque tous les autres domaines, c'est Lénine qui a prescrit au bolchévisme la route à suivre. Staline a poursuivi la même route ; usant de brutalités et de ruses, il a parachevé l'œuvre dont le maître lui avait tracé l'esquisse. Il était et il est impossible de rétrograder, car tout recul équivaldrait à un aveu : celui que le bolchévisme est le plus grand crime qui ait jamais existé contre l'humanité, et qui doit se dissoudre de soi-même.

On s'est bien gardé de faire un tel aveu. Au contraire, les imprécations, les blasphèmes de Lénine contre Dieu et la religion, constituent jusqu'aujourd'hui les seules directives valables, et sont constamment reproduits dans les discours et dans la presse

soviétiques. Ce ne sont pas là les idées originales de Lénine, ce ne sont pas les inspirations nées de son imagination malade : ces idées se retrouvent dans la doctrine de Marx et de Engels, et sont partie intégrante du marxisme. En 1844, Engels qualifiait déjà « la prétention de vouloir être surhomme et surnaturel, la racine de tous les mensonges ». Il disait, entre autres : « C'est pourquoi nous avons une fois pour toutes déclaré la guerre à la religion et à toute conception religieuse, et nous nous soucions peu qu'on nous appelle athéistes ou autres ».

On pourrait s'étonner que, dans ces conditions, les fondateurs et théoriciens du marxisme n'aient pas fait de descriptions plus étendues et systématiques de l'idéalisme prolétarien. L'éditeur Hermann Duncker, qui a publié, en langue allemande, sous le titre « *Wegen Religion* » (Au sujet de religion), la petite collection des écrits de Lénine, attribue cette pénurie d'œuvres originales au fait qu'au XIX<sup>e</sup> siècle déjà la propagande athéiste était « presque superflue ». En tout cas, Engels fait déjà remarquer en 1874 : « Dans les partis ouvriers européens, l'athéisme est une chose « assez évidente... Ils ont simplement renié l'existence de Dieu ».

Par ailleurs, le développement qu'a pris cette question, au sein de la socialdémocratie, a prouvé qu'il n'est pas si facile de renier l'existence de Dieu. On a pu noter des tendances très nettes à pactiser avec la chrétienté. Ceci s'est produit à l'occasion de certains mouvements, comme le mouvement social-chrétien. Tandis que le premier programme social-démocratique, établi à Eisenach en 1869, exigeait catégoriquement la séparation de l'Église et de l'État, et la séparation de l'École et de l'Église, le programme établi à Gotha, en 1875, applique la formule trompeuse : « La religion est affaire d'ordre privé ». Lénine fit remarquer à ce sujet : « Partout, la bourgeoisie mesquine est « toujours aussi abjecte, tandis que la bourgeoisie démocratique « (Lénine veut dire par là : la bourgeoisie marxiste) qui s'occupe « de nécrophilie est deux fois plus adjecte encore. »

Cependant, le bolchévisme qui, bientôt après son arrivée au pouvoir, fit répandre le sang des prêtres et ministres des divers cultes religieux, chercha à dissimuler la rage qu'il nourrissait contre l'Église et la religion, sous le manteau d'une lutte politique engagée, afin d'enrayer le mouvement contre-révolutionnaire. Dans ses programmes, il feignit d'opposer une attitude objective et de se borner à des mesures d'ordre spirituel, de « propagande

antireligieuse ». C'est ainsi que le programme du parti bolchévique de 1919 prévoyait seulement que le nouveau régime économique « entraînerait la disparition complète de tous les préjugés religieux ». Comme on le sait, cette disparition a été puissamment aidée par les massacres qui eurent lieu sur une grande échelle. « Le parti s'efforce, ajoute le programme, de rompre définitivement le lien qui existe entre les exploités et les organisations de propagande religieuse. Il le fait en ayant recours à une propagande antireligieuse et scientifique de grande envergure, destinée à libérer l'esprit des masses laborieuses des préjugés religieux dont il était l'esclave ». Par cet euphémisme, il convient de se rappeler la peine capitale couramment prononcée par les bolchéviques et dont l'application avait lieu au moyen d'un coup de pistolet tiré dans la nuque.

Bien qu'elles soient enveloppées d'un voile politique, et que l'accent principal porte sur la propagande, sous réserve d'une soi-disant liberté de conscience, les clauses du programme de l'Internationale communiste du 4<sup>e</sup> Congrès mondial de 1928 sont beaucoup plus violentes et se rapprochent davantage de la vérité :

« Parmi les tâches de révolution culturelle qui s'appliquent à  
« la masse, l'une des plus grandes est la lutte contre l'opium du  
« peuple, contre la religion. Il convient de mener ce combat avec  
« méthode et opiniâtreté. La puissance prolétarienne doit refuser  
« toute assistance à l'Église, qui était autrefois au service des  
« classes régnantes. L'État doit interdire toute ingérence de  
« l'Église dans l'éducation et poursuivre, sans ménagement,  
« toute activité contre-révolutionnaire des organisations chré-  
« tiennes. La puissance prolétarienne tolère la liberté de conscience  
« mais dirige en même temps, avec tous les moyens dont elle  
« dispose, une propagande antireligieuse, abolit les privilèges que  
« s'était acquis l'Église nationale, et transforme l'éducation et  
« l'instruction en les fondant sur des principes de philosophie  
« matérialiste scientifique. »

Comme nous le montrerons plus loin, la crainte du bolchévisme devant la chrétienté et sa puissance spirituelle n'est pas entièrement dissipée : en 1929, cette crainte va même jusqu'à appréhender une intervention des peuples chrétiens indignés par les terribles persécutions religieuses qui ont lieu en Union soviétique. Cette crainte se traduit par la ruse, la perfidie que les soviets déploient dans leur lutte contre l'Église orthodoxe. C'est ainsi que, dans leur premier programme du parti, les bolchéviques

mettent en garde contre des mesures excessives : « Dans la propagande antireligieuse, il y aurait lieu (cela sonne comme une



Cette affiche proclame : « La religion est l'opium du peuple - MARX ».

ironie !) d'éviter soigneusement de froisser les sentiments des croyants, car elle ne pourrait que les confirmer dans un fanatisme religieux ». Dans les dernières années, Staline a renouvelé cet avertissement, préconisant de mener une propagande adéquate qui fût à la portée des paysans, sans offenser ni rebuter ceux-ci. Cependant, quelle que soit la tactique employée, le but est toujours le même : l'anéantissement de l'Église. Aucun des théoriciens, aucun des dirigeants bolchéviques n'a essayé d'atténuer ou d'adoucir cette volonté de destruction proclamée par Lénine. Au contraire même : jusqu'au temps présent, des journalistes et des orateurs, par centaines de mille, se sont plaints de ce que les mesures prises, conformément aux instructions de Lénine et Staline, n'étaient pas encore suffisantes, et exigent qu'on élargisse encore davantage le front contre la religion.

Il suffit de se rappeler les maximes des chefs bolchéviques, pour comprendre qu'une modification dans la route prescrite par Lénine et Staline est inconcevable. C'est ainsi qu'avant d'être assassinée par Staline, la veuve de Lénine, la Kroupskaïa, qui jouissait de la considération générale, n'a cessé de répéter :

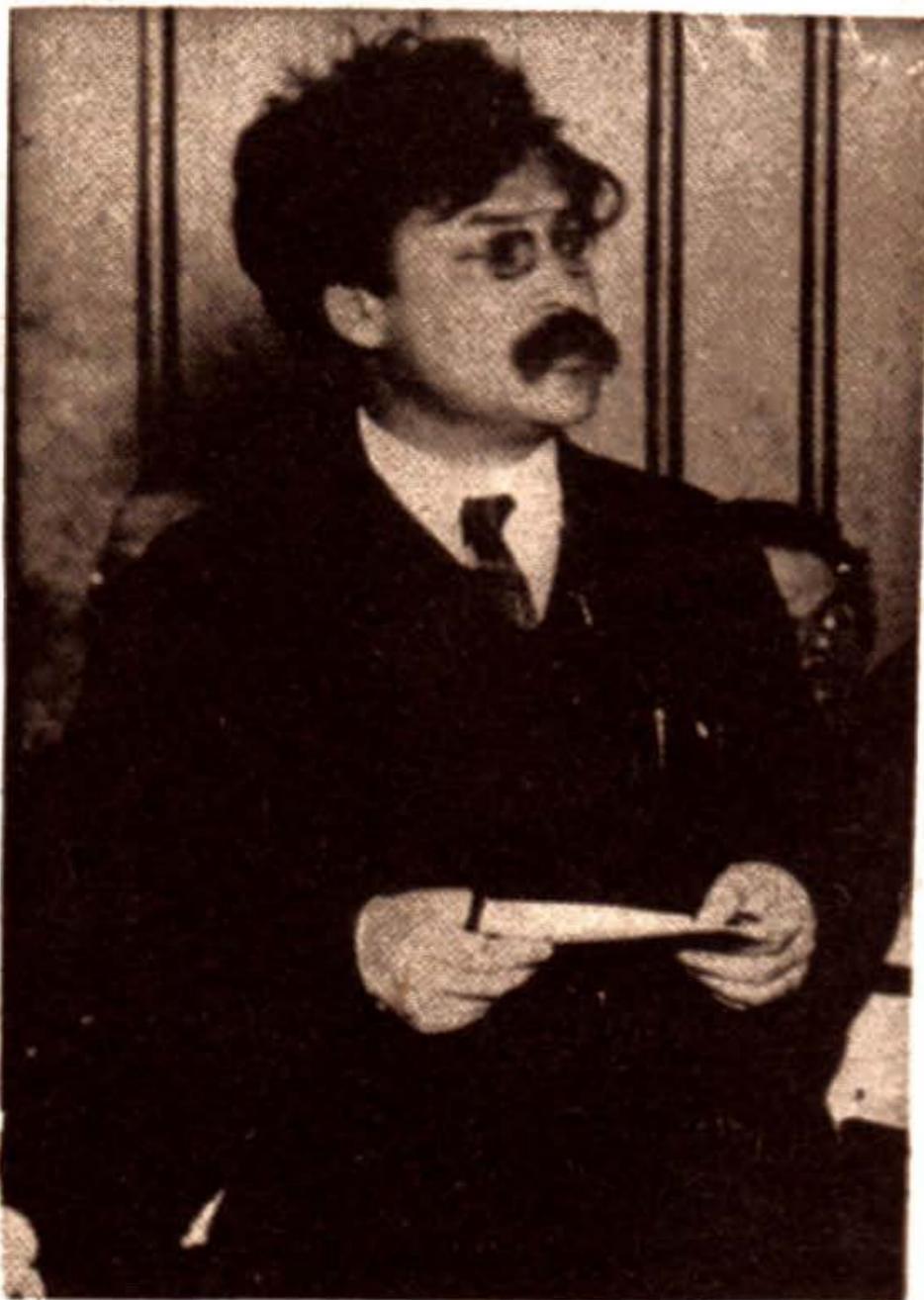
« Les intérêts de la classe du prolétariat sont directement  
 « opposés à ceux de la chrétienté. L'enthousiasme, le dévouement  
 « complet à sa classe, la ténacité, le tact, la maîtrise personnelle  
 « et la capacité de diriger des millions d'hommes, sont directement  
 « contraires aux sentiments chrétiens doucereux et hypocrites.  
 « Toute religion est un poison aux mains de la « bourgeoisie »,  
 « une ennemie du bolchévisme... Il faut abolir toute idée d'asser-  
 « vissement ; il faut étouffer tous sentiments d'esclave ; il faut  
 « brûler au fer rouge toutes sentences qui rappellent l'esclavage. »

Dans la collection officielle du parti, sous le titre « Propagande anti-religieuse parmi les femmes », on peut encore lire ceci :

« La religion et le bolchévisme sont deux puissances opposées,  
 « irréconciliables, du monde, engagées dans une lutte acharnée ;  
 « dont l'une : le bolchévisme, ne tendra jamais la main à l'autre. »

Lors d'un grand discours prononcé à Moscou, l'ex-commissaire de l'éducation populaire, Lounatcharski, dont Lénine a rapporté qu'il était suspect au point de vue religieux, prononça les paroles ci-après :  
 « Nous haïssons le  
 « christianisme et les  
 « chrétiens. Même les  
 « meilleurs d'entre  
 « eux doivent être  
 « considérés comme  
 « nos pires ennemis.  
 « Ils prêchent l'a-  
 « mour du prochain  
 « et la charité, ce qui  
 « est contraire à nos  
 « principes. »

Le juif Goubelman-Yaroslavski occupe toujours la place qui lui est due en tant que chef du Mouvement d'État des Sans-Dieu (en Union soviétique, le



Goubelman-Yaroslavski, chef du Mouvement d'État des Sans-Dieu en U. R. S. S.



Soldats rouges  
devant une des innom-  
brables églises qu'ils ont pillées.



Église détruite  
à Kharkov.



L'église de Velich servait d'entrepôt à l'armée.

parti et l'État ne font qu'un). Il représente donc l'instance la plus élevée en matière religieuse, ou plutôt ici antireligieuse. Ses écrits, ses articles dans le journal *Besbojnik* (Le Sans Dieu), et dans les grands quotidiens, sont empreints de cette haine qui anime le bolchévisme contre Dieu, lequel est considéré comme l'ennemi juré du prolétariat. La presse s'empare, évidemment, de ses paroles qu'elle se fait un devoir de propager. En voici deux exemples :

« Le bolchévisme et la religion sont ennemis l'un de l'autre, « et sont incompatibles. »

« Là où la religion triomphe, le bolchévisme faiblit. Le régime « de vie bolchévique n'est réalisable que là où le peuple a été « délivré de la religion. Nous ne nous écarterons jamais de ce « principe, et nous combattons tous ceux qui, dans notre parti, « chercheraient à s'en écarter. »

---

## CHAPITRE II

# **Histoire des persécutions religieuses en Union Soviétique**

---

Jamais, dans l'histoire de l'humanité, le christianisme n'a été désavoué plus cruellement que ne l'a été l'Église orthodoxe, livrée sans défense à l'athéisme bolchévique. Faisant fi de tous principes de morale et d'équité, le Gouvernement soviétique a usé de toute sa force, afin d'anéantir la religion catholique, et ses moyens ont été d'autant plus efficaces que, depuis la christianisation de Kiev, les conditions dans lesquelles se trouvait l'Église russe étaient extrêmement défavorables à celle-ci.

C'est à Byzance (Constantinople), que l'Église orthodoxe doit son origine, et la religion fut interdite en Europe orientale dans la langue même du pays, la langue slave, sans qu'on eût à lutter, à vaincre aucune tradition religieuse préalablement établie. Les traditions nationales et la foi fusionnèrent, en quelque sorte, de façon intime. Cependant, vu le peu d'éducation des prêtres et leur manque d'autorité, la vie religieuse en Russie se trouva isolée de la vie culturelle du reste de l'Europe : elle resta stationnaire et conserva le caractère d'une simple notion. De même qu'on avait adopté la religion sans discuter, de même on continua à la pratiquer sans jamais la soumettre à aucun esprit critique. La formation de sectes tint lieu de polémiques et de controverses religieuses. Pierre le Grand soumit par la force l'Église à l'État, en substituant au patriarcat un saint synode à la tête duquel était placé le tsar. Sans un mot, l'Église fit sa soumission complète et devint, avec tous les pouvoirs de l'État, la servante de ce même État. Devant ce vaste édifice religieux, représenté par les plus grandes autorités claustrales, et qui revendiquait la puissance d'une troisième Rome, se tenait un peuple ignorant, ne faisant

pas de distinction entre les conceptions de paysans (Krestianine) et de chrétiens (Christianine), et pour lequel le terme de « pravoslavnye » (orthodoxe) avait plus de poids que la désignation de Russe.

Il est tragique de constater que la révolution, en Europe orientale, est imputable à ce même esprit, dénué de sens critique, qui a fait accepter la doctrine de l'extérieur, et qui a poussé la population à se soumettre à l'autorité des étrangers et au radicalisme le plus intransigeant. Il serait trop long, ici, de rapporter en détail tous les événements causés par l'influence libéraliste-marxiste, telle qu'elle s'est exercée depuis le soulèvement des décabristes en 1825 par le mouvement nihiliste et anarchiste, jusqu'à la formation des grands partis « social-révolutionnaire » et la scission de la « social-démocratie ». Qu'il suffise de dire que les nihilistes professaient déjà un radicalisme effréné, qui ne se laissait retenir par aucun principe de bon sens ou de morale dans la poursuite du but naïf qu'ils s'étaient assigné, et dont la haine — dès le commencement — n'était pas seulement dirigée contre l'État, mais aussi contre l'Église nationale.

Lorsque, profitant de la faiblesse et du démembrement de l'État, le bolchévisme s'empara du pouvoir, en 1917, il se trouva soudain en face de l'Église qui, comme cela s'est déjà vu lors de la chute de certains empires dans l'antiquité, représentait le lien le plus puissant rattachant le peuple à ses traditions les plus chères.

La première ordonnance, du 23 janvier 1918, sur la séparation de l'Église et de l'État, appliqua de façon banale les clauses du programme d'Erfurt : la religion en tant que question d'ordre privé, la séparation de l'Église et de l'État, et la séparation de l'Église et des Écoles. Mais, en même temps, se manifestait visiblement une volonté brutale d'anéantir l'Église. Déjà, en 1917, on avait aboli tous les privilèges de l'Église, en supprimant les subsides qui lui étaient alloués par l'État, et en lui retirant le droit d'enseigner. En 1918, les églises, les paroisses et les communautés religieuses se virent perdre tous droits de personnes juridiques. De cette manière, l'Église se trouva complètement dépossédée. Les églises, les chapelles et les instruments du culte devinrent la propriété de l'État, lequel mit ces objets à la disposition des fidèles. Pratiquement, ce n'est qu'au cours des années et en se heurtant à une violente résistance, que l'État réussit à s'appropriier tous ces biens.

De fait, on permettait bien de pratiquer le culte religieux dans le cadre de l'ordre public, et en soumettant ces manifestations au libre arbitre des autorités locales. Le § 3 de l'ordonnance précitée déclare que tout citoyen est libre de pratiquer ou non un culte religieux. Le § 4 de la première constitution soviétique est conçu



L'action antireligieuse s'amorça en U. R. S. S.  
par la descente des croix des églises du Kremlin.

dans un sens ironique et laisserait supposer que la liberté de conscience serait la chose la plus précieuse aux yeux du bolchévisme. Il est rédigé comme suit : « Afin de procurer aux travailleurs « la véritable liberté de conscience (!), l'Église sera séparée de « l'État, et l'École de l'État. Tous les citoyens auront le droit, « de faire de la propagande religieuse et anti-religieuse. »

Mais comme, en même temps, l'État s'appliquait, par tous les moyens, à détruire les églises, à bannir ou à assassiner les prêtres, ces formules ne constituaient rien d'autre qu'un témoignage flagrant de l'hypocrisie qui préside à cet esprit de destruction qui a toujours animé les soviets jusqu'aujourd'hui. Dans la constitution de printemps 1929, il n'est plus question que de la « liberté du culte religieux et de la propagande antireligieuse ». De cette façon, le droit de se livrer à de la propagande religieuse

est supprimé, bien que les bolchéviques aient soi-disant fait grand cas de ce droit. En réalité, il n'a jamais existé. Cet article correspond textuellement à l'article 129, cité très souvent, de la constitution de 1939 de Staline. Que tout enseignement religieux fut banni des écoles officielles et privées, cela se concevait de soi-même. Il était, en effet, interdit d'enseigner la religion à des personnes de moins de 18 ans. Une exception était prévue pour l'enseignement à la maison, pour un nombre d'enfants ne dépassant pas trois. Les prêtres évangéliques devaient donc recommencer leurs leçons devant des groupes de trois élèves. On se représente aisément le travail qui en résultait pour un nombre de 300 à 400 catéchumènes. Avec une autorisation spéciale, les personnes âgées de plus de 18 ans étaient admises à suivre des cours religieux au « séminaire » des grandes villes.

C'est ainsi que, sous les apparences de la modération, le bolchévisme combattit la religion sur le terrain de la « social-démocratie ». En fait, et dès le début, son but a toujours été de l'anéantir ; mais l'Église avait une grande influence sur le peuple, et il fallait prendre des égards, à la fois pour le pays lui-même et pour l'étranger. Vis-à-vis de l'Europe, il était indispensable de conserver le manteau de la légalité.

Pour faciliter l'étude de la lutte bolchévique contre la religion, il convient de l'envisager dans trois plans différents :

1<sup>o</sup> Le plan légal, comprenant les décrets et les mesures gouvernementales : il ne donne qu'une idée bien imparfaite de ce qui s'est réellement passé en Russie ;

2<sup>o</sup> Les atteintes, physiques et morales, portées aux croyants, aux prêtres et à toutes les institutions de la vie paysanne et familiale ayant un certain rapport avec la religion. A ce domaine, se rattache la « propagande antireligieuse » sous ses formes multiples ;

3<sup>o</sup> Les conflits avec l'Église, c'est-à-dire avec ses plus hauts représentants. En poursuivant ce but, les bolchévistes eurent recours à une politique impie.

Dans cette lutte contre l'Église officielle, nous nous bornerons exclusivement à considérer le conflit relatif à l'Église orthodoxe, laquelle dominait sous les tsars : les incidents de ce conflit sont caractéristiques des méthodes bolchéviques. L'Église romaine catholique, l'Église protestante, l'Église mahométane subirent le même sort que l'Église orthodoxe. Seul, le culte israélite fut



Cette magnifique  
et ancienne église  
était également  
transformée en  
magasin militaire.



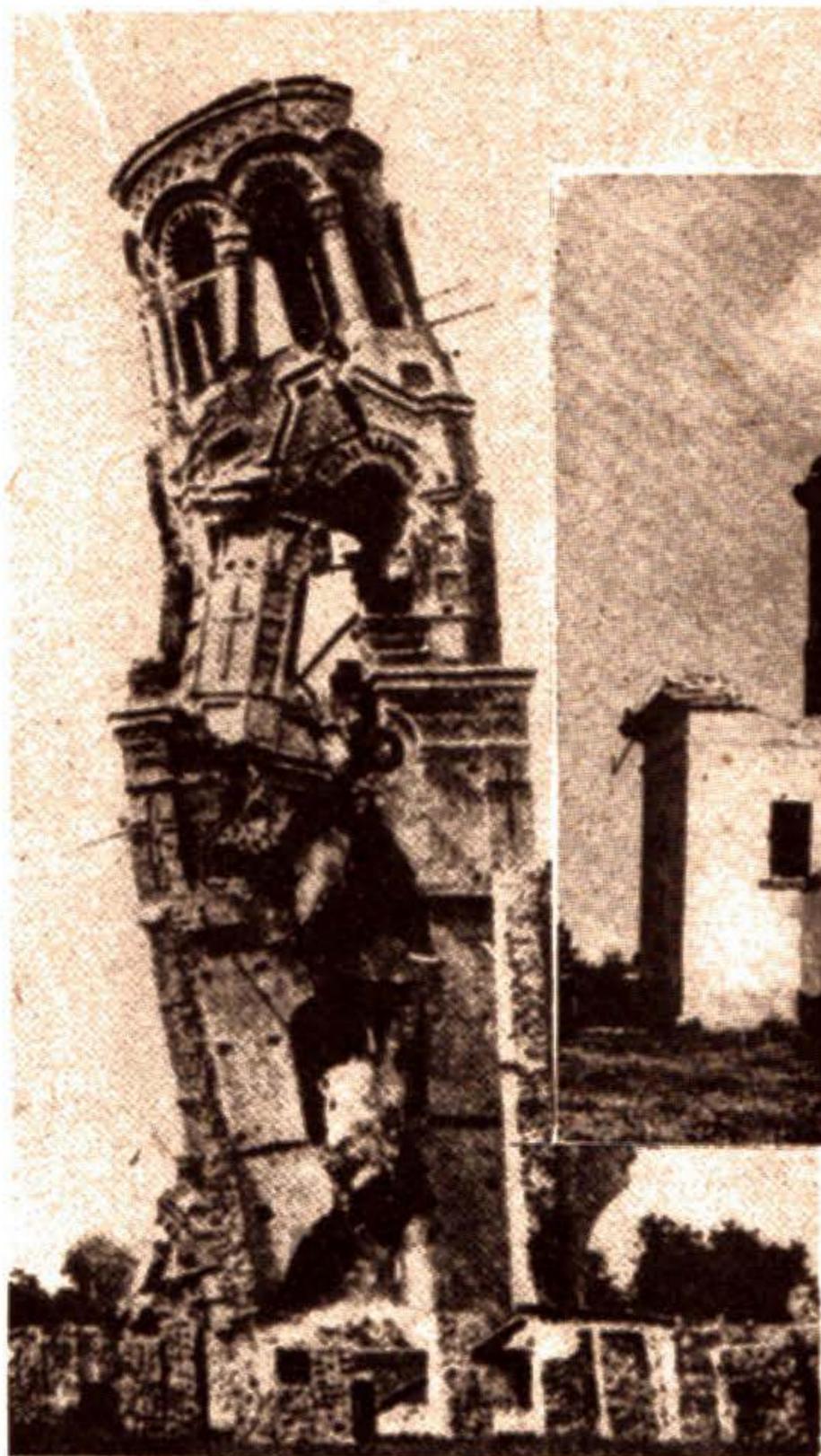
A Batoum, la Cathédrale a été dynamitée.

l'objet d'une grande tolérance. Un prêtre qui, pendant des années, fut traîné dans les prisons et sur les chantiers de l'Union soviétique, y a vu un nombre incalculable de prêtres et de moines orthodoxes, catholiques et protestants, mais il n'a rencontré qu'un rabbin, exilé pour assassinat.

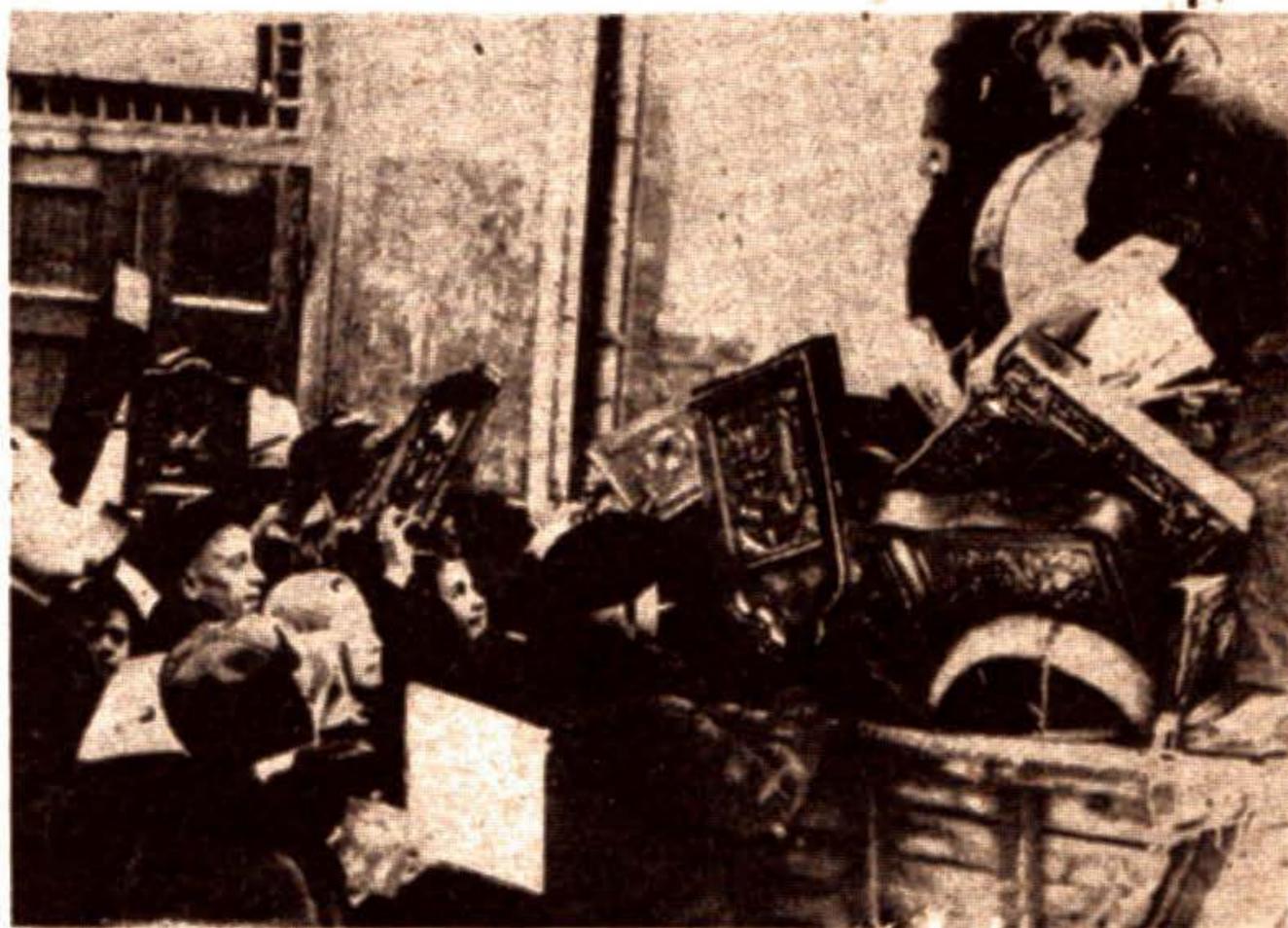
Peu de temps avant le soulèvement bolchévique, un « sobor » ou concile, s'était réuni à Moscou. Le 28 octobre 1917, il avait délivré l'Église de la captivité babylonienne dans laquelle elle s'était trouvée depuis deux siècles, sous le joug de l'État, et il avait restauré le patriarcat. Le métropolite Tikhon, de Saint-Petersbourg, avait été choisi et élevé au rang de patriarche au Kremlin. Ce moine pieux et simple, auquel est intimement lié le sort de l'Église orthodoxe, était alors le représentant vénérable et digne de l'Église. Dans son mandement du 26 avril 1918, il s'éleva avec véhémence contre « la flamme de la passion, de la haine et de la cruauté, qui oppose frère contre frère, qui fait que les cachots se remplissent, que la terre abreuvée du sang répandu par des mains fratricides est profanée par la violence, le vol, la prostitution et par tous les vices ».

Il s'adressa au Conseil des Commissaires du peuple, leur demandant de mettre fin à ces destructions, lorsque, au début de l'année 1919, on décréta à nouveau la saisie des biens de l'Église. Le patriarche avait frappé d'anathème tous les fonctionnaires qui usaient de leur pouvoir pour persécuter les chrétiens et l'Église. Malgré toutes les infractions qui eurent lieu, l'année 1920 marque une ère de prospérité religieuse. Le Gouvernement soviétique, entraîné dans la guerre civile, n'interdit pas en général les démonstrations religieuses, ne réagit point contre l'anathème lancé par le patriarche, et laissa l'Église s'organiser et se consolider.

Cependant, la lutte entre le bolchévisme et l'Église orthodoxe, déjà avant, puis surtout après la mort du patriarche Tikhon, en 1929, mit aux prises deux adversaires de forces très inégales. D'un côté, l'Église qui avait été protégée jusque-là par l'État, Église non habituée à combattre et animée du plus grand esprit de sacrifice. De l'autre côté, le Gouvernement judéo-bolchevique, dénué de tout scrupule, agissant avec sang-froid et brutalité. Ce Gouvernement s'inclinait et cédait du terrain lorsqu'il craignait que la presse mondiale ne s'inspirât de certains faits ; puis il repartait brusquement, ordonnant de nouvelles arrestations et déportations, de nouveaux assassinats. Tout lui était bon alors :



Est-ce dans des églises comme celles-ci que Staline fait maintenant dire des prières ?



Des icônes ramassées dans les rues seront ensuite détruites.

intrigues, promesses et menaces. En particulier, il se montra très habile en jetant la dissension dans l'Église, et fit jouer les unes contre les autres les petites Églises, pactisant avec les unes, puis avec les autres, écartant toute possibilité d'entente entre les sectes, tenant chacune d'elles sous sa dépendance pour les désarmer et les forcer à se couvrir de honte et pour, finalement, faire s'écrouler tout ce qui avait été le riche et prestigieux édifice de l'Église : spectacle lamentable que ce jeu cruel et sanglant du bolchévisme jouant avec l'Église comme un chat avec la souris.

En septembre 1919, le patriarche Tikhon interdit bien aux prêtres de faire de la politique. Mais, par leur sobor, tenu en 1921 à Carlowitz, les émigrants de l'Administration suprême de l'Église à l'étranger, dirigée par le métropolite Antonius, en reconnaissant le tsar, donnèrent au Gouvernement soviétique un excellent prétexte pour combattre l'Église, en tant qu'organe contre-révolutionnaire.

Le Gouvernement de Moscou appuya alors la division de l'Église autocéphale ukrainienne jusqu'en 1930, année où il jugea propice de l'accuser de nationalisme et de la dissoudre. Le témoignage, rédigé soi-disant par le synode ukrainien, rappelle les autres documents analogues qui ont été écrits dans les mêmes conditions, mais dépasse, dans son style de bureaucratie soviétique, tout ce qu'on peut imaginer par la monstruosité de l'auto-accusation qu'il renferme. Ce document, qui fut publié dans tous les journaux du Gouvernement, le 5 février 1930, commence par ces mots : « Le synode extraordinaire de l'Église autocéphale ukrainienne est obligé d'avouer que cette Église — comme il appert « définitivement à présent — au cours de ses dix années d'existence « a été un organisme franchement anti-révolutionnaire, anti-soviétique ». En outre, on a pu constater que « cette Église a été de plus en plus antichrétienne » (!) Elle n'a pas été à même « de conserver son caractère d'Église purement chrétienne, ni de se tenir à l'écart de toute influence nationaliste et chauviniste » (!) Pour cette raison, « l'Église se considère comme dissoute ». Cette auto-accusation n'est surpassée que par l'auto-accusation de l'un de ses évêques, le Conseiller supérieur ecclésiastique Grouchevski. Cette accusation personnelle se terminait par ses mots : « Chaque « homme honnête et bien pensant devrait combattre la religion. « Je me désiste de mon titre et de mes qualités d'évêque. Je « romps une fois pour toutes avec la religion et n'ai qu'un désir : « être désormais un citoyen utile à l'Union soviétique. »

A côté de ce genre de persécution pour motif contre-révolutionnaire, l'expropriation des trésors religieux, sous le soi-disant prétexte de combattre la famine, constitua un nouveau coup perfide porté contre l'Église. Officiellement, les instruments du culte furent exceptés ; mais, en fait, tous les objets précieux, en or et en argent, tous les plus beaux trésors de la tradition et de l'art furent dérobés en vertu d'une ordonnance secrète. Le patriarche Tikhon eut beau prescrire que l'on sacrifiât tout ce qui pouvait être donné sans porter atteinte à l'Église. Se fondant même sur les principes de neutralité qu'il avait proclamés lui-même, il alla jusqu'à exiger que l'administration catholique des émigrants fût dissoute. Les attaques furieuses de la presse et toute la mise en scène des réunions du parti, dirigée contre l'attitude condamnable de l'Église, soi-disant contre-révolutionnaire et impitoyable, qui gardait jalousement ses trésors, servit de prétexte à l'arrestation du patriarche Tikhon, le 9 mai 1922.

Le mécontentement qu'avait fait naître au sein de l'Église la domination des moines, les tendances opportunistes, et aussi l'influence directe du Gouvernement, furent cause qu'un groupe de prêtres de Leningrad, sous la conduite d'Alexandre Wendenski accusa publiquement le patriarche Tikhon de haute trahison, et créa, le 29 mai 1922, la soi-disant « Église vivante », en opposition à l'Église morte, celle de Tikhon. De nombreux évêques et membres du clergé, parmi lesquels Sergius, métropolitain de Moscou, espéraient pouvoir sauver ainsi l'Église. « L'administration suprême de l'Église, de l'« Église vivante » obtint du Gouvernement soviétique la promulgation du décret en vertu duquel des bâtiments seraient réservés seulement aux organisations « immatriculées » de l'Église. Elle revendiqua le patriarcat, et le Gouvernement soviétique profita de cette discorde pour déclarer l'Église de Tikhon comme étant illégale. A la fin de 1922, du fond de sa prison, le patriarche Tikhon frappa d'anathème l'Administration suprême de l'Église, la stigmatisant au même titre qu'une institution antichrétienne. Néanmoins, celle-ci réunit, en mai 1923, son premier concile : elle chercha à jeter des ponts vers le bolchévisme et prononça la destitution de Tikhon, sous le prétexte qu'il avait trahi l'Église. Il est intéressant de remarquer que ce concile changea le titre de l'Administration, et adopta celui de « Soviet suprême de l'Église ».

Cependant, le Gouvernement soviétique changea de tactique

et, en juin 1923, sous l'influence de l'étranger, il remit le patriarche Tikhon en liberté. Celui-ci renouvela ses déclarations en faveur d'une politique neutre, et condamna toute attaque dirigée contre le Gouvernement soviétique. C'est ainsi que celui-ci remporta sa première victoire sur l'Église, déjà minée intérieurement : il était parvenu à la soumettre.

Le témoignage de soumission du patriarche Tikhon — publié le 27 avril 1923 — ressemble à beaucoup d'autres. Tikhon se reconnaît coupable, manifeste son remords, puis termine en prêtant serment de fidélité et en promettant de réprouver tout ce qui est contraire au Gouvernement. Par une déclaration du patriarche Tikhon, soi-disant adressée à l'étranger, le Gouvernement chercha à apaiser le monde chrétien.

L'Église vivante répondit au patriarche Tikhon par un second concile qui siégea en août de la même année ; elle se nomma « Église synodale », et renonça à toute une série d'hérésies qu'elle avait commises. A la grande joie des soviets, la polémique entre les deux Églises recommença et se poursuivit jusqu'à la mort du patriarche Tikhon, le 8 avril 1925. Son successeur, le métropolite Pierre de Kroutizy, bien qu'il eût prêté serment de fidélité au Gouvernement, fut arrêté et exilé. Lors de son troisième concile, l'Église synodale, dirigée par le métropolite Wendenski, se consacra à des dénonciations. Pour cette raison, les soviets la reconnurent comme étant le seul représentant légal de l'Église orthodoxe.

Quoique l'Église synodale ne se fût pas encore réconciliée avec l'Église patriarcale, Moscou considéra le moment venu de laisser tomber l'Église synodale et de se lier avec le patriarcat. En même temps, l'année 1926, par la fondation de l'« Union des Sans Dieu », vit s'accroître la propagande antireligieuse.

Tandis que le patriarche Pierre était condamné à rester en exil jusqu'à sa mort, le métropolite Sergius assumait la direction de l'Église en 1925. Après qu'il eut refusé d'accepter différentes propositions, entre autres la renonciation au patriarcat, il fut arrêté, en décembre 1926. Comme, à cette époque, la querelle entre Staline et Trotzky échauffait les esprits, le Gouvernement jugea plus sage d'accéder à la demande des fidèles et de libérer Sergius. Celui-ci fut donc remis en liberté à la fin de mars 1927, et l'on reconnut son synode. En compensation, il dut renoncer entièrement à tous rapports spirituels qui avaient existé autrefois

entre l'Église et le trône des tsars, et il fut tenu de célébrer une prière en l'honneur du Gouvernement soviétique, pour le remercier d'avoir reconnu l'Église. Ceci occasionna de nouveaux troubles dans le sein de l'Église, et contribua à la désagréger davantage.

En 1929, un nouveau décret réglementa les associations religieuses, et réduisit encore les droits de l'Église. La liquidation définitive se produisit. En 1935, Sergius essaya de désavouer son retour à l'État, en dissolvant le synode patriarcal et en déclarant autonomes certains domaines de l'Église. Après la déclaration de la guerre germano-russe, Sergius se fixa à Moscou où il pria pour la victoire des destructeurs de sa propre Église ; Staline, usant de patience, fit disparaître complètement la « Ligue militante des Sans Dieu » ; mais cette entente entre les deux parties, entente qui est imputable à la guerre seulement, ne changea rien à la situation de fait : ce qui reste de l'Église, et que l'on a laissé subsister intentionnellement, n'a plus aucun pouvoir, et le Gouvernement de Staline est toujours animé de la haine la plus virulente contre Dieu et la religion.

Devant ces tristes revers, on aurait tort de jeter le blâme sur l'Église orthodoxe qui, déjà au Moyen Age, était considérée et vénérée au même titre que la troisième Rome. Ses ennemis diaboliques, employant toutes les ruses et toutes les perfidies, ont toujours été bien plus forts que l'Église, laquelle a cherché par les moyens les plus désespérés à se soustraire à ce joug ignominieux. A part quelques tentatives, qui ont été faites pour elle, l'Église russe n'a pu être aidée par le monde des chrétiens, et elle a été abandonnée sans défense en proie aux ennemis jurés de Dieu. Malgré ses sacrifices, elle a été vaincue après qu'on eût entièrement miné son champ d'activité, qu'on eût dispersé, exilé ou assassiné les ministres du culte. L'Église orthodoxe est et restera la grande Église martyre, bien que les autres religions, comme la religion mahométane, aient eu à souffrir également beaucoup du joug bolchévique.

Si nous faisons à présent l'étude de cette campagne anti-religieuse, exercée à coups d'ordonnances, de force et de propagande, nous pouvons distinguer trois périodes : la première, allant du mois d'octobre 1917 jusqu'en 1922, peut être appelée la période d'offensive. La deuxième, qui commença par le pillage des trésors de l'Église et se continua jusqu'aux premiers temps de l'application du plan quinquennal institué par Staline, fut marquée

par des persécutions religieuses, poursuivies systématiquement sur une grande échelle en vertu de décrets et de lois promulgués à cette fin. La troisième période fut caractérisée par l'application de l'ordonnance de 1929 et du premier plan quinquennal ; elle marcha de pair avec l'anéantissement de la paysannerie et vit se réaliser la liquidation de l'Église, la destruction des maisons de Dieu et la profanation de tous les objets sacrés du culte. Après que tout l'édifice religieux se fut écroulé, on s'attacha, par les plus grands moyens, à une campagne de propagande anti-religieuse, afin de bannir toute idée et toute conception religieuses de l'esprit du peuple et surtout de la jeunesse.

La première période, celle d'offensive, qui débuta à peu près à l'époque de la révolution, fut marquée par la supplique qu'adressa le patriarche Tikhon, en octobre 1918, au Conseil des commissaires du peuple : « Les flots de sang versés sur vos ordres par nos frères  
« en appellent au Ciel ! Les exécutions se poursuivent avec une  
« cruauté inouïe. Les croyants, condamnés à mourir, n'ont plus  
« le réconfort de pouvoir se confesser, ni communier. Les cadavres  
« des victimes sont éloignés de leur famille, afin qu'ils ne puissent  
« recevoir les honneurs d'une sépulture chrétienne. Où est-elle  
« cette liberté de conscience, cette liberté de prêcher, où tant de  
« prédicateurs ont déjà payé leur courage avec le sang de leurs  
« martyres ?... Vous ridiculisez les ministres du culte, vous forcez  
« les évêques à se cacher dans des abris, et obligez les prêtres à  
« des travaux avilissants. Vous avez fermé une quantité de  
« chapelles et de couvents, et vous avez détruit l'édifice ancien  
« et vénérable de l'Église. Vous jetez les images sacrées hors des  
« écoles... Oui, nous vivons une période affreuse de votre souve-  
« raineté, qui restera longtemps gravée dans l'esprit du peuple,  
« qui assombrit singulièrement l'image de l'être humain et fait  
« apparaître celle de la bête. »

Les bolchéviques n'avaient pas encore l'organisation requise, mais déjà la presse et les conférences se répandaient en exhortations, réclamant les mesures les plus draconiennes. C'est ainsi que s'explique la fureur irraisonnée de la jeunesse, le déchainement aveugle des femmes, les scènes d'orgie qui se passèrent dans les églises, et surtout le pillage des biens religieux. Le mot d'ordre du bolchévisme n'était-il pas : « Voler ce qui a été volé ! ». L'Église perdit 673 couvents et 704 institutions et domaines y afférents. D'après un évêque de l'Église vivante, on aurait assassiné ou



**Cercueils fracturés par les Rouges au Couvent des Carmélites de Berditchov.**



**La cathédrale de Kiev qui n'est plus qu'un souvenir !**



**Les cloches brisées des églises moscovites furent vendues à la France pour être fondues.  
Les voici pendant le transbordement à Amsterdam.**

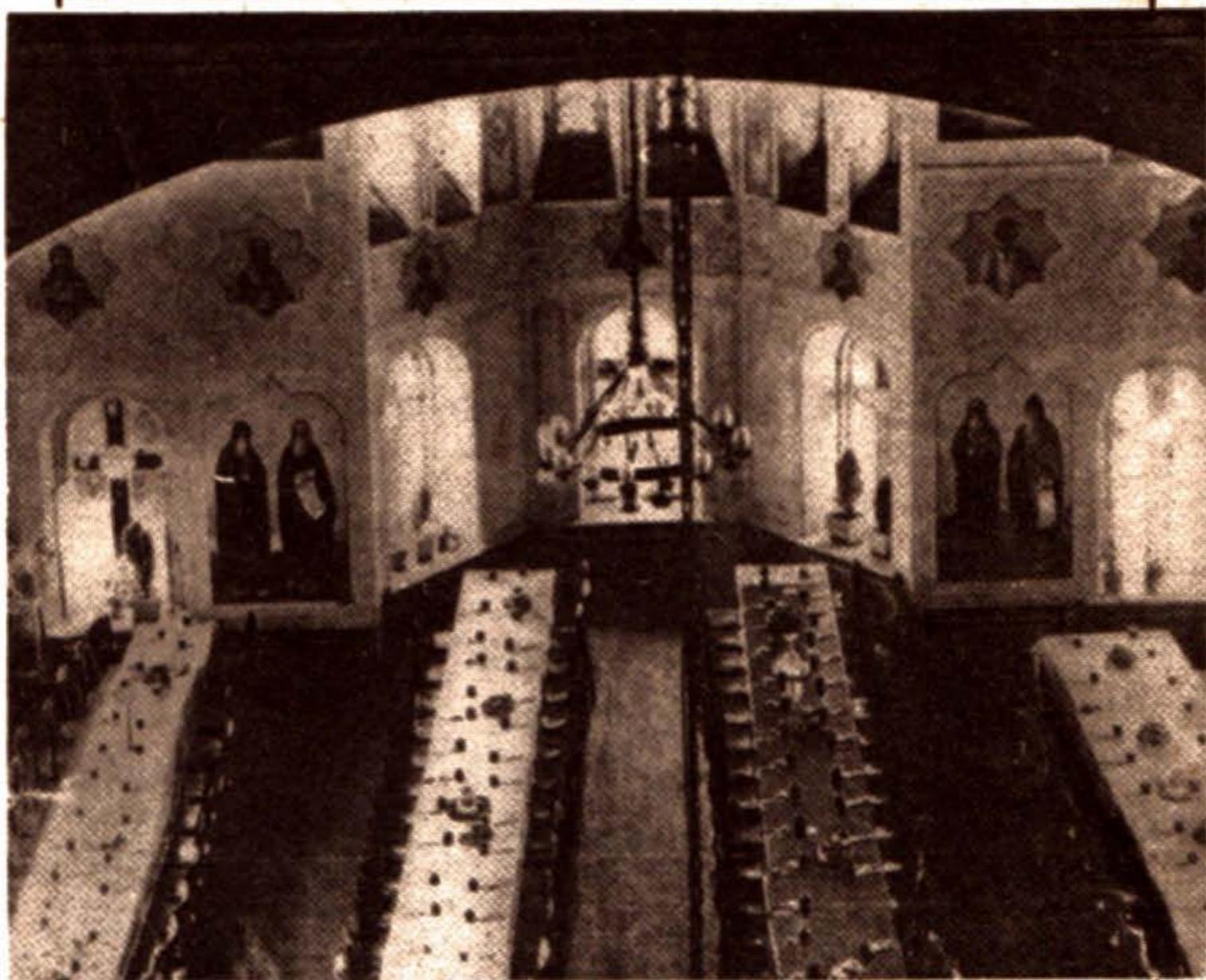
exécuté, pendant les premières cinq années du règne bolchévique : 8.100 ministres du culte, dont 2.691 prêtres, 1.962 moines et 3.447 nonnes et novices. A vrai dire, on ne peut indiquer de chiffres exacts, car à cette époque, des villages entiers ont été rasés au cri de : « Mort aux prêtres ! » Si un grand nombre de ces martyrs sont restés ignorés, quelques cas ont été authentiquement rapportés. C'est ainsi que le métropolite de Kiev, Vladimir, fut assassiné devant l'entrée du cloître Kievo Petcherski, le 25 janvier 1918 ; l'évêque Nikodime fut décapité à Bielgorode, au moyen d'une hache émoussée ; l'archevêque Andronik fut enterré vivant. Longue est la liste des hauts dignitaires ecclésiastiques qui sont morts pour leur religion, et cruelle est la façon dont ils ont été assassinés.

Cette première période est caractérisée par le désordre chaotique qui régna en Russie, et par les sombres horreurs qui se répandirent comme un bain de boue à travers le pays. On traîna dans la fange tout ce qui était sacré. La presse, celle du parti et du Gouvernement — car il n'y en avait pas d'autres — encouragea ces excès, blasphémant, accablant l'Église d'injures et d'offenses. Déjà, à cette époque, on attacha une importance particulière à la profanation des reliques. Partout on ouvrait les tombeaux et l'on soumettait leur contenu à des savants juifs, qui entreprenaient des « expertises scientifiques », afin de montrer au peuple que la religion n'était qu'une imposture.

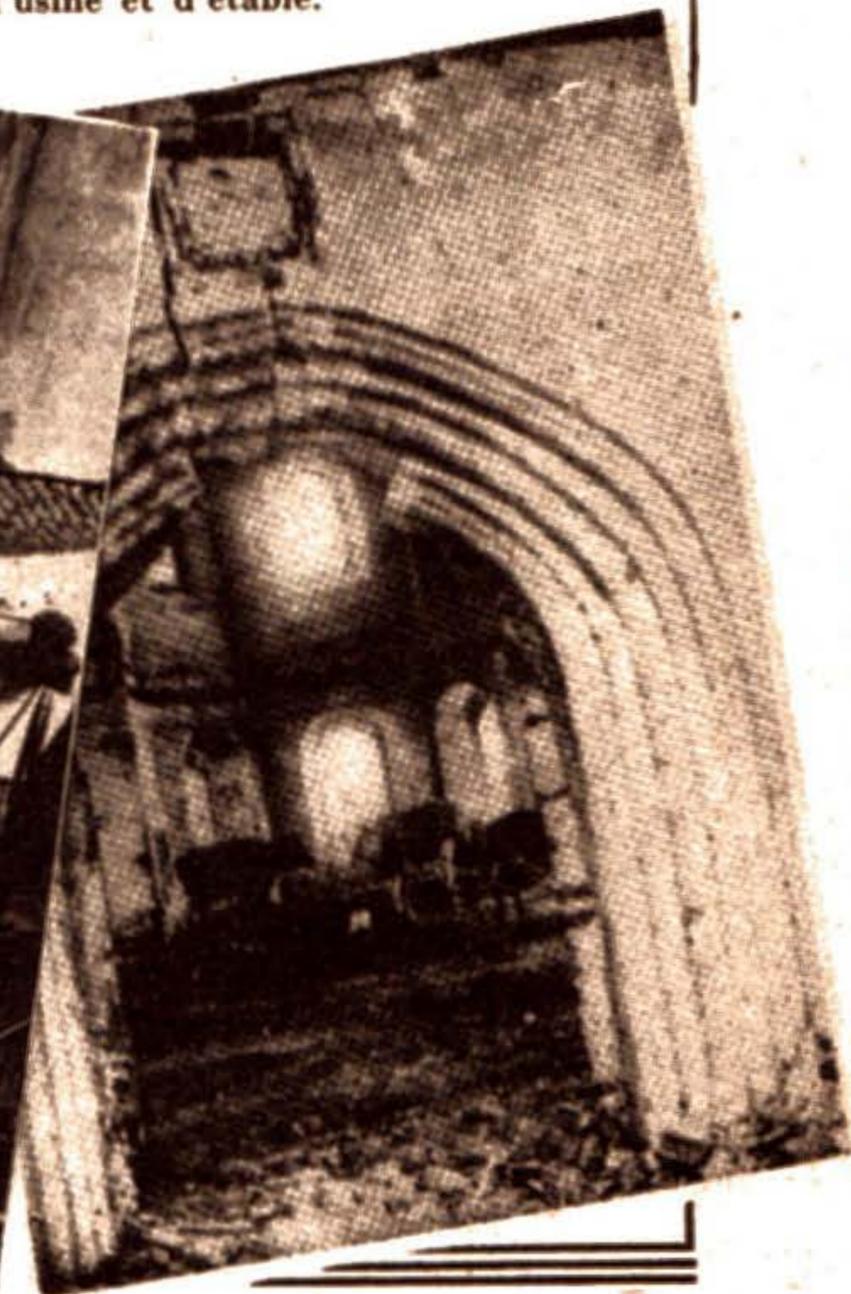
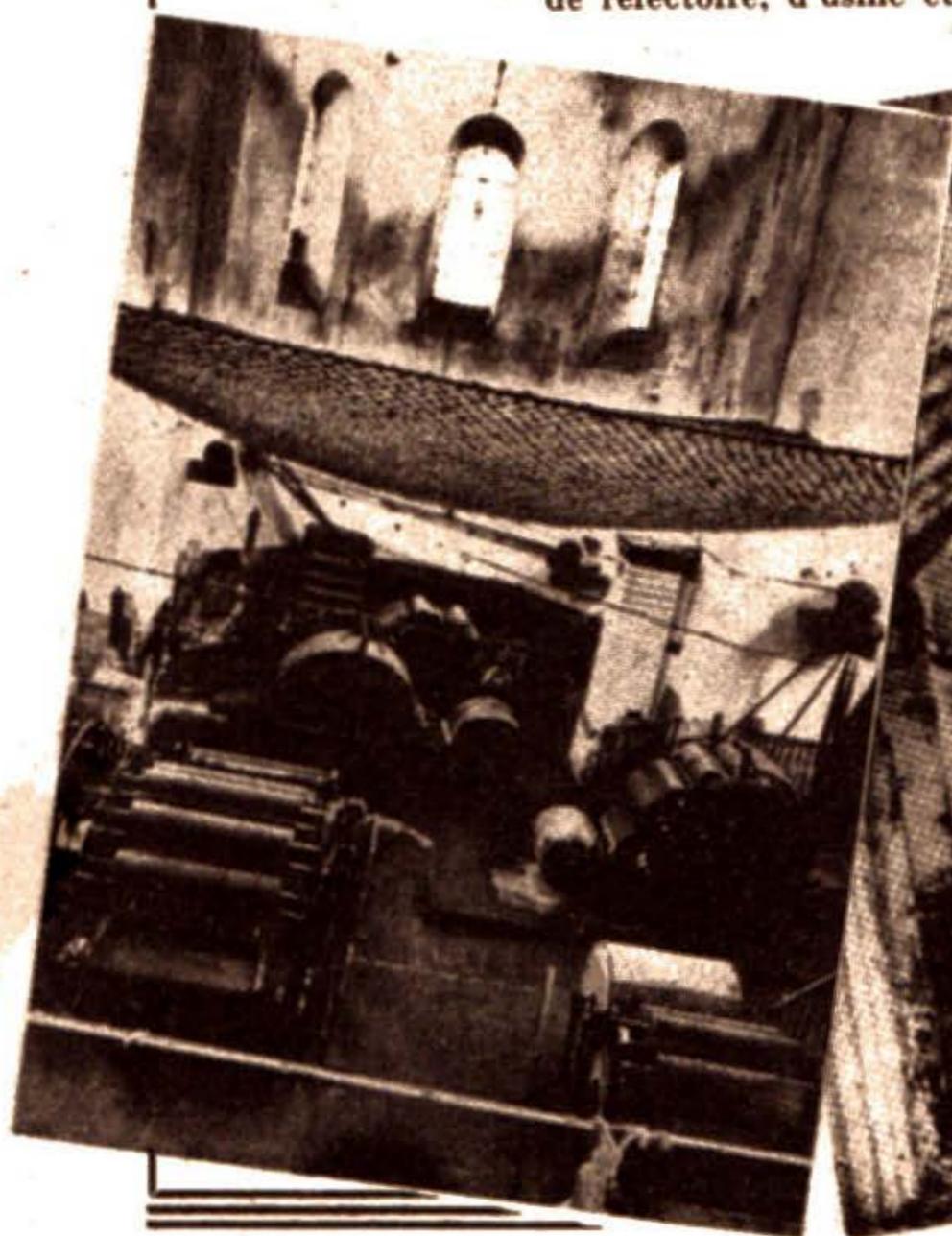
La deuxième période des persécutions religieuses, qui s'étend de 1922 à 1928, concorde avec la retraite du bolchévisme devant la résistance des paysans. Il n'y eut pas de complot ; il se produisit simplement une réaction naturelle de la paysannerie opprimée, à laquelle on avait enlevé le fruit de son travail. La « nouvelle politique économique », dont les principes étaient contraires à la doctrine bolchévique, causa un moment de répit, surtout pour les habitants des campagnes.

Bien que les excès fussent moins nombreux et que cette période fut plus calme, elle fut, sous bien des rapports, encore plus néfaste à l'Église que ne l'avait été les orgies sanglantes de la première période. Les croyants étaient encore si forts qu'ils opposèrent, ici et là, de la résistance. Les prêtres eux-mêmes surent mieux s'opposer aux ordonnances iniques des autorités locales et défendre chaque pied de leur territoire.

En 1922, le Gouvernement eut recours à des « mesures légales »



Ces trois églises servaient respectivement  
de réfectoire, d'usine et d'étable.



en vue de s'emparer des trésors de l'Église. Cette confiscation eut lieu du 17 au 25 mars. A maintes occasions, les fidèles tentèrent de défendre eux-mêmes les instruments sacrés du culte, et les fonctionnaires durent se retirer pour chercher du renfort. Ce pillage de l'Église, sous le prétexte de soulager la misère et de lutter contre la famine, offrit à la presse l'occasion de mener une campagne très active contre les prêtres qu'elle représenta comme des êtres sans cœur, comme les ennemis acharnés du peuple. Néanmoins, cette résistance faite sans ordre, sans organisation, n'aboutit qu'à la déportation des prêtres.

La dissension entre l'Église patriarcale et l'Église vivante, dissension que le Gouvernement entretenait avec soin, servit de prétexte à la promulgation d'une deuxième « mesure légale » : l'immatriculation des institutions religieuses. Cette immatriculation présentait, par elle-même déjà, un grand nombre de difficultés : sur les statuts devaient figurer, en triple exemplaire, les noms de cinquante fondateurs ; l'autorisation coûtait plus de mille roubles, et l'institution devait renoncer à tout secours et revenu : œuvres de charité et enseignement. Pour le cas où on ne disposait pas de locaux, l'immatriculation était refusée, car l'école qui, auparavant, avait servi à la consécration du culte divin, ne devait plus être utilisée à cet effet : les prêtres, dont tous les gestes étaient surveillés, ne devaient pas faire un pas sans autorisation, et se heurtaient constamment au mauvais vouloir d'une bureaucratie pointilleuse. Ils étaient déclarés « Lichontsy », c'est-à-dire que le droit de vote leur était retiré du fait qu'ils n'appartenaient pas à la masse laborieuse du peuple. Ces « règlements » les réduisaient aux conditions de véritables proscrits. Obligés de quitter leurs logements avec leur famille et leurs enfants, ils étaient astreints à chercher l'hospitalité chez des membres compatissants de la communauté religieuse et, pour ne pas mettre ceux-ci en danger, ils changeaient souvent d'asile. N'ayant pas le droit de se ravitailler, ils avaient recours à la charité des fidèles et, bien que sans ressources, sans revenu, ils étaient grevés lourdement d'impôts : lorsque la paroisse ne pouvait plus supporter ces impôts, les prêtres étaient « répréhensibles » vis-à-vis du fisc, et condamnés à l'exil. Qu'ils fussent emprisonnés, déportés ou non, leur vie n'était donc qu'un martyre. Entourés d'espions, soumis aux interrogatoires du G.P.U., ils étaient continuellement en danger et exposés à la jeunesse du parti, la « Komsomolzy »,

dont on échauffait l'esprit contre eux. Les prêtres et les fidèles étaient constamment en butte aux provocations les plus violentes : discours envenimés, interruption du service religieux, profanation de l'église, démonstrations contre Dieu. La moindre imprudence les faisait tomber sous le coup de la « loi » et les livrait au tribunal du G.P.U.

En 1926, le parti, c'est-à-dire l'État, fonda la « Ligue des Sans Dieu », qui devint désormais le centre général de propagande



Une galerie de tableaux antireligieux dans la cathédrale de Smolensk.

contre le culte religieux. Le journal publié par lui *Besbojnick*, c'est-à-dire le « Sans Dieu », et tiré à 1.300.000 exemplaires, inonda le peuple d'un flot de propagande hypocrite et sordide contre tout ce qui avait trait à l'Église et à la religion. On contrefit et on ridiculisa les rites religieux en créant le « baptême rouge », l'« enterrement rouge », le « cercueil rouge ». Dans cette campagne, le *Trud* du 19 avril 1939, sur un ordre de Staline, commenta la question religieuse : « Chaque classe a ses jours de fête bien aimés. « Les nobles ont leur jour de fête, dans lequel ils affirment leur « droit de dépouiller les paysans » ; les bourgeois ont le leur, dans lequel ils défendent leurs droits, qui consistent à exploiter les « travailleurs. Les popes, également, ont le leur, dans lequel ils « préconisent le régime qui réduit la classe ouvrière à la mendicité,

« tandis que les sangsues nagent dans l'opulence. » On attaqua violemment la coutume de l' « Arbre de Noël », allant jusqu'à la transformer en un « Arbre de nouvel an bolchévique ». L'attaque principale fut dirigée contre la plus grande fête religieuse, Pâques, et sa nuit sainte, dans laquelle, à minuit, le prêtre annonçait aux fidèles : « Le Christ est ressuscité ! Il est vraiment ressuscité ! ».

Nous reproduisons ci-après une description du *Front contre Pâques*, publié à cette époque, à la fin de l'année 1929 :

« Travailleurs, rompez avec la religion ! le carillon des fêtes  
« de Pâques est fait pour cacher le visage perfide des ennemis  
« de la révolution ! Rejoignez les rangs de l'organisation des  
« Sans Dieu ! »

C'est avec une telle presse et au moyen d'attractions organisées le jour de Pâques, que l'on chercha à détourner le peuple des fêtes religieuses. On changea les heures des représentations théâtrales : elles eurent lieu, ce jour-là, entre 10 heures du soir et 2 heures du matin ; tous les cinémas restèrent ouverts jusqu'à 4 heures. Après Pâques, les quotidiens rapportèrent les descriptions de la « guerre de Pâques ». C'est ainsi que le *Wetcherniaïa Moskva*, du 7 mai, écrit : « Bien des choses, cette nuit-là, rappelaient  
« la guerre. Le sifflement et les détonations du feu d'artifice  
« rappelait celui des obus. Les torches flambaient, les bataillons  
« défilaient. C'était véritablement une bataille, une bataille  
« extraordinaire contre l'Église. Tout Moscou, avec ses boulevards,  
« ses rues et ses places, était un champ de bataille. Au voisinage  
« de la « Cathédrale du Christ », une foule indescriptible se pressait.  
« Deux spectacles différents s'offraient à la vue : l'un à l'intérieur  
« de l'Église, l'autre au dehors, sous le ciel étoilé, sur des scènes  
« improvisées et avec des cortèges carnavalesques. Et on dansait,  
« on se réunissait pour chanter des chansons antireligieuses.  
« Soudain, sur la place, surgit un tank géant, portant les figures  
« grotesques des papes et autres exploiters. Sur la Okhotny-Riad,  
« un groupe de Sans Dieu fit brûler un grand nombre d'effigies  
« de Dieu et de ses Saints. La brochure antireligieuse « Pâques,  
« sa signification, son origine », fut distribuée gratuitement, aux  
« frais de l'État, en 145.000 exemplaires. Cinq cents fabriques  
« avaient décidé de ne pas interrompre leur travail pendant les  
« fêtes de Pâques » (ceci naturellement ne pouvait être que l'effet d'ordres supérieurs).

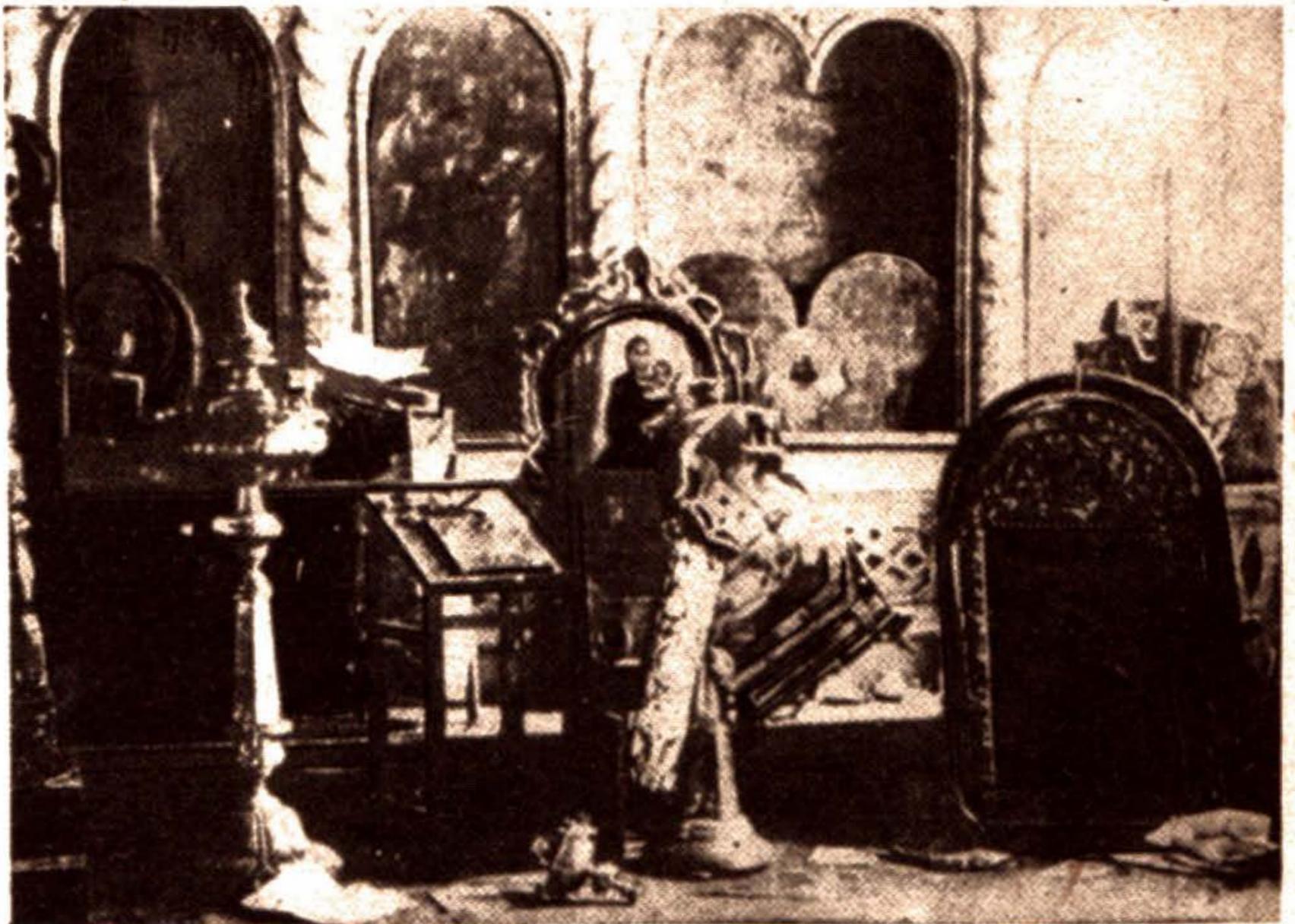
Si nous faisons commencer la troisième période de la lutte du



Des pièces de rechange pour avions s'entassaient ici. L'étoile rouge figure en bonne place.



Le monastère le plus ancien de Russie, la Lavra de Kiev, n'a pas échappé au vandalisme sacrilège des Rouges.



Voici un autel saccagé.

bolchévisme contre la religion en 1929, c'est que, le 8 avril de l'année en question, parut un nouveau décret concernant les institutions religieuses, lequel mit systématiquement en vigueur toute la législation créée jusque-là. En outre, et comme nous l'avons dit plus haut, ce décret interdit la propagande religieuse qu'on avait tolérée jusqu'alors, pour des raisons de soi-disant impartialité. Cette interdiction donna aux persécuteurs de la religion toute liberté de poursuivre les ministres du culte, considérés comme faisant de la propagande religieuse. Avec le premier plan quinquennal, institué par Staline, l'attaque ne fut pas dirigée seulement contre la paysannerie, mais aussi contre la religion. Cette campagne ne cessa qu'avec l'anéantissement complet de la vie religieuse en Russie soviétique.

Au début, on continua des manifestations barbares dans lesquelles Dieu le Père, le Christ, la Mère et le Saint-Esprit, entourés des figures de prêtres dans les attitudes les plus grossières d'ivresse ou de corruption, étaient souillés, profanés de la façon la plus ignoble. Mais bientôt, les dirigeants de la Ligue des Sans Dieu s'aperçurent que le peuple effrayé par cet affreux cynisme, loin de s'écarter de l'Église, avait tendance à s'en rapprocher. Ils mirent donc leurs services en garde contre les inconvénients des méthodes par trop brutales.

Même pendant la guerre, Staline a préconisé à ses organisations militantes des Sans Dieu, de ne pas brusquer le paysan mais, au contraire, de se mettre à sa portée tout en éveillant en lui le dégoût de la religion. En 1939, la direction des Sans Dieu qui, depuis 1930, s'appelait « Ligue des Sans Dieu militants », reçut même le conseil de traiter avec respect les figures religieuses traditionnelles. C'était là le premier symptôme que Moscou, commençant à douter de l'efficacité des méthodes bolchéviques, cherchait à se ménager les deux parties. C'est ainsi, par exemple, qu'en 1939, le n° 4 de l'*Antireligiosnik* fit remarquer que l'on s'était mal comporté envers le héros national Nevski. Pierre le Grand avait fait transporter ses reliques à Saint-Pétersbourg, dans le couvent qui porte son nom. Il avait lui-même fermé le reliquaire et jété la clef à la mer. La Ligue des Sans Dieu avait brisé le reliquaire et dispersé les restes de celui qui avait été sanctifié en 1549. « Apparemment », écrit le journal « la Ligue des Sans Dieu n'a pas su apprécier l'amour que le peuple témoignait pour ce grand patriote ».

Ce revirement d'opinions est révélé nettement par les diverses descriptions qui furent faites du Christ. Au début de la révolution soviétique on essaya de présenter le Christ comme le plus grand de tous les bolchéviques, et de justifier la lutte qu'il mena contre les pharisiens comme étant une réaction de politique sociale contre le capitalisme romain. Puis, sous l'influence des juifs, l'existence du Christ fut remise en doute. Bientôt on se mit à le vilipender, à le présenter comme le parangon du bourgeois alcoolique, dépravé et cupide. Le poète national Demian Bedny, attaché à Staline, atteignit l'apogée du genre dans son « Nouveau testament de l'évangéliste Demian ». Cette parodie grossière, qui cherche à ridiculiser les saints, fut distribuée à toutes les écoles, et contient entre autre, les vers suivants :

*Je vous ai, hier, frères et sœurs chrétiens,  
Renseignés sur Jésus et son envie de boire.  
Comme vous verrez aujourd'hui, en lisant Jean II,  
Ces mots que j'ai dits ne sont pas vides de sens,  
Car ce quatrième évangéliste divin  
N'est même pas semblable aux trois premiers.  
Et, sans se soucier de l'abstinence chrétienne,  
Il nous décrit la saoulographie du Christ.  
Lui aussi il peut clairement prouver  
Que l'envie de boire a commencé par Jésus.*

Lorsqu'on demande à Jésus pourquoi il ne fait pas jeûner les enfants, Demian le fait répondre d'une voix avinée :

*Les noces ne sont-elles pas là pour faire boire les convives ?  
C'est pour boire que tous se rendirent à ces noces  
Et, en particulier la fiancée divine !  
Raspoutine n'a-t-il pas parlé de cette façon  
Avant que le peuple n'ait eu vent de son malheur ?*

Bien qu'elle dominât pendant des années la presse soviétique, cette parodie grossièrement réaliste de Jésus, inventée par Demian, ne répondit plus à la longue au but qu'on s'était proposé.

Ces tentatives, faites en vue d'éviter des erreurs psychologiques et afin de rendre la propagande plus efficace, furent parfois considérées par la presse comme une sorte de conversion religieuse du bolchévisme. En réalité, il n'en a rien été. Le Gouvernement soviétique n'a pas cessé d'être l'ennemi acharné de Dieu : seulement il a eu de plus en plus recours à la ruse. C'est ainsi qu'il institua

parfois la semaine de cinq jours, dans laquelle le travailleur se reposait souvent le cinquième jour, à seule fin de supprimer le repos dominical et de rendre impossible la pratique du culte religieux. Par ailleurs, les jours de fête, qui sont pour la famille et pour le peuple une occasion de se réunir, furent supprimés. La campagne menée contre la famille, qui s'appliquait à saper l'autorité des parents, à tolérer l'avortement et à faciliter le divorce, est fondée sur ce mouvement antireligieux. Les parents étant les protagonistes naturels de la religion, il était normal de détruire les liens qui unissent les membres de la famille et, dans ce sens, le bolchévisme est parvenu à un degré qui a mis en péril l'existence même du peuple. Puis on se montra plus modéré, plus conciliant, et l'on alla jusqu'à se rétracter, à condamner les excès orduriers qui s'étaient commis jusqu'alors, à mettre entrave au divorce, à encourager la natalité et à considérer Staline comme le « père des petits enfants ». On accepta même de reconnaître, jusqu'à un certain point, l'autorité des parents sur leurs enfants.

Entre temps on avait cependant tari toutes les sources de la vie religieuse, en fermant, en détruisant les églises, et en exilant les prêtres. Nous prendrons comme exemple la ville de Moscou, ville où les églises étaient très nombreuses, et pour laquelle les bolchéviques ont manifesté le plus de retenue, eu égard à l'étranger : à la fin de juillet, la chapelle de la Mère du Dieu ibérique fut détruite, ce qui marqua le déclenchement de la guerre contre les plus belles églises et les plus beaux couvents historiques. A la place de la chapelle précitée, on dressa un écriteau : « La religion

est l'opium du peuple », ce dont MM. Churchill et Wilkie purent se convaincre lors de leur séjour à Moscou.

A l'occasion de l'anniversaire de la mort de Lénine, le 21 janvier 1930, on fit sauter près de Moscou le cloître de Siméon, datant du XIV<sup>e</sup> siècle. L'année suivante, la magnifique cathédrale du Rédempteur et, en 1936, la



La cathédrale du Rédempteur à Moscou.

cathédrale de Kasan, sur la Place rouge, subirent le même sort. Il en fut de même à Saint-Pétersbourg où la cathédrale Isak fut convertie en musée antireligieux, à Smolensk et dans beaucoup d'autres grandes villes. Déjà, en décembre 1929, la revue *Troud* pouvait annoncer triomphalement : « La religion se débat  
« comme une bête  
« traquée. Elle est  
« poursuivie sans  
« pitié, et elle n'é-  
« chappera pas. Il  
« existait 675 églises  
« à Moscou : il n'en  
« reste plus que 287.  
« En 1928 on a fer-  
« mé, en Union so-  
« viétique : 542 cha-  
« pelles, 445 églises  
« et 38 mosquées.  
« D'ici le 1<sup>er</sup> janvier,  
« un millier d'autels,  
« religieux auront  
« été supprimés. Les  
« cloches gémissent  
« tristement, mais  
« on ne connaît au-  
« cune miséricorde. »



Sur cet emplacement s'élevait autrefois, à Moscou, la cathédrale du Rédempteur.

On se livra à un jeu extrêmement criminel envers la population, sur le soi-disant désir de laquelle on fit fermer les églises et les couvents. Un jour les écoliers, un autre jour les ouvriers d'une usine, ne voulaient plus de leur église, sous le prétexte qu'elle était trop éloignée. Une autre fois, les soldats d'une division décidaient de fermer une église pour la transformer en cinéma, en foyer, en atelier ou en magasin.

*L'Isvestija* du 15 mars 1930 rapporte qu'un décret du Comité central exécutif bolchévique a trouvé une méthode pratique qui permet de fermer officiellement les églises, tout en respectant toutefois les désirs exprimés par la population. Et pourtant, il

est à noter que le *Besbojnik* lui-même mentionne continuellement, au cours des années, que les églises ont été fermées malgré les protestations véhémentes du peuple, et après avoir vaincu sa résistance.

Il va de soi que, dans pareils cas, tous les ministres du culte : prêtres, sacristains, organistes, étaient envoyés en exil. Le début de cette période fut marqué par de nouvelles exécutions. Quant aux déportations, elles furent d'une bien piètre utilité pour les grandes entreprises du G.P.U., dans les chantiers du Nord de la Russie et dans la construction de canaux, et autres. Une quantité de prêtres de toutes les confessions, et un bien plus grand nombre de croyants ont été déportés sans que leurs familles aient plus jamais entendu parler d'eux. Lors de l'avance rapide de l'armée allemande en Ukraine, les femmes des villages supplièrent constamment les soldats de leur donner des nouvelles de leurs maris qui avaient été exilés sous le régime de terreur exercé par le commissaire du G.P.U. Yejev. Ce régime de terreur, appelé la « Yejovtchika » qui pesa comme un affreux cauchemar sur les pays ukrainiens, de 1937 à 1938, a dépouillé la campagne de ses éléments les meilleurs et les plus virils.

L'offensive déclenchée par Staline contre la religion fut si brutale que les colons allemands en Ukraine affluèrent à Moscou, dans l'intention de repasser la frontière. Comme on le sait, un certain nombre d'entre eux réussirent à rentrer en Allemagne, pour regagner les pays d'outre-mer ; les autres furent retenus, avec des promesses, à Moscou et, contrairement aux assurances qu'on leur avait données, ils furent envoyés dans des camps de prisonniers.

---

## CHAPITRE III

### **La destruction des églises et le massacre des prêtres**

---

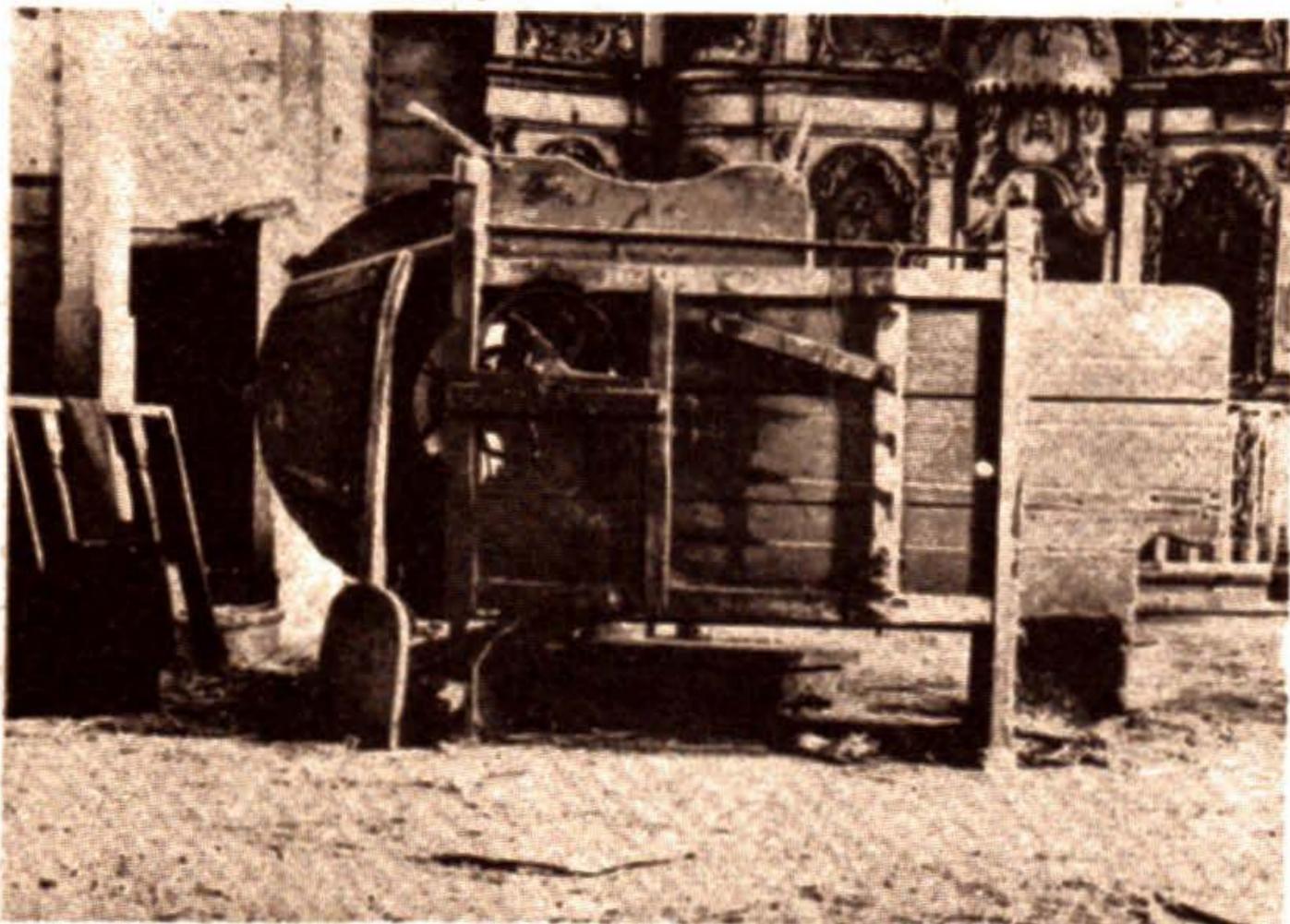
Staline fait le fier, et il se vante auprès de ses alliés chrétiens, de ce que dans l'Union soviétique on n'emprisonne et on ne bannit plus les ecclésiastiques, on ne ferme et on ne détruit plus les églises. Cette déclaration n'est pas tout à fait un mensonge : mais, pour une raison bien simple, c'est qu'il n'y a plus d'ecclésiastiques à déporter ni d'églises à profaner. Les rares exceptions confirment la règle. Ce qui subsiste encore, surtout à Moscou, sert uniquement à prouver à l'étranger la tolérance des soviets et la prétendue « liberté de religion » en U.R.S.S.

Naturellement, il n'existe pas de statistique indiquant combien on a fait sauter d'églises au paradis soviétique, ni combien ont été transformées en clubs, en cinémas, en usines ou en entrepôts. Les musées antireligieux qu'on y a parfois installés, suffisent à caractériser le régime. Dans ces musées, les bolchéviques ont réuni, à côté d'ustensiles du culte, d'icônes, de robes de prêtres, etc., toutes sortes d'écrits antireligieux, de tableaux et du matériel de propagande. On y expose des reliques profanées, surmontées d'inscriptions qui les présentent au peuple comme le comble de la duperie.

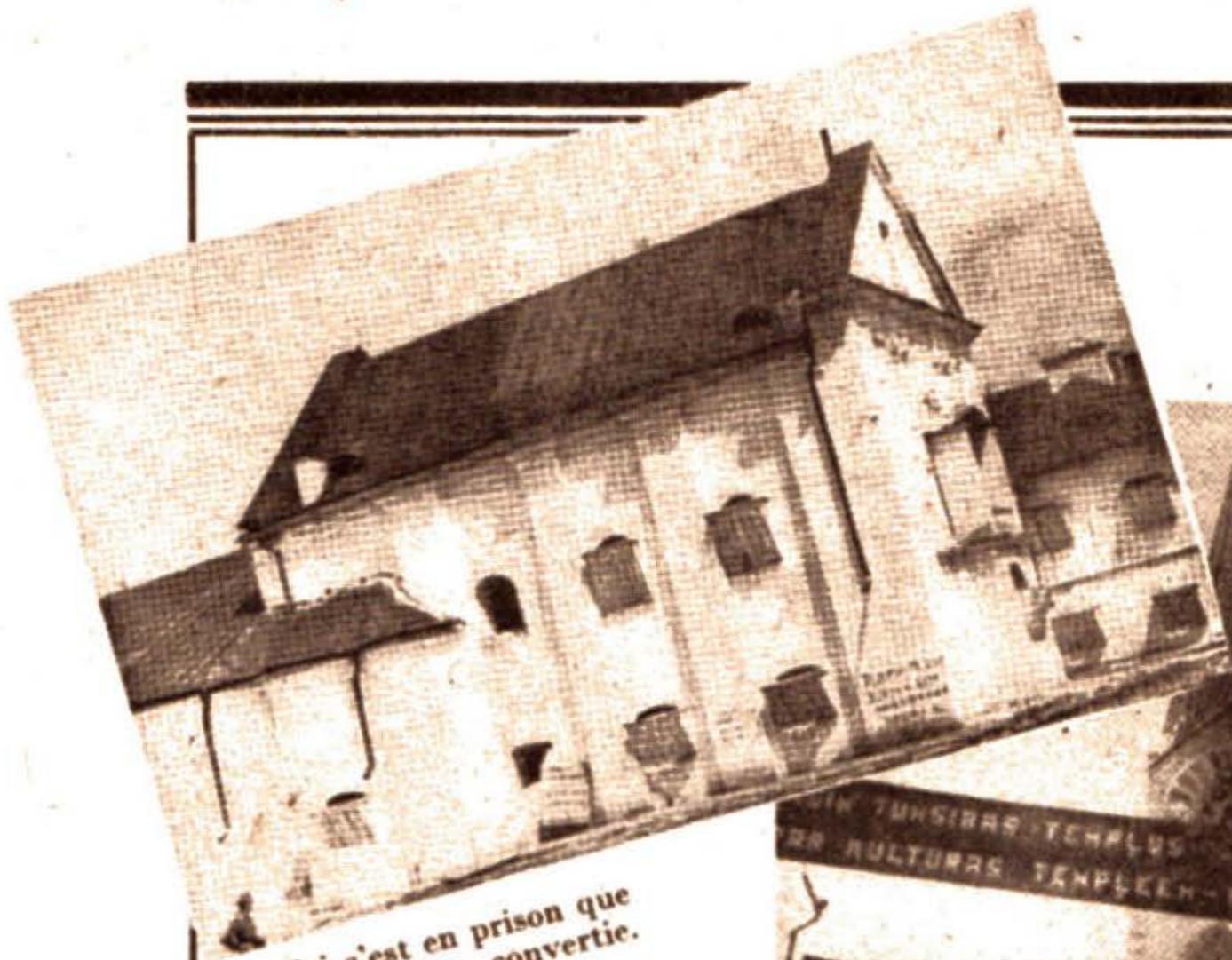
Une statistique du commissariat bolchévique de l'Intérieur de l'année 1936, permet de se faire une idée de l'importance et de l'ampleur des destructions commises. D'après cette statistique, 14.000 églises et chapelles avaient été fermées l'année précédente. Des 800 églises de Moscou ouvertes au culte en 1917, il n'en reste plus aujourd'hui que 24 .

Nous avons déjà dit que ce sont justement les plus beaux et les plus anciens monuments de la vieille Russie qui ont été démolis, tels que le cloître Tchoudov et le cloître de l'Ascension

au Kremlin et les cloîtres du quartier de Moscou Kitai-Gorod, qu'on appelle la ville chinoise. Dans les autres vieilles villes de Russie on s'est débarrassé encore bien plus vite et plus radicalement des trésors les plus magnifiques de ce pays relativement pauvre en monuments historiques. Bornons-nous à quelques exemples : à Archangel, la cathédrale, symbole artistique de la ville, célèbre par son retable à cinq rangées, de style vieux russe, a été démolie. A Nijni-Novgorod, on a fait disparaître la cathédrale bâtie en 1350 par le prince Constantin et qui rappelait la résistance nationale des Russes à l'époque difficile du despotisme tartare. A Ustfug-Weliki, les cinq très anciennes cathédrales, avec leurs hautes tours et leurs cloîtres importants, ont été rasées. On a pareillement anéanti la merveille du gouvernement de Briansk, la cathédrale du cloître Swenski, de même que les vieilles églises de Yaroslaw, de Rostov-Weliki (dans le gouvernement de Yaroslaw, la plus vieille ville du centre de la Russie) et de Ouglitch sur la Volga, ville riche en souvenirs historiques. Kiev a perdu 36 églises. Beaucoup de villes qui possédaient jadis de nombreuses églises purent bientôt faire annoncer triomphalement par la presse soviétique qu'elles s'étaient totalement débarrassées de leurs églises, c'est-à-dire qu'aucune n'était plus ouverte au culte.

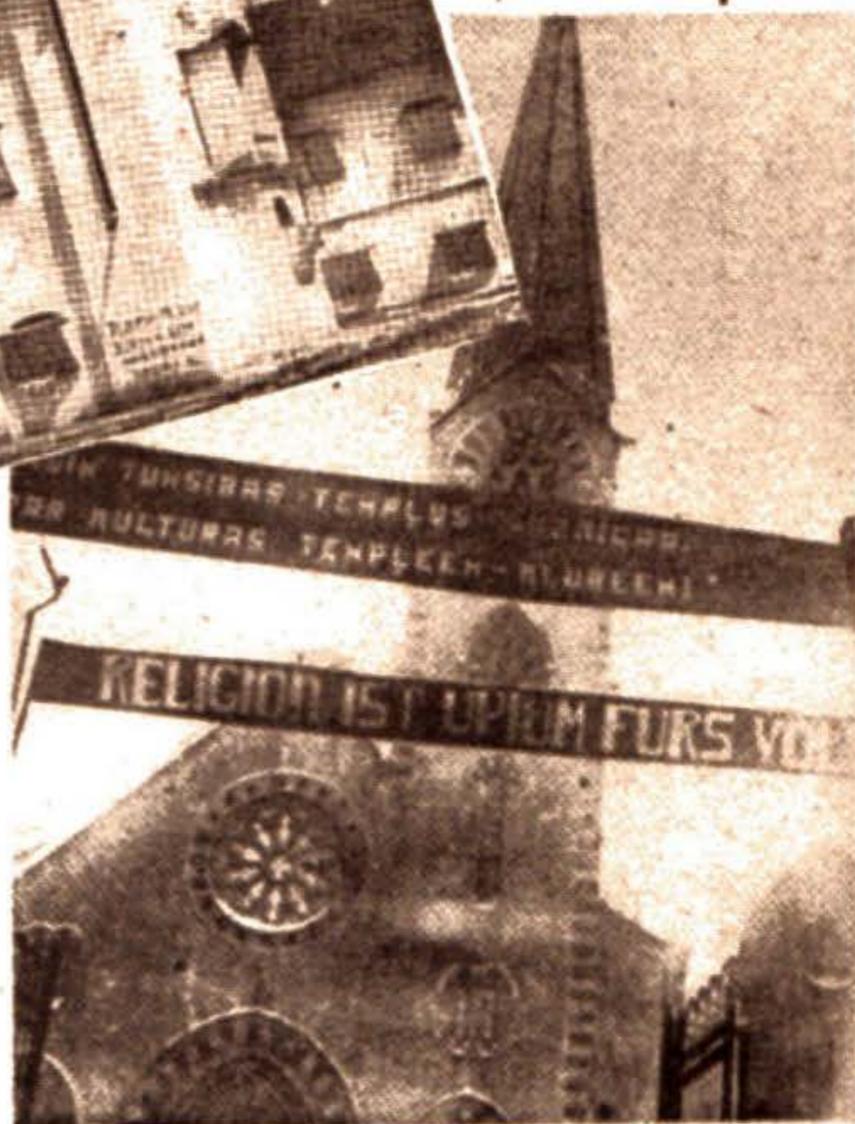


Après avoir installé une batteuse dans cette église, des marchands de blé l'ont convertie en grange.



Ici c'est en prison que  
l'église fut convertie.

Devant le temple protestant  
de Moscou, une banderole pro-  
clame en Allemand « La religion  
est l'opium du peuple ! ».



L'État confisque et prend sous sa « protection »  
les biens ecclésiastiques.

Dans l'ancienne Russie, il y avait, selon les statistiques, environ 50.000 églises et 900 cloîtres. A l'exception de 24 églises et chapelles à Moscou, il ne subsistait, au début de la guerre germano-soviétique, qu'un nombre infime de toutes petites chapelles, en bordure des îles et qui n'étaient jamais entretenues. Tous les cloîtres et presque toutes les églises ont été ou bien détruits à la dynamite ou utilisés à des buts profanes. La cathédrale de Vladivostock, par exemple, a été transformée en dancing en 1937.

Tout cela n'empêche pas le gouvernement soviétique de charger son ancien ambassadeur à Berlin, le juif Kretinski, le même qui, depuis, fut « liquidé » d'une balle dans la nuque sur l'ordre de Staline, d'ouvrir dans la capitale allemande une exposition d'icônes et de peintures religieuses provenant des églises démolies, et d'insister à cette occasion avec force louanges, sur la tolérance du gouvernement soviétique. On ne manquait pas non plus de faire visiter aux voyageurs étrangers que l'agence Intourist guidait à travers la Russie, la vénérable cathédrale du Kremlin, chef-d'œuvre architectural qui constituait un numéro de propagande particulièrement brillant.



Parallèlement à la destruction physique des églises, qui fut menée avec ténacité et un rare acharnement, on entreprit d'exterminer les prêtres. Là aussi il est difficile de citer des chiffres exacts, car on ne peut jamais se fier aux statistiques bolchéviques. Pourtant, Winston Churchill, dans son livre « Après la guerre », a jugé dignes de créance les statistiques citées par le professeur Sarolea, d'après lesquelles, dit Churchill, les dictateurs soviétiques ont sur la conscience les assassinats de 28 évêques, 6.000 professeurs et instituteurs, 9.000 médecins, 12.950 ecclésiastiques, 54.000 officiers, 70.000 agents de police, 193.290 ouvriers, 260.000 soldats, 355.250 intellectuels, industriels et commerçants, 815.000 paysans. « Ces chiffres, ajoute Churchill, sont confirmés par M. Bearnshaw, « du Kings College de Londres dans sa brillante introduction à « A survey of Socialism ». Naturellement, ils ne comprennent pas les pertes effroyables en vies humaines causées par la famine. »

Nous savons, aujourd'hui, que cette statistique, même pour la première période du communisme de guerre, reste bien en deçà de la réalité en ce qui concerne les ecclésiastiques. Dans tous

les cas, comme nous l'avons vu, le sort des ecclésiastiques fut si misérable que, même ceux qui ne furent pas bannis ou exécutés, étaient condamnés à la mort lente avec leur famille. Parfois, ces « Lichontsy », désormais privés de tous les droits, disparurent dans la masse et devinrent ouvriers ou paysans, afin d'obtenir une carte de pain et de pouvoir manger du pain. C'était la seule chance qui restait à ces parias de se maintenir en vie, ainsi que leur famille.

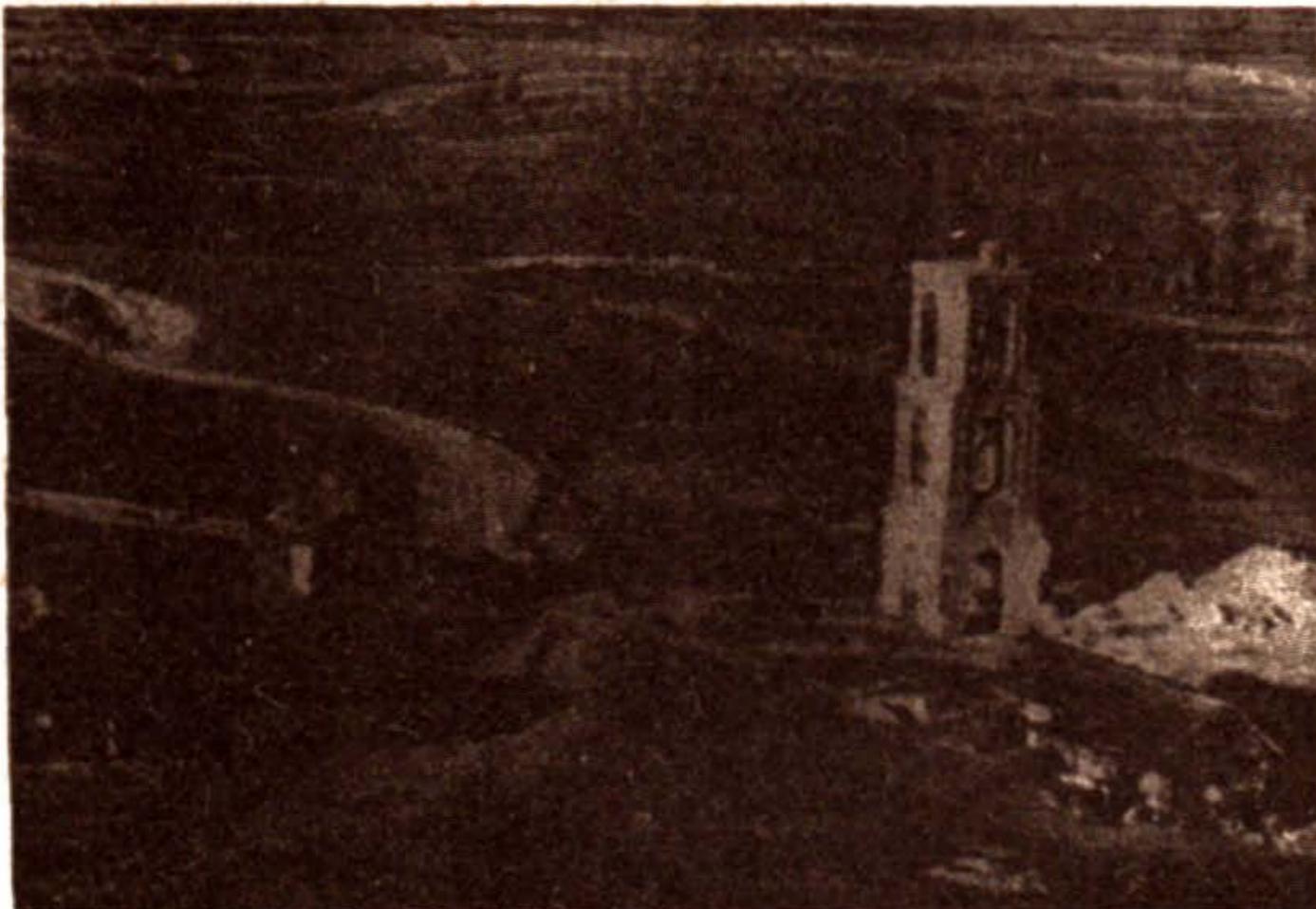
D'après une statistique officielle du Commissariat de l'Intérieur en 1935, 3.687 ecclésiastiques furent l'objet de poursuites et 29 furent fusillés. C'est peu en comparaison des 8.000 qui furent assassinés au cours des cinq premières années de la révolution soviétique. En 1938, on comptait 10.000 ecclésiastiques de toutes les confessions parmi les internés dans les camps de travaux forcés. Jusqu'à 1937, d'après les indications du Commissariat de l'Intérieur, 42.800 « serviteurs du culte » ont été liquidés.

Dans son livre « Les devoirs de la propagande antireligieuse » (maison d'édition du comité central du parti bolchévique, 1937) Goubelman-Yaroslavski a donné les détails suivants, relatifs à l'extermination des ecclésiastiques. D'après le recensement de 1897, il y avait en Russie tsariste 295.000 serviteurs du culte (non compris les membres de leurs familles). En 1926, les chiffres étaient tombés à 79.000. Pour Moscou, le chef des Sans Dieu indique les chiffres suivants : avant la révolution bolchévique (recensement de 1897) : 7.638 popes ; en 1926 : seulement 943 serviteurs du culte.

D'après une statistique publiée par la commission Pro Deo à Genève, vivaient dans l'ancienne Russie : 17.430 moines, 52.032 nonnes, 50.960 prêtres, 15.210 vicaires, 45.705 sacristains, bedeaux, etc. soit un total de 181.377 personnes qui se répartissaient sur 916 cloîtres, 46.437 églises, 21.747 chapelles. L'église orthodoxe avait quatre académies, dont le siège était à Kiev, à Moscou, à Saint-Pétersbourg et à Kasan, 36 séminaires, 150 écoles réservées aux enfants des prêtres et 40.000 écoles primaires.

De 1897 à 1917, le nombre des ecclésiastiques, moines, nonnes, etc., s'est certainement accru au même rythme que le chiffre de la population. Même en n'admettant qu'un chiffre global de 300.000 serviteurs du culte, et en tenant compte du fait que dans les territoires détachés de l'ancienne Russie : pays baltes,

Pologne, Bessarabie, plusieurs milliers d'ecclésiastiques ont été soustraits au bolchévisme, enfin qu'il s'en trouvait quelques centaines parmi les émigrants, il n'en reste pas moins que la diminution subie est extraordinaire : elle atteint pour les premières



Des ruines comme celle-ci abondent en U. R. S. S.

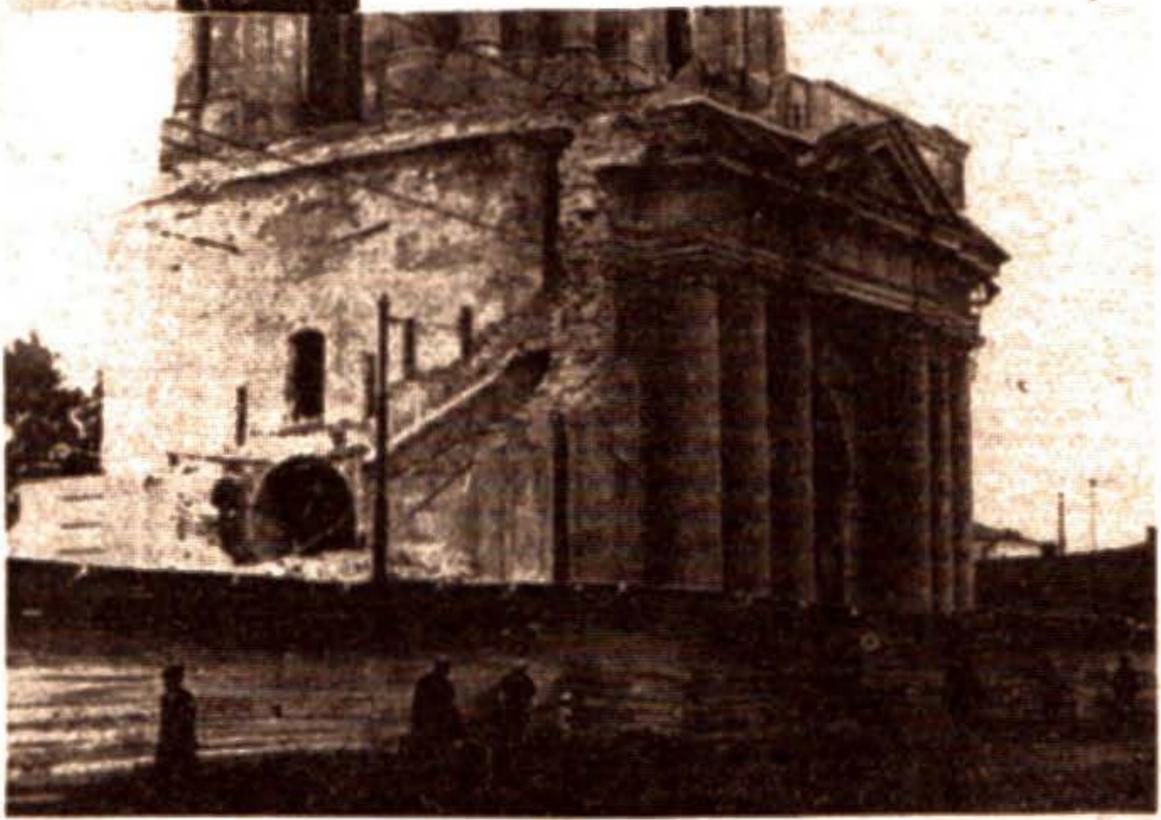
années du bolchévisme la proportion des deux tiers, et à Moscou même des 7/8<sup>e</sup>.

Peut-être les chiffres de Goubelman sont-ils exagérés, mais le résultat final ne fait aucun doute : c'est bien la liquidation totale des ecclésiastiques. Un graphique publié par le journal *Besbojnik* (Le Sans Dieu) en décembre 1938, compare les chiffres des ecclésiastiques, des professeurs, des médecins, dans la Russie tsariste aux chiffres correspondants pour l'Union soviétique. Mais en face du chiffre de 295.000 ecclésiastiques, antérieurement à la révolution, aucun chiffre n'est mentionné pour l'époque actuelle. Ainsi en 1938, le bolchévisme avouait lui-même qu'il avait éliminé le clergé de toutes les confessions à tel point que le chiffre des survivants était trop minime pour figurer dans une statistique générale. Cet état de choses ne s'est pas depuis amélioré. Dans les territoires occupés de l'U. R. S. S., on a pu, maintes fois, observer qu'après la réouverture des églises, des ecclésiastiques surgissaient soudain de la masse où ils se terraient cachés. Ils étaient devenus ouvriers dans les usines ou dans les



Une carte postale imprimée à Leningrad montre les « travaux » qui vont faire d'une église un théâtre.

La Cathédrale de Smolensk profanée par les Bolcheviks.



Quand ils ne sont pas affectés à quelque usage spécial, les édifices religieux sont tout simplement démolis.

Kolkhoses, veilleurs de nuit, balayeurs de rue, etc., afin d'échapper aux persécutions.

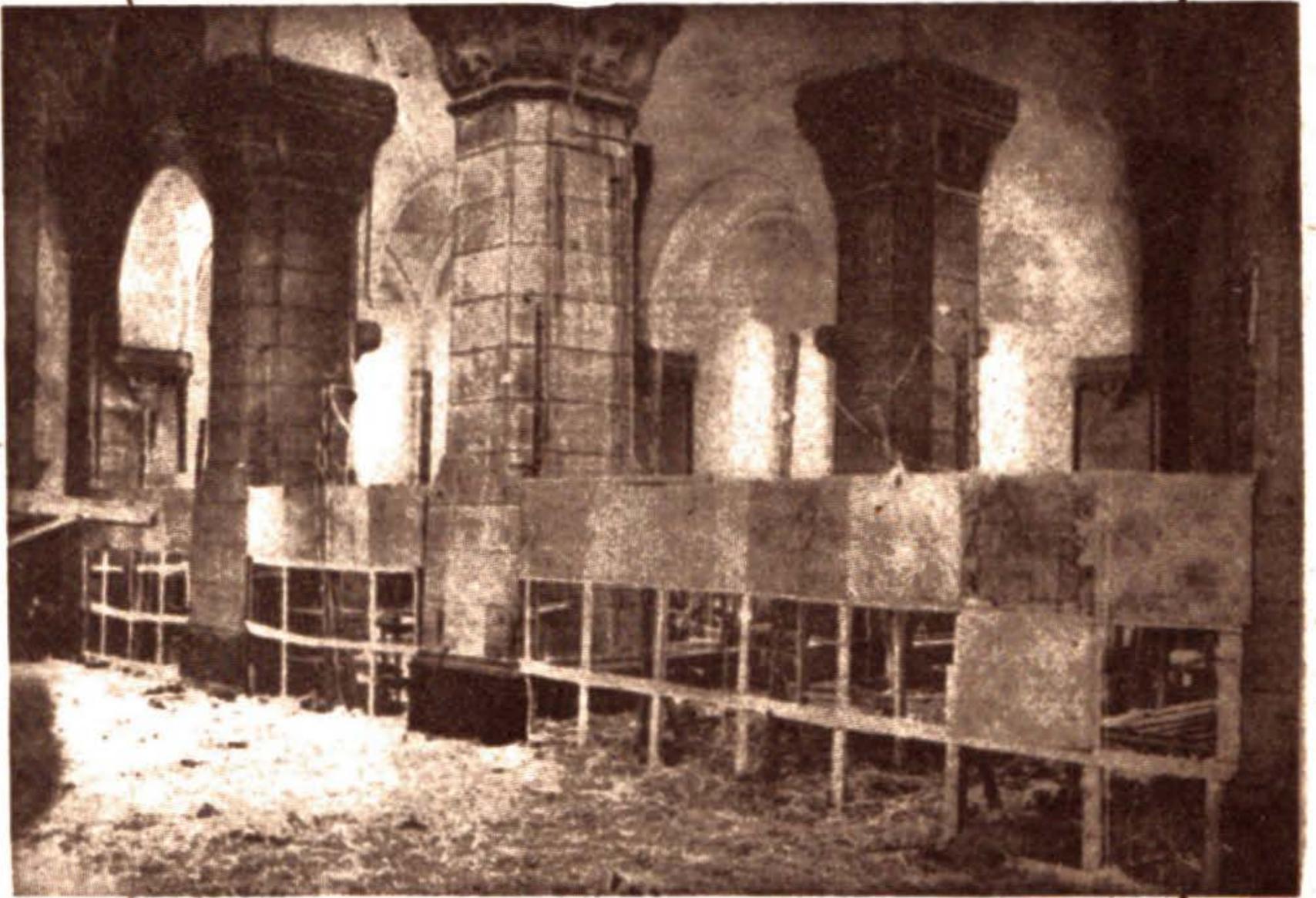
Il est difficile d'embrasser d'un coup d'œil l'immense étendue de cet empire et de dresser des statistiques exactes. Certes, on a laissé en vie, pour des raisons de propagande, une partie du clergé de Moscou, avec l'archevêque Sergius. Mais les chiffres deviennent plus explicites, si l'on ne considère que l'ancienne Ukraine soviétique. On comptait ici 40.000 paroisses grecques orthodoxes et un nombre égal d'ecclésiastiques, y compris le haut clergé. D'après des rapports ukrainiens, 20.000 ecclésiastiques environ ont été assassinés et les autres ont été déportés dans les régions antiques ou en Sibérie, ceux du moins qui n'ont pu se cacher à temps ou se mettre en sécurité en devenant ouvriers ou paysans des Kolkhoses.

En U.R.S.S., l'Église catholique ne jouait, numériquement, qu'un rôle assez effacé, surtout depuis la séparation des territoires de l'Ouest. En 1927, on comptait 13 millions de fidèles, 8 évêques, 810 prêtres. Il y avait 614 églises catholiques, 581 chapelles, 7 séminaires. Mais si le bolchévisme lança son premier assaut contre l'Église orthodoxe, sa fureur se tourna bientôt aussi contre l'Église catholique ; on peut même dire que les catholiques eurent bientôt à subir tout particulièrement les effets de la haine de Moscou qui se manifesta aussi bien par la propagande menée contre le pape que par la persécution des prêtres. D'après une communication du cardinal de Vienne, Innitzer, en date du 19 mai 1935, il n'y avait plus, à cette époque en U.R.S.S., que 73 prêtres catholiques : 14 d'entre eux languissaient dans les prisons de Salowki, 16 avaient été arrêtés ou déportés. Il n'en restait donc que 40 environ. Depuis, les prêtres catholiques de nationalité russe, polonaise ou allemande, ont été exterminés jusqu'au dernier.

Nous avons des chiffres très précis concernant l'Église protestante qui, dans l'ancienne Russie, était très bien organisée. A côté des pasteurs allemands, on trouvait aussi des pasteurs finlandais, lettons, esthoniens et suédois. Au début de la guerre mondiale, on comptait sur les territoires de l'actuelle Union soviétique, 199 prêtres protestants ayant fait leurs études à l'Université (193 luthériens et 6 réformés). De 1918 à 1924, pour remédier à la pénurie de pasteurs, 15 jeunes gens reçurent une formation académique ; en outre, 57 élèves du séminaire fondé



*Au bûcher, les icônes !*



*Seuls les piliers témoignent que ceci fut autrefois  
une église.*

à Léninegrad en 1925, sous la direction de l'évêque Malmgren, entrèrent en fonction après avoir terminé leurs études. On obtient ainsi un total de 271 pasteurs. Au milieu de l'année 1935, il en restait encore 83, dont 49 avaient été arrêtés ou déportés, 20 révoqués : 14 pasteurs protestants faisaient encore front à l'assaut antireligieux. Deux ans plus tard, la situation ne s'était pas sensiblement modifiée : il y avait encore 6 pasteurs allemands, 1 letton et 4 finlandais. Mais il leur était de plus en plus difficile d'exercer leur activité. Ils tombèrent l'un après l'autre sous les coups des bolchéviques, furent déportés ou extradés. Il ne resta bientôt plus qu'un seul malheureux pasteur à Léninegrad, encore est-il entièrement dans la main du G.P.U. Depuis plusieurs années, le clergé de l'Église protestante comme celui de l'Église catholique est anéanti jusqu'au dernier de ses représentants. Des 800 temples protestants que comptait jadis la Russie, le dernier — l'église allemande Saint-Pierre et Saint-Paul à Moscou — a été fermé en avril 1939 et, transformé en cinéma, s'appelle aujourd'hui : Arktis. Son pasteur avait été, depuis longtemps déjà, victime du G.P.U., mais sa femme avait courageusement continué de célébrer les offices.

Y a-t-il encore des prêtres dans les terribles camps de prisonniers, et combien ? Le monde ne l'apprendra que le jour où le bolchévisme athée sera définitivement vaincu. De source soviétique, nous savons que, par exemple, dans un camp tristement célèbre, le Bamlag (camp de travaux forcés Baïkal-Amour) 500 ecclésiastiques, parmi lesquels 25 évêques, ont usé leurs forces physiques dans des conditions inhumaines, à la construction de la voie ferrée qui relie le lac Baïkal au fleuve Amour.

Tout cela sans doute en vertu de cette liberté de religion que le juif Maisky, on le sait, a garantie à Londres en 1941.

## CHAPITRE IV

### **Staline extirpe la religion de l'âme du peuple**

---

En détruisant l'organisation de l'Église, en liquidant les serviteurs du culte, en fermant les églises et les cloîtres, les soviets n'avaient encore pu extirper totalement la religion de l'âme des peuples de l'U.R.S.S. Au contraire, ces dernières années, la presse soviétique publiait sans arrêt des exhortations impatientes, des appels, sur un ton plaintif ou accusateur, qui insistaient sur la nécessité de poursuivre sans relâche la lutte antireligieuse, parce que l'ennemi continuait d'exercer son activité secrètement et que les âmes lui appartenaient encore. Dans le livre déjà cité de Goubelman-Yaroslavski, publié en 1937, on lit ceci : « Nous ne possédons pas encore les chiffres du recensement qui nous permettront de connaître le pourcentage exact des croyants et des incroyants. Mais, d'après les chiffres que possède l'Union des Sans Dieu, nous pouvons dire que dans les villes plus de la moitié des travailleurs et les deux tiers de la population âgée de plus de 16 ans, se sont fait inscrire comme incroyants. Au contraire, dans les villages, plus de la moitié des habitants, et probablement les deux tiers sont croyants, et non seulement les vieillards, comme beaucoup, ont tendance à le croire : il y a aussi parmi la jeunesse des villages un très fort pourcentage de croyants. »

Malheureusement, il faut compter que pendant les cinq années qui ont suivi, la lutte antireligieuse a fait des progrès et que surtout les enfants et les adolescents, soigneusement tenus à l'écart de toute influence religieuse, ont été livrés à la propagande antireligieuse. D'un autre côté, les bolchévistes ont tenté d'effacer les traces de cette lutte, comme l'a cyniquement avoué Dimitrov, dans le *Besbojnik*, en se faisant passer dans les pays démocratiques

pour croyants, pour des raisons de tactique de Front populaire, en se posant même en champions de la liberté religieuse dans la lutte contre le facisme. Naturellement, ils ne pensaient pas le moins du monde à renoncer pour cela à leur athéisme militant et à devenir croyants.

Il était d'autant plus difficile de se faire une idée des véritables rapports du peuple et de la religion en U.R.S.S., que la vie religieuse, sous cette oppression effroyable, prenait un caractère de plus en plus secret. Un observateur suisse, qui croyait à tort pouvoir constater un relâchement des persécutions antireligieuses, parce que la propagande antireligieuse renonçait à ses méthodes les plus grossières, rapporte cependant dans la *Neue Züricher*

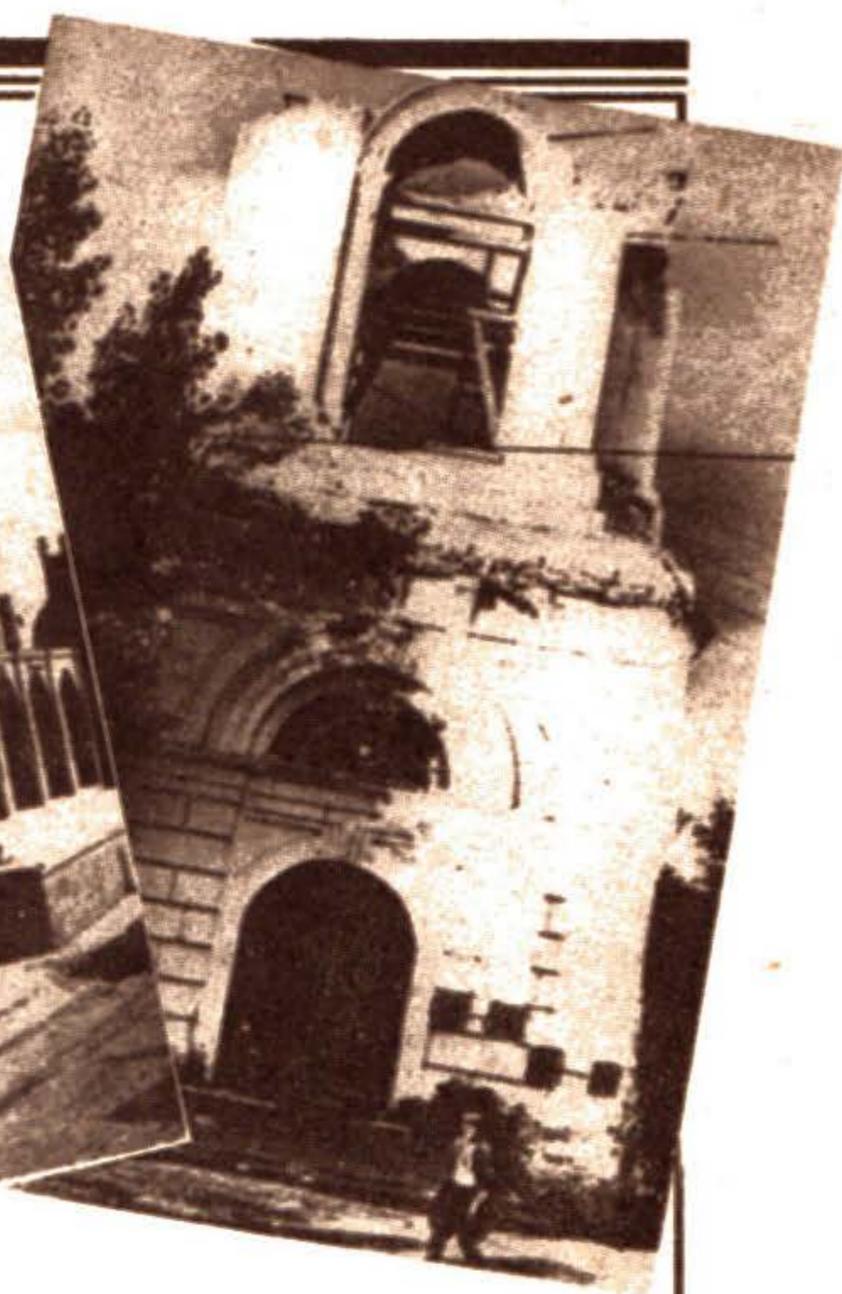
*Zeitung* du 7 mai 1939, qu'on peut distinguer plusieurs groupes religieux dans le peuple : a) les *sans cultes* renoncent de plein gré à la liberté de célébrer les cultes religieux, accordée par Staline, parce qu'ils désirent, sans aucun doute, sauver leur liberté de croyance et se sauver aussi eux-mêmes ; b) les *silencieux* subissent en silence la propagande athée ; c) les *occultes*, les plus courageux, véritables chrétiens des catacombes, célèbrent leurs offices en cachette. On comprend alors pourquoi, en des occasions solennelles, comme par exemple dans la nuit de Pâques, de grandes foules de croyants surgissent soudain, chacun se sentant à l'abri au sein de la masse.



La couverture de la revue « Le Sans-Dieu » est tout un programme : c'est à l'enfance qu'on inculque l'athéisme.

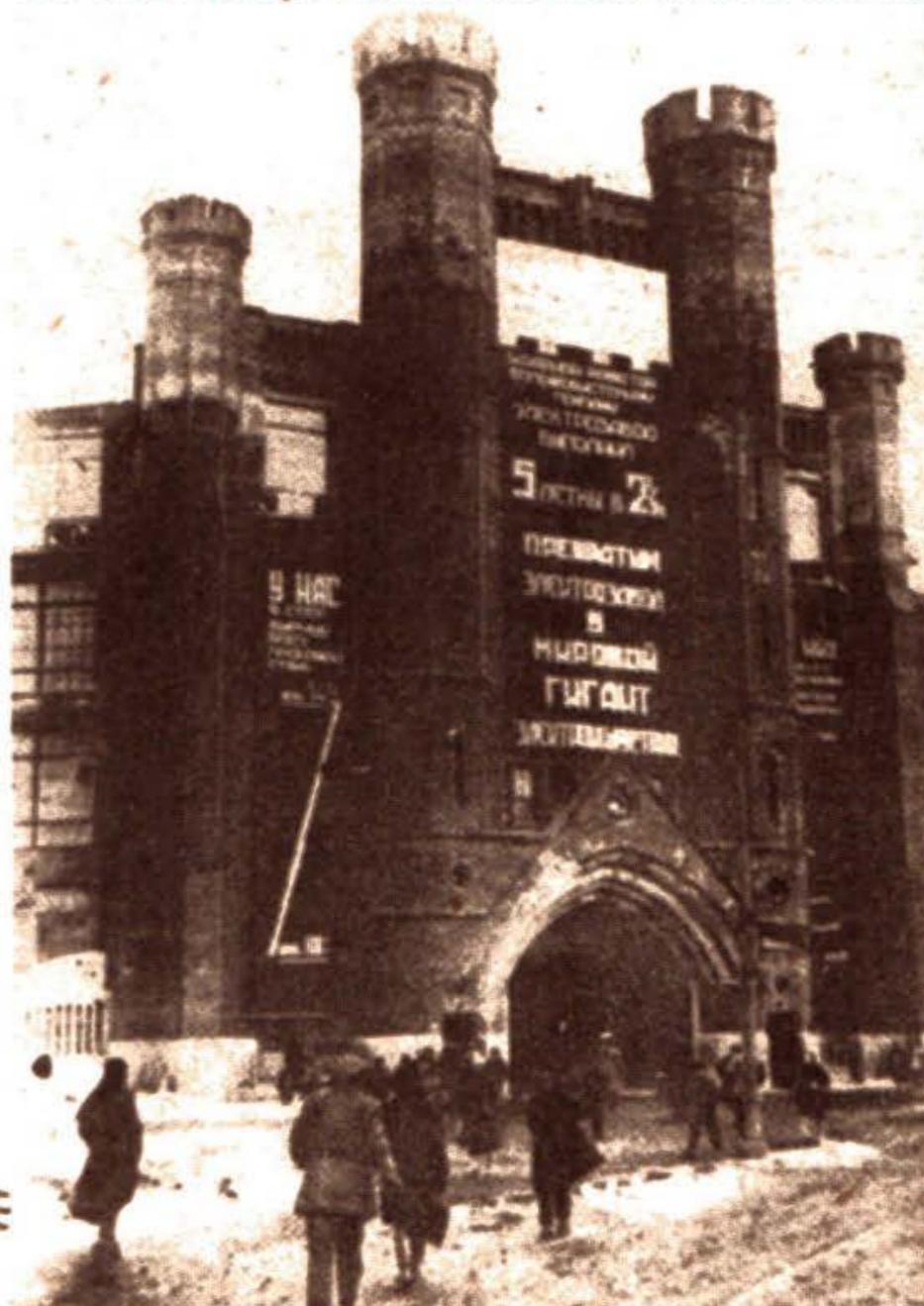


Une fabrique de films est installée dans cette mosquée.



Chapelle à moitié détruite et abandonnée

Une autre mosquée abrite une usine de force motrice.



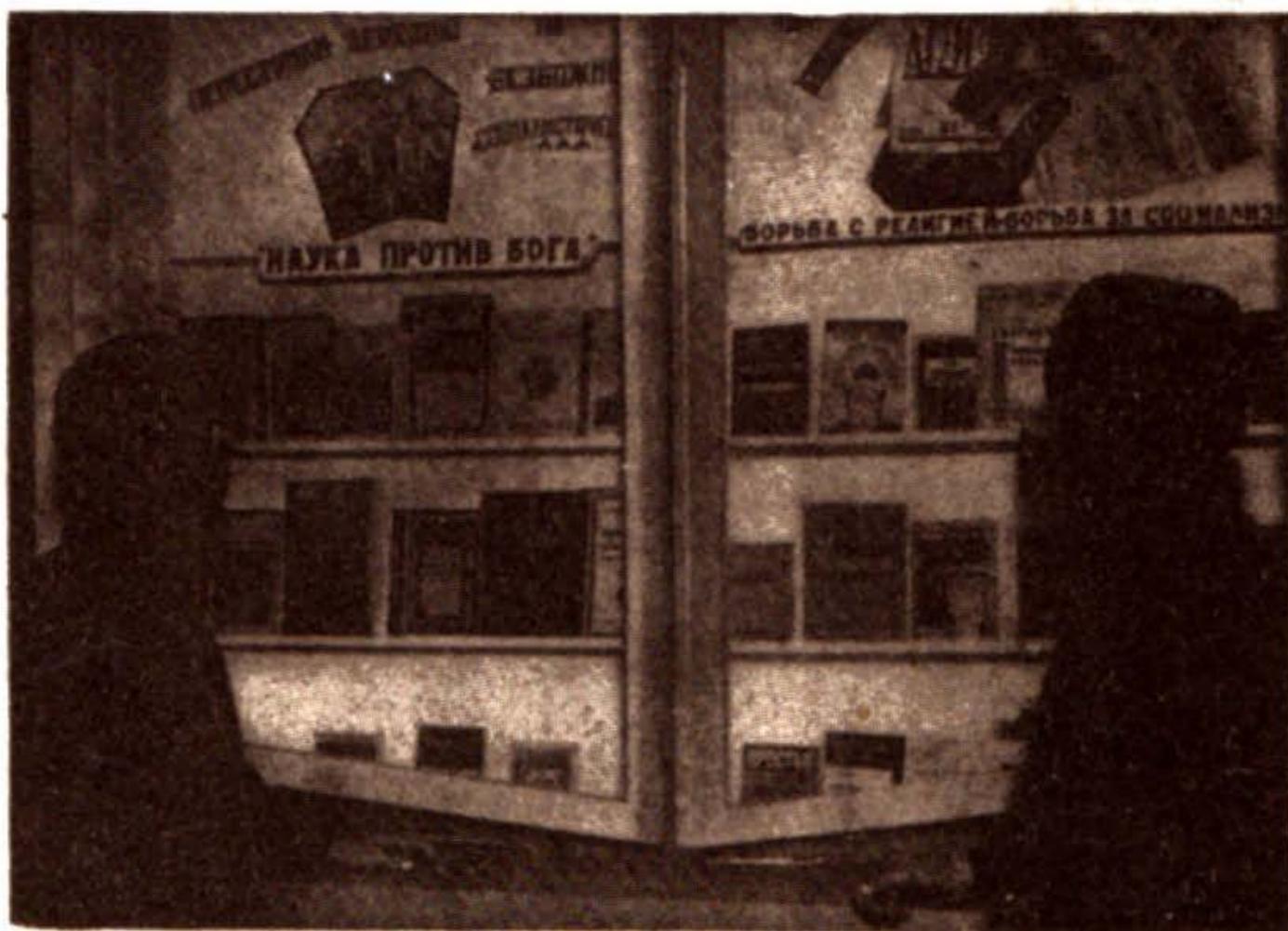
Aussi le bolchévisme juif a-t-il utilisé, avec plus de fanatisme que jamais, les forces dont il dispose, afin d'extirper la religion de l'âme du peuple et de chaque individu. Il entreprit un travail systématique de grande envergure, n'omettant aucune religion, ni aucune partie de l'U.R.S.S., pas même les républiques sibériennes les plus éloignées. La question des moyens ne se posait pas, puisque le parti tout puissant se tenait derrière cette importante tâche d'État. Les fonctionnaires de tous les départements, spécialement ceux du Commissariat à l'Enseignement, doivent se mettre au service de cette coercition des consciences ordonnée par l'État. Ils doivent exercer leur influence sur les associations de jeunesse de l'État, donc athées, sur les prisonniers, les *Komsomols*, organisations de garçons et de filles. L'Armée soviétique, avec son féroce dressage devint un bastion de l'hostilité à Dieu. Les syndicats durent aussi apporter leur concours. Derrière toutes ces forces étatiques ou semi-étatiques qui entourent le citoyen soviétique depuis son berceau jusqu'à la tombe, pour le diriger, la plus importante est le Commissariat à l'Intérieur, autrefois appelé Guépéou, qui se dresse menaçant, avec ses arguments péremptaires qui s'appellent prison préventive et bannissement pour cinq ou dix ans. Et les tribunaux menacent tous ceux qui s'écartent de la ligne et sont ainsi suspects de professer des sentiments contre-révolutionnaires.

Tout membre du parti ou d'une de ses subdivisions a le devoir d'être athée et de lutter contre la religion. Pour donner à cette lutte contre Dieu une organisation rigide et un organisme central, l'Union des « Sans Dieu » qui date de 1922, fut élevée au rang d'organisation semi-étatique et ses membres reçurent en 1930 le titre honorifique de « Sans Dieu militants ». Elle doit diriger la propagande antireligieuse, c'est-à-dire en réalité la lutte antireligieuse par toutes les méthodes, et avec tous les moyens à sa disposition, et contrôler la façon dont cette lutte est menée. Dans la campagne contre Dieu, elle fournit l'État-Major, mais aussi le corps des officiers et également des combattants, quand on ne peut recourir à des auxiliaires tels que les offices du parti, les *Komsomols*, les professeurs, les commissaires dans l'armée, etc... Elle dispose de la presse gouvernementale, depuis les grands journaux de Moscou jusqu'aux plus petites gazettes de province. Mais elle a aussi ses propres organes de presse. Le *Besbojnik* (le Sans Dieu) tire depuis 1926 à des millions d'exemplaires,

afin de faire pénétrer l'athéisme dans la masse. Pour donner les directives aux « athées militants », c'est-à-dire aux fonctionnaires de la propagande, on publia l'*Antireligioznik*, à tirage beaucoup plus restreint : 84.000 seulement en 1926. Le journal des professeurs *Outchitelskaïa Gaseta* est également rempli de propagande anti-religieuse.

L'association des Sans Dieu et particulièrement son président Goubelman-Yaroslowski ont toujours estimé que le but spécial de leur activité était de fournir aux combattants athées les armes nécessaires par la publication de brochures et de livres antireligieux.

En automne 1940, parut la deuxième édition, tirée à 50.000 exemplaires du *Manuel antireligieux pour les cercles et pour la culture personnelle*, rédigé par le juif M. Scheinmann. Ce livre fondamental, publié par un juif dans une maison d'édition d'État, assaille la religion de tous les côtés. Outre les principes de maté-



« La Science dans la lutte contre Dieu »  
exposition organisée à Moscou, au Club des Ouvriers.

rialisme léniniste-stalinien, les diverses branches des sciences naturelles, le darwinisme mal interprété, l'histoire, en particulier l'histoire des églises (on prétend prouver que le Christ n'a jamais existé) et, à l'instigation de Lénine, les positivistes français sont utilisés dans les différents chapitres comme autant de béliers pour

enfoncer la forteresse. Toute idée religieuse est présentée comme un mensonge ou le produit d'une stupide imagination. La *Pravda* de Moscou, en date du 24 septembre 1940, consacrait à ce livre une critique de plusieurs colonnes. Bien qu'on y ait relevé des erreurs et des bévues, imputables à l'absence de culture de l'auteur, le critique termine en exprimant sa confiance que ce manuel antireligieux sera accueilli avec joie par le public soviétique. « C'est un bon auxiliaire pour les militants antireligieux qui, en aidant à vaincre les derniers restes de religion, accomplissent une tâche de la plus haute importance. »

L'auteur de ces lignes a trouvé dans un village soviétique un exemplaire de ce manuel qui avait été donné à une élève de l'école primaire du village, en récompense de ses bons résultats, ainsi que l'attestent la signature du doyen et le tampon sur la page de garde. Or, il est évident qu'un tel livre dépasse de beaucoup l'horizon d'une écolière des classes élémentaires.

Dans la *Wetcherniaïa Moskva* du 13 août 1941, on pouvait lire que, sur la proposition de Jaroslowski, le présidium de l'Académie des Sciences avait décidé d'annexer à l'Institut philosophique de l'Académie un autre antireligieux, dirigé par les meilleurs professeurs du pays. Le directeur de l'Institut, Judin, présenta à l'assemblée un ouvrage en deux volumes sur « l'histoire de la religion et de l'athéisme ». La *Pravda* de Moscou du 18 avril 1941 rendait compte de quatre nouveautés littéraires relatives au mouvement antireligieux, destinées, il est vrai, à la propagande de masse.

Bien que, jusqu'en 1930, la maison d'édition moscovite *Athéist* ait déjà édité plus de cent livres, portant tous l'épigraphe « La religion, c'est l'opium du peuple », parmi lesquels on citera l'ouvrage récapitulatif en cinq volumes d'Ivan Woronizyn sur l'histoire de l'athéisme et l'« histoire de l'Église russe » de Nikolski, on continua d'inonder le peuple de littérature athée. En mai 1942, quand on annonça au monde que Staline avait donné l'ordre de suspendre la publication de l'Union des Sans Dieu (la grave pénurie de papier en temps de guerre a sans doute beaucoup facilité cette décision) on ajouta aussitôt que 1.700 écrits antireligieux avaient été publiés au cours des dix dernières années.

Une tâche importante de l'Union des Sans Dieu est la formation d'orateurs antireligieux qui sont ensuite constamment tenus au courant et utilisés pour les besoins de la propagande. Naturel-



Voici une église convertie en centrale électrique municipale.



Un spectacle rarissime : ce bas-côté de la Cathédrale de Smolensk a été épargné.



Dans la même ville on peut admirer, dans une autre église, une icône de style soviétique.

lement, ils ont à leur disposition, pour les manifestations antireligieuses, les organisations du parti. La centrale organise des cours d'orateurs qui, à leur tour, organisent dans les diverses



Spectacle antireligieux présenté à Moscou.

contrées des cours d'orateurs auxiliaires.

Un chapitre à part devrait être consacré aux musées antireligieux. Il n'y en avait pas moins de 47 en 1940 dans l'Union soviétique. En outre, le théâtre, le cinéma, avec des pièces et des films à tendance antireligieuse, la radio, les journaux locaux, les affiches sont mis au service de la propagande antireligieuse.



Le clergé est tourné en dérision au moyen de processions carnavalesques.



Voici, d'après les Soviets, comment les civilisateurs britanniques conçoivent la propagande pour le Christianisme aux colonies.



« A tes souhaits ! » Le moujik éternue et chasse tout ce qui est chrétien.



« Vois les oiseaux du ciel ! » dit le Pape, qui dépouille les paysans naïfs et refuse l'aumône aux miséreux.

Tout cela n'est pas du passé, mais appartient au contraire au présent le plus immédiat. Il est inutile de s'attarder sur le nouveau cours religieux de l'Union soviétique : c'est une manœuvre hypocrite, commandée par les nécessités de la guerre. La lutte contre la religion est et reste une partie intégrante essentielle du bolchévisme. On ne peut s'imaginer l'un sans l'autre. Le bluff que Staline a tenté après le déclenchement des hostilités avec l'Allemagne en demandant au métropolite Sergius d'organiser des prières publiques et en supprimant l'Union des Sans Dieu ne change rien à la position antireligieuse du gouvernement soviétique et de ses fonctionnaires.

Nous avons devant les yeux des centaines de coupures de journaux soviétiques qui renseignent abondamment sur l'activité antireligieuse des services les plus divers dans toutes les contrées de l'U.R.S.S. Et jusqu'à ces derniers temps les journaux ont publié avec une régularité obstinée des articles qui soulignaient l'importance de la propagande antireligieuse et se plaignaient qu'elle ne fut pas encore menée avec toute la rigueur nécessaire. Des fonctionnaires étaient dénoncés pour leur mollesse ; certains bureaux ou certaines régions étaient accusés de ne pas faire tout leur devoir dans la lutte contre Dieu.

Prenons comme exemple typique de ces articles celui que publia le n° 240 de la *Pravda* de Moscou, le 20 août 1939. Il débute par le rappel inévitable du 8<sup>e</sup> Congrès du parti, qui a désigné par avance les tâches essentielles de l'éducation bolchévique. « Il est superflu de prouver que dans le système de l'éducation bolchévique des travailleurs, la lutte contre les religions doit prendre une des premières places. Il est superflu de prouver cette vérité élémentaire que la propagande antireligieuse est une pierre fondamentale de l'édifice de propagande du marxisme-léninisme. » Le journal se félicite ensuite de ce que la révolution sociale et l'évolution de l'U.R.S.S. aient porté des coups sévères aux confessions religieuses : « Les racines sociales de la religion sont tranchées et beaucoup de millions d'ouvriers sont désormais délivrés de ce fardeau... La religion, en U.R.S.S., n'est plus que le reliquat d'une conception périmée et n'a plus de racines dans l'ordre social du pays... La conscience de la toute puissance de l'homme détruit les contes des popes qui voulaient nous faire croire que le destin de l'homme est dans les mains de Dieu, des saints, des diables et des anges, etc... Pourtant, il serait erroné

« de croire que la religion est déjà définitivement morte. Marx, Engels, Staline nous apprennent que la conscience de l'homme reste en retard sur l'évolution de l'économie. L'une des survivances les plus fréquentes et les plus tenaces dans la conscience de l'homme, c'est la religion. Ces restes de religion se rencontrent surtout dans les républiques ou les districts nationaux... Même dans les villes, parmi les ouvriers, il y a des gens qui n'ont pas encore rompu avec la religion. »

Le rédacteur fait alors allusion aux coutumes religieuses, en particulier aux jours fériés à caractère religieux, qu'il qualifie de « nuisibles » et que les éléments réactionnaires du pays, en particulier les popes, s'appliquent à maintenir en vigueur :

« Le Parti bolchévique a toujours souligné l'importance de la lutte contre les préjugés religieux. Nous devons combattre contre la religion, a écrit Lénine, c'est l'A B C de tout matérialisme, et par conséquent, du marxisme. Dans une conversation avec une délégation d'ouvriers américains, Staline a fait remarquer que nous menions la propagande contre les préjugés religieux et que nous la poursuivions. »

Puis ce sont les accusations habituelles : « Mais beaucoup n'ont pas toujours compris que la propagande antireligieuse fait partie intégrante de tout le travail de propagande politique et d'édu-



L'alphabet, symbole de l'instruction  
doit écraser Dieu.

« cation culturelle, qu'elle est essentielle et immuable... Les  
« syndicats et l'Association des jeunes négligent encore le tra-  
« vail antireligieux. Bien plus, beaucoup de pouvoirs publics  
« ne comprennent pas que la propagande antireligieuse a, dans  
« notre vie, un caractère *étatique*. (Ce dernier mot est imprimé  
« en caractère gras). Suivent des dénonciations de tel ou tel  
« pouvoir public à cause de son attitude arriérée. » L'article se  
termine par un appel invitant toute l'intelligence soviétique à  
mettre ses forces au service de la lutte contre Dieu.

Cet article de la *Pravda* est important, parce qu'il fait clai-  
rement ressortir le caractère *étatique* de la propagande anti-  
religieuse.

On a publié, au cours de ces dernières années, un nombre  
incalculable d'articles similaires. Par exemple, dans la *Pravda*  
de Léninegrad du 1<sup>er</sup> janvier 1941, le rédacteur se reporte encore  
au 8<sup>e</sup> Congrès du parti et il écrit : « C'est des nuées de l'éducation  
« bolchévique des masses que dépend, en fin de compte, la réali-  
« sation du 3<sup>e</sup> plan quinquennal et la victoire finale. » Mais les  
survivances religieuses sont des freins puissants et c'est pourquoi  
celui qui croit qu'on pourrait négliger de les combattre est un  
être nuisible, un aveugle politique, etc... Une citation de Staline  
le prouvera : « Le parti ne peut rester neutre face à la religion.  
« C'est pourquoi il mène la propagande antireligieuse contre tous  
« les préjugés, car il s'appuie sur la science. Les préjugés religieux  
« sont en contradiction avec la science, car toute religion est  
« diamétralement opposée à la science. »

Après des attaques contre les comités du parti du district  
de Léninegrad qui ont insuffisamment soutenu les Sans Dieu, on  
cite au contraire en exemple le district de Demiansk, où ont été  
organisées l'an dernier, 50 conférences et 200 réunions consacrées  
à des sujets antireligieux. Le groupe des orateurs athées comprend  
13 professeurs, 4 médecins, 6 géomètres. Le journal du rayon  
explique lumineusement les multiples questions antireligieuses.

Au mois de janvier 1941, la presse soviétique célèbre le  
15<sup>e</sup> anniversaire du journal *Besbojnik*, dont les premiers numéros  
parurent en décembre 1922, mais qui avait interrompu sa parution  
de 1935 à 1937. La *Pravda* de Moscou du 24 janvier 1941 (n<sup>o</sup> 23)  
vante les coups inouïs que ce journal a assénés à l'obscurantisme,  
au Moyen Age, aux préjugés et aux parasites qui infestaient de  
leur poison religieux les villages et les villes.

Pour répondre à l'insolence croissante de la bourgeoisie et du clergé internationaux, qui nous enjoignent d'aimer notre prochain comme nous-mêmes : **CONSOLIDONS** la puissance défensive de l'U. R. S. S. et le potentiel militaire de l'armée rouge.



**В ОТВЕТ ОБНАГЛЕВШЕЙ  
МЕЖДУНАРОДНОЙ ПОПОВЩИНЕ, БУРЖУАЗИИ  
УКРЕПИМ ОБОРОНОСПОСОБНОСТЬ СССР  
И БЛЕВУЮ МОЩЬ КРАСНОЙ АРМИИ.**



La lutte camouflée : sous prétexte de combattre l'alcoolisme, on bafoue la religion.  
Cette « nouvelle » icône représente un ivrogne.

Et aussitôt, la campagne excitatrice reprend : « On a raison  
« de dire que le temps travaille pour nous. Mais cela ne doit pas  
« nous rassurer au point que nous nous contentions d'assister,  
« en spectateurs passifs, à la mort lente de la religion. Tant qu'il  
« y aura encore des millions de croyants en pays soviétique, la  
« propagande et l'agitation antireligieuses doivent être impi-  
« toyablement poursuivies. Une éducation bolchévique est sans  
« cela impossible, parce que la religion est le premier obstacle  
« sur la voie de la société « bolchévique ». Et de nouveau, on s'en  
reporte au texte de Staline déjà cité.

En mai 1940, l'U.R.S.S. a célébré le 15<sup>e</sup> anniversaire de l'Union des « Sans Dieu militants ». La séance solennelle organisée par le conseil central des Sans Dieu et le Conseil du district de Moscou et de la ville de Moscou eut lieu dans la salle des colonnes de la Maison des Associations à Moscou et plusieurs organisations parallèles y participèrent. D'après le compte rendu de la *Pravda* de Moscou (n° 139 du 20 mai 1940) 1.500 personnes y assistèrent. Dans le vestibule il y avait une exposition consacrée aux efforts fournis et aux résultats obtenus par l'Union des Sans Dieu pendant ces quinze années. Le président de l'Union, Goubelmann Yaroslavski, fit un discours dans lequel il retraçait l'activité de l'Association. Il annonça qu'elle comptait, le 1<sup>er</sup> janvier, 3 millions de membres et 96.000 cellules. Des représentants de divers bureaux centraux prirent également la parole, ainsi que des membres de l'Académie des Sciences. Cette séance fut suivie d'une soirée au cours de laquelle on lut des salutations adressées par le Président du conseil des commissaires du peuple. Un télégramme de salutations enthousiastes fut envoyé à Staline.

Au cours d'une délibération des ouvriers dans les musées antireligieux de l'Union soviétique (au mois de mars 1941) Goubelmann Yaroslavski lut un rapport (d'après la *Pravda* de Moscou, n° 87 du 29 mars 1941) sur l'évolution du mouvement des Sans Dieu et se déclara extrêmement satisfait. *La Pravda* écrit : « Nous assistons à un essor magnifique du travail anti-  
« religieux. Le nombre des cellules et des membres de l'Union  
« des Sans Dieu militants est en progression constante. Les orga-  
« nisations du parti accordent beaucoup plus d'attentions à la  
« propagande antireligieuse. Le 1<sup>er</sup> janvier, l'Union comptait  
« 3 millions et demi de membres organisés en 112 cellules. Pendant  
« l'année passée, le nombre de nos membres s'est donc accru

« d'environ un demi million. L'activité de l'Union s'élargit, en particulier en ce qui concerne les cours, les conférences et la publication de littérature antireligieuse. »

Ces extraits de presse, ces comptes rendus nous montrent bien que la lutte contre Dieu en U.R.S.S. ne s'est nullement ralentie



Voici un autre cortège de propagande :  
les figurants sont déguisés en popes, en nonnes et même en prêtres catholiques.

et qu'aucune évolution pacifique n'a remplacé la révolution haineuse. Bien au contraire, cette lutte est menée toujours plus à fond et avec plus de fanatisme que jamais et gagne toujours en étendue. Il est malheureusement impossible de nier que, pour la plus grande partie de la jeunesse soviétique, Dieu n'est pas autre chose qu'une invention des capitalistes et de leurs valets les popes. Nous avons essayé de parler de religion avec des jeunes gens russes de 17 à 20 ans. Ils ont déclaré que leurs parents avaient été croyants et que, pour cette raison, eux-mêmes étaient baptisés. Mais la plupart d'entre eux n'avaient jamais été à l'église. L'un d'eux racontait avec naïveté : « Je peux me rappeler que ma mère  
« m'emmena à l'église lorsque j'étais encore petit garçon. Mais les  
« Komsomols l'avaient remarqué et le professeur m'a dit que si  
« je recommençais, je serais exclu des pionniers. » Une jeune fille de 18 ans a fait la même expérience. Pour avoir été une seule

fois à l'église, le professeur lui confisqua son foulard rouge et elle fut exclue du cercle des jeunes filles pionnières. Elle ne fut admise à y rentrer que beaucoup plus tard. Elle n'est plus allée à l'église, bien que ses parents fussent très pieux et qu'il y eût des images de saints dans la maison. Elle connaissait Dieu et la religion par les récits qu'on lui en avait faits.

Aussi, cette « propagande à fondement scientifique » se montre sous son vrai jour : il s'agit bien d'une effroyable contrainte exercée contre les enfants dès le plus jeune âge, pour les dépouiller de la chose la plus sacrée que possède un peuple : sa religion. Une pression analogue est exercée sur les ouvriers, les employés, les soldats, même sur les paysans des Kolkhoses ; cela est confirmé par de nombreux témoignages, rapports, actes judiciaires et récits faits par des hommes et des femmes de toutes les contrées de l'Union soviétique.

Nous terminerons ce chapitre en reproduisant le texte d'un décret du Commissariat à la propagande, publié dans le n° 5-6 du *Besbojnik* de 1940. Cet ordre du chef du département de l'Instruction prouve clairement que l'État appuie la lutte antireligieuse de toutes ses forces.

Art. I. J'ordonne que les directeurs des écoles primaires et supérieures soumettent le problème de l'amélioration du travail antireligieux aux conférences de professeurs. Ils doivent s'occuper de l'organisation des cours, conférences, discussions, représentations théâtrales, expositions,



Éducation antireligieuse : les Jeunes Reçrues chassent Dieu de leur École.



Le triomphe du  
Christianisme,  
selon la revue  
«Le Sans-Dieu».

ВЕРБУЮТ  
ВОЙСНА



Le bolchévis-  
me ridiculisait  
ainsi le recru-  
tement capi-  
taliste.



« Devant té-  
moins, il tirait  
à dix pas sur  
les icônes et  
les croix » :  
voilà une belle  
« citation ».

При свидетелях стрелял в иконы и кресты на десять шагов

visites de musées, etc..., susceptibles de favoriser l'éducation antireligieuse. J'attire l'attention de tous les maîtres sur la nécessité qu'il y a de faire participer à l'éducation antireligieuse des élèves les organisations de jeunesse bolchévique, les pionniers et autres groupes.

L'article II ordonne que des cours antireligieux pour les professeurs soient tenus dans tout le pays.

L'article III recommande que des cours similaires soient aussi organisés pour les parents d'élèves.

L'article IV prévoit de nouvelles mesures qui tendent à améliorer l'enseignement antireligieux dans toutes les écoles normales de professeurs.

L'article V charge les directeurs des écoles supérieures de publier en 1940 deux manuels à l'usage des directeurs et des professeurs sur « L'éducation antireligieuse à l'école » et un manuel littéraire antireligieux à l'usage des élèves en dehors de l'école.

Article VI. Le Commissariat à la propagande ordonne que des articles relatifs à l'éducation antireligieuse paraissent régulièrement dans toute la presse.

.....

---

## CHAPITRE V

### **Les bolchéviques font régner la terreur religieuse dans les territoires occupés**

---

Comme nous l'avons vu, le bolchévisme a pu changer ses méthodes d'extermination de la religion en U.R.S.S., après que toutes les organisations religieuses eurent été détruites et que leurs misérables restes se furent soumis sans condition au gouvernement soviétique. Mais s'il a, par la suite, concentré ses efforts sur le terrain de la propagande, il n'a jamais fait mystère de la haine qu'il voue à la religion et il n'a jamais renoncé à l'anéantir. Cet anéantissement lui semble au contraire, la condition préalable de la victoire définitive du bolchévisme.

Et pourtant, il se trouve des gens pour prétendre que les soviets se sont convertis à la liberté religieuse ou du moins que les persécutions contre les chrétiens se sont ralenties. Même les atrocités les plus monstrueuses dont le bolchévisme s'est rendu coupable envers l'Église catholique pendant la guerre civile en Espagne, la destruction de 20.000 églises et cloîtres, l'assassinat de 17.000 prêtres, moines, nonnes, etc., n'ont pas suffi pour ouvrir les yeux à une fraction importante du monde chrétien. Mais il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir. Le pape Pie XI avait quelque raison, dans sa lettre pastorale sur le communisme athée, de parler d'une conspiration du silence dans la presse mondiale. Cette conspiration a été organisée par la grande majorité de la presse démocratique des pays qui se prétendent chrétiens.

Bernés par le bolchévisme, ses partisans aveugles ne démordirent pas de leur idée. Bien que le bolchévisme ait avoué lui-même sa haine implacable de la religion, ils le tiennent pour susceptible d'évolution et ils prétendent que les horreurs en

Espagne et l'anéantissement de l'Église en U.R.S.S. appartiennent à un passé révolu. Rappelons, à ceux qui ne veulent pas entendre raison, les expériences de ces dernières années, qui ont été faites dans les pays dont le bolchévisme s'est emparé par surprise et sans lutte en 1940, aussi bien par les protestants d'Esthonie et de Lettonie que par les catholiques de Lithuanie et les orthodoxes de Bessarabie.

Le niveau culturel de ces territoires était plus élevé que celui de l'Union soviétique, et Moscou aurait trouvé un avantage économique à les laisser intacts. D'autre part, comme ces pays furent occupés sans lutte, les exactions commises ne peuvent être mises sur le compte de la fureur guerrière. Le gouvernement soviétique promit aux peuples de ces pays une très large autonomie. Il voulait manifestement prouver au monde que le bolchévisme sait se comporter en seigneur pacifique et bienveillant envers des petits peuples religieux et bourgeois qui ne menaçaient en aucune façon sa sécurité. On allait donc pouvoir constater si le bolchévisme avait vraiment évolué depuis 1918 dans ses sentiments vis-à-vis de l'Église et de la religion, on allait avoir la preuve si le célèbre paragraphe 124 de la constitution stalinienne garantissait la liberté de conscience et la liberté d'action religieuse. Un examen de ce qui s'est passé dans les trois États baltes (les mêmes faits se répétèrent en Galicie et en Bessarabie) ne laissera aucun doute à ce sujet.

Les Esthoniens et les Lettons n'avaient pas encore oublié l'époque de la terreur bolchévique en 1918-1919, qui avait coûté la vie surtout à des ecclésiastiques de toutes confessions : les meurtres abominables commis à Riga, à Wesenberg, à Dorpat et dans d'autres villes baltes avaient trouvé un écho dans le monde entier. En effet, le bolchévisme observa d'abord une tactique prudente : il n'abolit nulle part officiellement l'Église, il laissa subsister un semblant de tolérance, tout comme en U.R.S.S. Pourtant, pendant douze mois de domination soviétique, les peuples baltes durent subir avec la même violence toutes les abominables persécutions religieuses qui sévissent depuis vingt-deux ans dans les territoires de l'U.R.S.S. L'entrée des troupes allemandes dans leurs villes les préserva du pire. Mais la preuve avait été faite que la lutte contre Dieu était toujours menée avec autant d'âpreté et de cruauté sanguinaire.

Dans tous les territoires occupés, le bolchévisme procéda systématiquement selon un plan établi d'avance et d'après les

directives fournies par Moscou. Partout, on préluda à l'attaque contre l'Église catholique en décrétant la séparation de l'Église et de l'État, en Lituanie en dénonçant le Concordat. En même temps, on cessa de reconnaître aux églises et aux associations religieuses le droit de possession. Les biens de l'Église furent nationalisés. Tous les presbytères, édifices religieux, terrains, lycées, écoles, jardins d'enfants, entretenus par des organisations religieuses furent étatisés et leurs biens confisqués. Les prêtres et les bedeaux ou sacristains durent vider les lieux et chercher un refuge ailleurs. En Lituanie on fit une exception en faveur de l'Association Saint Vincent de Paul et des confréries chrétiennes. Inutile de dire qu'on supprima tous les subsides et pensions que versait l'État. Pourtant, les prêtres qui consentaient à jeter leur froc aux orties continuaient de toucher leurs pensions. On interdit aux églises de percevoir des cotisations : seuls les dons volontaires furent encore autorisés. D'autre part, on leur infligea des impôts accablants. Les paroisses durent payer l'éclairage électrique 14 fois plus que le prix normal. Par ces méthodes éprouvées, on réussit, sinon toujours à paralyser entièrement la vie des paroisses, du moins à l'entraver le plus possible.

On prit en même temps des mesures dirigées directement contre toute activité religieuse. Toutes les associations au service de l'Église, les missions à l'intérieur du pays et à l'étranger, les organisations de jeunesse ou de bienfaisance furent dissoutes. On interdit également l'impression de toute littérature religieuse, non seulement des revues, mais encore de la Bible et des livres de cantiques et de piété.

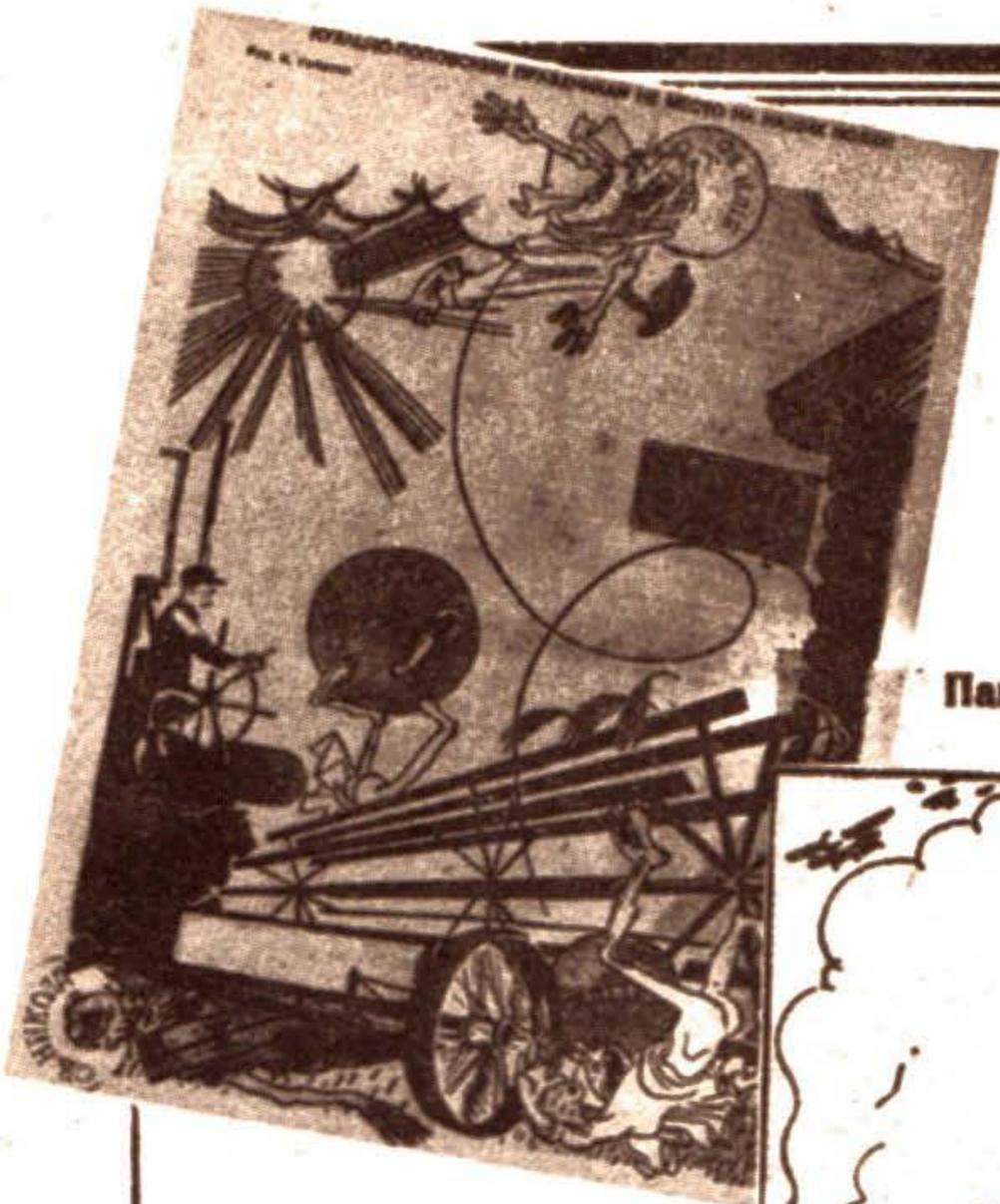
En Lituanie, seuls les séminaires de Kaunas et de Vilna ne furent pas fermés : encore à Kaunas les bâtiments du séminaire furent-ils occupés. Tous les évêques et les curés furent expulsés des locaux qu'ils habitaient, certains même furent dépouillés de leurs biens meubles et quand ils voulurent s'acquitter de leurs fonctions, ils se heurtèrent aux plus grandes difficultés. « Il a suffi d'une année », lisons-nous dans un rapport esthonien, « pour que le programme bolchévique de destruction de l'Église et de la vie religieuse soit presque entièrement réalisé dans notre pays, au moins en ce qui concerne les cadres. Les dimanches et les fêtes religieuses furent supprimés du calendrier. En 1941, il n'y avait plus, dans tout le pays, un seul calendrier qui mentionnât le jour du Vendredi saint ou de la Toussaint. »

Dans les trois états baltes on s'attacha principalement à ce qu'aucun enseignement religieux ne fut plus donné dans les écoles, et il fut même interdit au sein des familles. Voilà ce que le bolchévisme entend par liberté de conscience et liberté religieuse. En revanche, on fit pression sur les instituteurs pour les contraindre d'ouvrir des cours antireligieux. Seuls, les jeunes gens âgés de plus de 18 ans avaient le droit d'aller au cathéchisme, tandis que, dans les organisations de jeunesse bolchéviste, les enfants et les adolescents étaient l'objet d'une intense propagande antireligieuse.

Les ecclésiastiques furent sauvagement traités. Chassés de leurs demeures, obligés de payer cinq fois leurs loyers et, pour leurs enfants, des rétributions scolaires plus élevées, accablés d'impôts supplémentaires, ils étaient infailliblement conduits à la ruine si les paroissiens ne leur venaient pas spontanément en aide. En outre, on les convoquait souvent en pleine nuit au commissariat de l'Intérieur pour y subir des interrogatoires. Par des menaces, des sévices et des mesures terroristes, on voulait les obliger à se démettre de leurs fonctions. Dans les trois États baltes, nombreux sont les ecclésiastiques qui furent assassinés ou déportés à l'intérieur de l'Union soviétique et dont on n'a jamais su ce qu'ils étaient devenus. Un grand nombre d'églises et de chapelles ont été détruites ou profanées. Beaucoup de sacristains ou de croyants qui occupaient un poste directeur dans les organisations religieuses partagèrent le sort du clergé : ils furent interrogés par le G.P.U., torturés, jetés en prison, assassinés ou déportés.

En Lithuanie, 25 ecclésiastiques s'échappèrent de prison après le début des hostilités avec l'Allemagne. Du 14 au 17 juin 1941, environ 40.000 citoyens lithuaniens, pour la plupart catholiques pratiquants, furent déportés en U.R.S.S. ; beaucoup moururent en chemin ou furent assassinés. Trente prêtres furent tués, alors qu'ils tentaient de s'enfuir ; vingt autres ont été entraînés vers une destination inconnue et leur sort est demeuré mystérieux. D'ailleurs, les bolchéviques avaient projeté de liquider tous les prêtres, de fermer toutes les églises et ils n'en furent empêchés que par le déclenchement des hostilités.

L'Église du petit peuple esthonien (1.200.000 âmes) a plus souffert encore. 60.000 esthoniens ont été déportés en Union soviétique ; des 11 prêtres qui faisaient partie de ces transports, 3 furent assassinés avant de quitter le territoire esthonien. Un grand nombre d'églises furent incendiées. La magnifique et ancienne



« Foin des jours de fête  
décrétés par les koulaks  
et les popes ! » La char-  
rue du paysan « rouge »  
écrase SS. Michel, Pierre  
et Nicolas.

**Папское благословение**



Bénédition apostolique. Le capi-  
taliste tient un dossier sur lequel  
on lit : Fournitures de guerre.



Le chien de garde du ca-  
pitalisme, le voici : c'est  
Sa Sainteté le Pape !

église de Reval ne doit d'être encore debout qu'à un heureux hasard ; un mauvais fonctionnement ayant empêché les cartouches de dynamite d'éclater.

En Lettonie beaucoup d'églises, entre autres le plus grand monument de Riga, la vieille église Saint-Pierre, sont en cendres. Là aussi, de nombreux ecclésiastiques ont été emprisonnés, assassinés ou déportés.

Pour donner une idée plus précise de la façon dont les bolchéviques procédèrent dans leur lutte contre l'Église, nous reproduisons ici la lettre d'un prêtre lithuanien de la ville de Ponewjesch et d'autres comptes rendus d'ecclésiastiques lithuaniens. Ce prêtre cherche à décrire fidèlement ce qu'il a pu observer dans son entourage immédiat. Voici ce qu'il décrit :

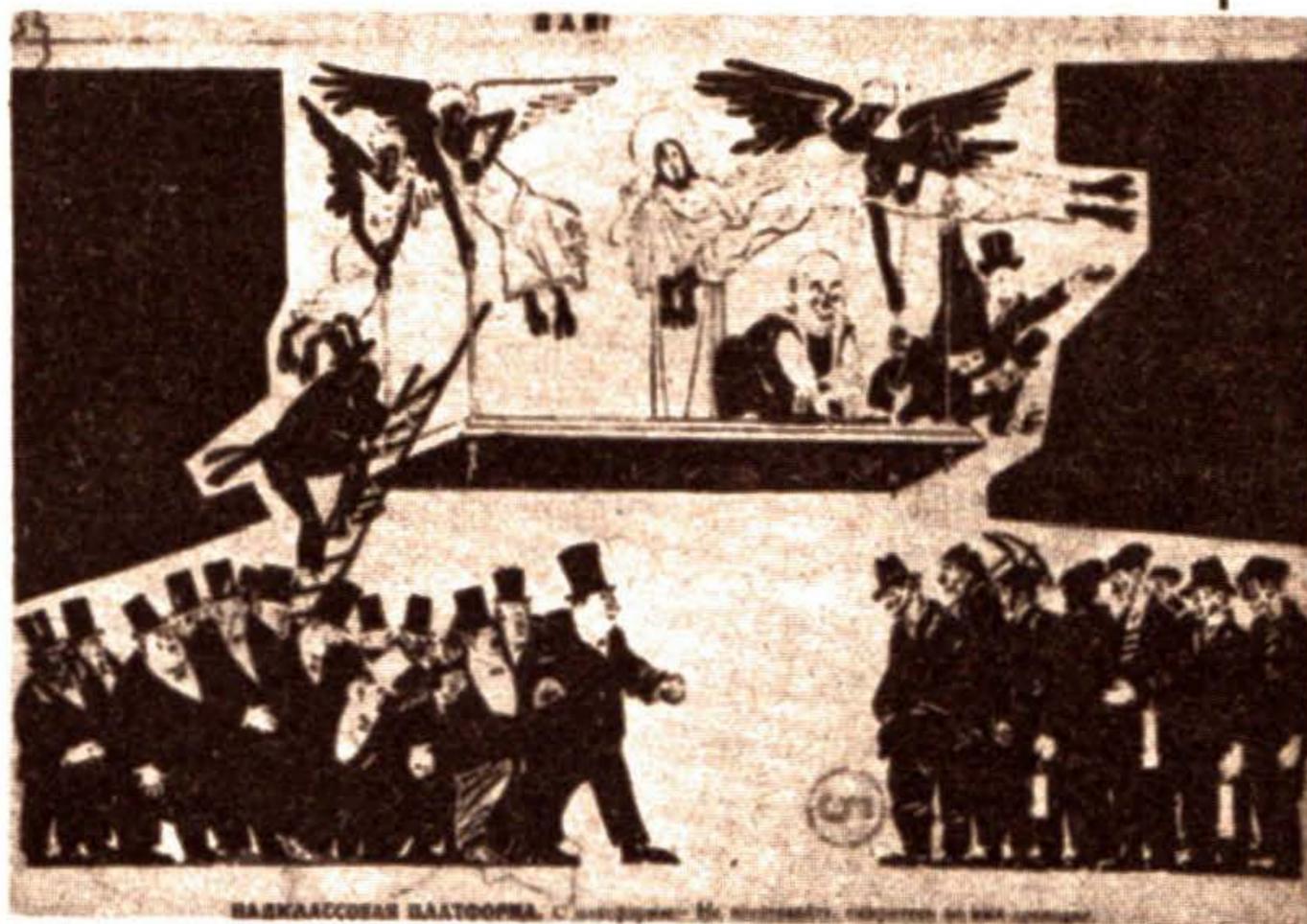
« Le 16 février, jour anniversaire de l'indépendance, le prêtre  
« Wladas Didziokas, vénéré de toute la population et qui est éga-  
« lement aumônier au lycée de la ville, célébra une messe si  
« émouvante, que presque tous les assistants communièrent et  
« le prêche qu'il prononça à la fin de la messe mit des larmes  
« dans tous les yeux. Quelques jours plus tard, il fut assailli par  
« des juifs, alors qu'il traversait le cimetière avec son bedeau  
« et entraîné dans une direction inconnue. Le bedeau réussit à  
« s'échapper et vint annoncer l'arrestation du prêtre Didziokas.  
« Aussitôt, des paroissiens se mirent à sa recherche. Le lendemain,  
« 1.500 adultes et de nombreux élèves du lycée se rassemblèrent  
« devant la maison du commissaire de l'Intérieur. Mais ils eurent  
« beau demander qu'on relâchât le prêtre, leurs prières restèrent  
« vaines. De son côté, la milice fut impuissante à disperser la  
« foule ainsi rassemblée : le cordon protecteur fut rompu et les  
« fidèles pénétrèrent dans le bâtiment du G.P.U., mais ils ne  
« trouvèrent pas leur prêtre vénéré. Une grande manifestation  
« eut lieu, au cours de laquelle on réclama à grands cris la libé-  
« ration du prêtre. Finalement, la foule s'agenouilla devant la  
« maison du G.P.U. et entonna le cantique « Sainte Vierge Marie,  
« Délivre-nous de notre terrible ennemi ».

« Le soir, un fonctionnaire du G.P.U. promit à ceux qui  
« s'obstinaient à rester sur place que leur prêtre serait libéré s'ils  
« remettaient une demande appuyée de mille signatures. Douze  
« heures après, la demande fut remise, couverte de 3.000 signatures.  
« Mais ce n'était qu'une perfide manœuvre. Le prêtre ne fut pas  
« relâché. Par contre, à dater de ce jour, 20 à 30 personnes



Sans commentaire !

La Sainte Famille, vue par  
la revue « Le Sans-Dieu ».



« Ne vous insurgez pas ! Humiliez-vous au nom du Seigneur ! »

« disparurent quotidiennement, parmi lesquelles au total 30 élèves  
 « du lycée. Tous avaient signé la pétition. Ponewjesch fut changée  
 « en une vallée de larmes.

« Le 28 février, nous avons vu emmener le prêtre de Ragnoele :  
 « il était étendu sur un traîneau plat, le visage tourné contre  
 « terre. La nuit suivante, un troisième prêtre disparut de  
 « Ponewjesch et, le 1<sup>er</sup> mars, le prêtre Mosteika et son sacristain. »  
 L'auteur du compte rendu cite un autre ecclésiastique qui fut  
 assassiné et un grand nombre de prêtres de l'évêché de Ponewjesch  
 qui furent emprisonnés. Après la démonstration décrite plus haut,  
 l'évêque Pantarokas fut également arrêté, mais on le relâcha  
 après lui avoir fait subir un interrogatoire qui dura plusieurs  
 jours. Le prêtre lithuanien termine en affirmant que des événements  
 analogues, aussi terribles, ont plongé toute la Lithuanie dans  
 l'angoisse et le deuil.

Un autre témoin oculaire lithuanien rapporte un incident qui  
 eu lieu à Vilna, où la vierge d'Ostrabrama est depuis toujours  
 honorée et saluée par les passants. Au mois de mars, un officier  
 soviétique voulut traverser en auto la petite rue, mais elle était  
 encombrée de fidèles en prière, agenouillés devant la statue de  
 la Vierge et ils ne se dérangeaient pas malgré les cris et les jurons  
 de l'officier. Celui-ci disparut, mais il fit ensuite avancer un tank  
 qui, avec ses mitrailleuses, fit un véritable carnage parmi la foule  
 des fidèles. Il y eut vingt-sept morts et de nombreux blessés.

D'autres rapports racontent les luttes des bolchéviques pour  
 s'emparer des édifices religieux en Lithuanie. Dans l'arrondis-  
 sement de Krekenava, non loin de la frontière, le presbytère fut  
 choisi pour siège de l'administration du canton. Mais, à trois  
 reprises, les fidèles jetèrent par la fenêtre tout le mobilier des  
 pouvoirs publics et la guerre leur apporta finalement la délivrance.  
 Dans d'autres endroits, les évêques et les prêtres furent bruta-  
 lement chassés de leurs demeures. A Kaunas, l'archevêque et  
 l'évêque furent expulsés du palais épiscopal qui fut occupé,  
 ainsi que le séminaire, par des membres de l'armée rouge. La  
 cathédrale de Kaunas devait être transformée en musée anti-  
 religieux. Toutefois, on n'eut pas loisir de mettre ce plan à exé-  
 cution.

Après la délivrance, en juillet 1941, la presse lithuanienne  
 rapporta une foule d'atrocités commises par les bolchéviques.  
 La *Laisve* du 19 juillet relate le fait suivant : « A Lankeliekas,

« les bolchéviques arrêtaient, le premier jour de guerre, le prêtre  
« Balsys, le chapelain Petrika et le professeur Dabrila de Vilaviekis.  
« Ils entraînaient leurs prisonniers dans la forêt voisine, les  
« martyrisèrent de la façon la plus cruelle et les fusillèrent. On  
« trouva le prêtre Balsys crucifié à un arbre. On lui avait découpé  
« une bande de chair sur le dos.

« A Zarasai, on découpa une croix sur la poitrine du prêtre  
« Baltrimas, on lui enfonça des clous dans la tête et dans les yeux. »

Des cruautés semblables furent commises en Esthonie, en Lettonie, en Galicie et en Bessarabie où eurent lieu des exécutions massives. Partout où les troupes allemandes arrivèrent, au cours de leur avance dans les territoires occupés par les soviets, elles trouvèrent la population rassemblée en pleurs autour d'un monceau de cadavres d'hommes et de femmes fusillés. D'autres cadavres furent extraits des caves du G.P.U. ; on dut alors creuser des fosses communes pour donner une sépulture chrétienne aux restes des habitants qui avaient été torturés jusqu'à la mort. Par la suite, on a toujours découvert de nouvelles fosses.

Ainsi, le bolchévisme n'a pas évolué depuis 1918. Le loup sanguinaire a seulement essayé de se camoufler aux yeux de l'Europe ; il a revêtu une peau de mouton démocratique lorsque ses troupes ont pénétré dans les États périphériques. Mais, comme ces petits États qu'il venait de berner n'opposaient aucune résistance — contrairement à l'héroïque Finlande — les bolchéviques se sentirent en sûreté et ils se mirent à réaliser leur programme méthodiquement. Et ce plan prévoyait l'extermination de la religion par tous les moyens. Rien n'avait changé depuis l'époque où Lénine appelait cette extermination la pierre angulaire de la lutte contre Dieu. Comme Moscou avait besoin des États périphériques pour son agression contre l'Europe, il a procédé avec encore plus de brutalité que dans l'Union soviétique, il a réalisé son programme d'anéantissement de l'Église plus vite et plus radicalement qu'en U.R.S.S., car ici il avait dû, surtout au début, compter avec la puissante résistance de l'Église.

## CHAPITRE VI

### **La réaction du monde chrétien**

---

En 1929, la lutte antireligieuse reprit avec une violence accrue, parallèlement à la collectivisation forcée des paysans, dans le cadre du plan quinquennal établi par Staline ; l'ordonnance sur les associations religieuses fut promulguée et toute propagande religieuse désormais interdite. Des milliers de colons allemands prirent alors le bâton de pèlerin ; ces paysans, enracinés au sol, quittèrent le bien hérité de leurs pères, maison, ferme, champs et troupeaux, pour sauver leur vie et leur foi religieuse. Cet exode renforça singulièrement l'impression qu'avaient déjà provoquée dans le monde entier les nombreuses descriptions des effroyables persécutions auxquelles les chrétiens étaient en butte dans l'Union soviétique.

En Allemagne, un comité d'assistance « Frères en détresse », fut créé avec la participation de l'Église. Ce mouvement gagna la Suisse, où l'Office central européen pour les œuvres d'assistance religieuse adressa une proclamation aux chrétiens du Nouveau Monde. Le comité exécutif américain du centre de Genève distribua cette proclamation à 6.000 offices protestants aux États-Unis. L'Union néerlandaise de l'Association mondiale pour la coopération amicale internationale des Églises s'intéressa également à cette œuvre d'assistance. Avant la fin de l'année 1929, les nouvelles alarmantes concernant les persécutions antireligieuses en U.R.S.S., avaient ainsi provoqué, parmi les Églises chrétiennes, un mouvement qui se répandit rapidement dans tous les pays et tous les continents et — fait peut-être unique dans l'histoire ! — groupa toutes les confessions : orthodoxes, luthériens, réformés, catholiques, anglicans, etc...

Mais, si puissant et si vaste fut-il, ce mouvement se borna en général à des prières et à des intercessions en faveur des chrétiens

Figurine d'exposition, représentant  
Beffoit XV, le Pontife de la Paix,  
tenant la Bible d'une main et le  
revolver de l'autre.



« Paix à cette maison ! »  
la représentation bolchévique  
du verset de l'Évangile.

La foi au service du prêtre : un bandeau que le Prêtre et le Pafen, de connivence, mettent au paysan.



persécutés en U.R.S.S. Il dévoila aussi au monde les atrocités commises par les bolchéviques. C'est l'Église anglicane, avec les archevêques d'York et de Canterbury à sa tête, qui intervint avec le plus d'énergie dans cette campagne. C'est ainsi qu'en Angleterre,



Ecclésiastiques orthodoxes russes avant leur exécution.

sur la proposition de l'archevêque de Canterbury, la Chambre haute de la Convocation (Chambre des évêques) de Canterbury adopta, le 12 février 1930, la résolution suivante :

« La Chambre haute élève une protestation indignée contre  
 « la persécution de tous ceux qui, en Russie, appartiennent à  
 « une religion quelconque. A tous ceux qui ont à souffrir de ces  
 « persécutions, elle exprime sa sympathie la plus profonde et la  
 « plus cordiale, et elle exhorte tous les membres de l'Église à  
 « s'unir pour prier Dieu en leur faveur. Elle exprime sa conviction  
 « que le Gouvernement soviétique devra observer les principes  
 « d'une civilisation juste et humaine, s'il a le désir que les relations  
 « diplomatiques soient maintenues avec ce pays. »

La Chambre basse (Chambre des Prêtres) s'associa à cette déclaration, ainsi que la Chambre haute de la Convocation d'York.

Le comité exécutif du Conseil national des églises libres évangéliques en Angleterre adopta, le 14 février, la résolution suivante, rédigée en termes aussi vigoureux :

« Le Comité exécutif du Conseil national des églises libres évangéliques, exprime sa vive réprobation des méthodes de violence blasphématoires employées contre toutes les formes de la croyance religieuse et condamne la politique de persécution pratiquée par le Gouvernement soviétique à l'égard des chrétiens et de tous les croyants en U.R.S.S. Il exhorte les églises libres de ce pays à s'unir à toutes les églises dans une commune prière pour tous ceux qui sont l'objet de pareils sévices.

« Le Comité exécutif insiste auprès du Gouvernement sur la nécessité impérieuse qu'il y a d'utiliser tous les moyens en son pouvoir, afin que cesse une situation aussi épouvantable qui, tant qu'elle se prolongera, empêchera toute relation amicale entre l'U.R.S.S. et le reste du monde. »

Sous l'influence de l'Église anglicane, c'est en Angleterre, plus qu'en tout autre pays, que se tinrent des meetings, en particulier le premier, tenu à Londres le 19 décembre 1929, qui fit en U.R.S.S. une forte impression. D'autres suivirent, en Angleterre, en Suisse, en France, en Suède, en Allemagne.

Le pape prit position contre les persécutions religieuses en U.R.S.S. dans sa lettre du 8 février 1930, et fixa pour toute l'église catholique le 19 mars 1930 comme jour de prières pour la chrétienté russe. En Amérique du Nord, divers évêques, en particulier l'évêque Menning, de l'Église épiscopale protestante, choisirent le 16 mars comme jour de prières. Ils suivaient l'exemple des archevêques de Canterbury et d'York qui les avaient précédés dans cette campagne d'intercession en faveur de la chrétienté souffrante en U.R.S.S.

Il est impossible de compter toutes les manifestations qui eurent lieu pendant la seconde moitié de l'année 1929 et la première moitié de l'année 1930 dans presque tous les États civilisés du monde. L'Amérique du Nord et l'Angleterre y prirent la plus grande part ; mais en Afrique aussi, dans les États de l'Amérique du Sud et en Chine, les églises et les milieux chrétiens élevèrent leurs voix en faveur des victimes de l'athéisme sanguinaire. Il en fut de même en Allemagne, en Suisse, en France, en Hollande, en Autriche et dans l'ancienne Tchécoslovaquie. Extrayons d'une



Nonne, papes et abbé catholiques confectionnés en marionnettes.



La bénédiction du missionnaire pour le «dernier départ».



Avec les icônes, on construit des lieux d'aisance.

proclamation de l'Association générale des Prêtres suédois le passage suivant, qui caractérise la situation en U.R.S.S. :

« Le Gouvernement soviétique représente la doctrine de  
« l'athéisme absolu. Il abhorre toute forme de croyance religieuse  
« et persécute tous les croyants, en ayant recours à la violence  
« et à la torture. Les chrétiens de Russie endurent de terribles  
« souffrances. D'innombrables prêtres et fidèles ont sacrifié  
« leur vie à leur foi, languissent dans les prisons ou bien se sont  
« enfuis du pays. Des églises sont fermées ou utilisées à des buts  
« profanes. Le dimanche est aboli. Le cadre extérieur de la vie  
« humaine est détruit. Noël et les autres fêtes chrétiennes sont  
« rayées du calendrier. L'ordre de vie chrétien que nous ont  
« transmis nos ancêtres est condamné et doit disparaître. Tous  
« ceux qui ne peuvent s'arracher du cœur la foi en Dieu sont  
« menacés de persécutions et de mesures coercitives.

« Nous, chrétiens évangélistes de Suède, qui jouissons d'une  
« liberté religieuse totale, nous nous tournons en pensée vers nos  
« frères persécutés et nous prions pour que leurs maux prennent  
« fin. »

Après le pape, après les églises des divers pays, les Associations internationales et supraconfessionnelles firent entendre aussi leur voix. Les présidents du groupe européen-continental, du groupe britannique et du groupe orthodoxe du Concile œcuménique pour le christianisme pratique exprimèrent, lors de la conférence des Églises mondiales tenue à Stockholm, la vive émotion que leur causait l'oppression tyrannique que devaient subir, en U.R.S.S., les croyants, privés de la liberté de conscience. Ils exhortèrent leurs coréligionnaires à implorer le Seigneur, afin qu'il donnât aux opprimés la force de résister jusqu'au bout et mît un terme à leur détresse. Cette lettre, du 15 mars 1930, était signée par le président du groupe européen-continental, Dr Kapler, le président du groupe britannique, Lord évêque de Winchester, le métropolitain Germanos pour les orthodoxes et par l'archevêque suédois Sæderblom, président d'honneur du groupe européen-continental. Le Concile œcuménique pour le christianisme pratique, qui se réunit à Chexbres (Suisse), le 4 septembre 1930, s'associa à ce manifeste de ses présidents.

Mais toutes ces voix, qui s'élevaient en un chœur puissant de toutes les parties du monde, priant, implorant, exhortant ou avertissant, ne voulaient qu'exercer un effet moral, aussi bien

sur les oppresseurs de la religion en U.R.S.S. que sur les opprimés impuissants. Dans le manifeste du Concile œcuménique pour le christianisme pratique, il est dit expressément : « Nous n'avons pas l'intention, et nous ne nous reconnaissons pas le droit de nous immiscer dans la politique intérieure de l'U.R.S.S. » La résolution proposée par l'archevêque de Canterbury, ainsi que celle du Conseil national des églises libres évangéliques d'Angleterre, constituent les seules exceptions : on y aborde les questions politiques et on envisage la rupture des relations diplomatiques avec l'Union soviétique.

Mais il avait fallu attendre douze ans, pendant lesquels l'U.R.S.S. avait exercé ses ravages contre la religion, avant que se produisit cette réaction des Églises chrétiennes. Elle est postérieure à la protestation enflammée adressée à tous les peuples du monde par des dignitaires de l'Église grecque-orthodoxe, tels que le métropolite Antonius (Carlowitz). Se référant aux assassinats



Une des dernières « charrettes » de prêtres avant l'exécution.

qui venaient justement d'être commis par les troupes bolchévistes dans les bourgs d'émigrés russes en Chine, il écrivait : « Nulle part  
« aucune aide n'apparaît, aucune parole de consolation ne se fait  
« entendre. Involontairement, on se rappelle les protestations  
« unanimes qui furent reproduites dans toute la presse mondiale  
« à l'occasion des troubles en Palestine et l'émotion qui s'empara

« alors de certains gouvernements. Ce contraste frappant éveille  
« en nous l'impression que le monde s'est confiné pour abandonner  
« le peuple russe à l'anéantissement, et qu'un plan diabolique  
« trouve ici son exécution.

« Depuis douze années entières, les gouvernants soviétiques  
« travaillent à la destruction de l'âme russe et d'une culture  
« millénaire : des églises, des sanctuaires sont dévastés, des croyants  
« et leurs pasteurs sont persécutés — des foules d'innocents lan-  
« guissent dans les prisons ; on invente des tortures auprès  
« desquelles tous les supplices de l'histoire mondiale paraissent  
« anodins. On provoque artificiellement la famine, des épidémies,  
« des révoltes, des émeutes ; tout cela pour renforcer le régime  
« de terreur... et les peuples du monde gardent le silence ! »

Ce n'est pas seulement au nom de Dieu, mais aussi au nom de l'humanité que le métropolite s'adressait aux peuples :

« Vous disposez de moyens puissants, vous saurez choisir  
« ceux qui pourront faire cesser un tel défi à l'humanité. Les  
« pasteurs ecclésiastiques de tous les peuples se rassemblent  
« chaque année et tiennent des conférences (à Genève, à Lau-  
« sange, etc.), ils délibèrent sur l'utilisation pratique des principes  
« évangéliques, et les moyens susceptibles de faire régner la paix  
« et l'ordre moral parmi les peuples. Commencez par l'application  
« pratique de votre mission en U.R.S.S. C'est là que le Saint  
« Évangile est piétiné, c'est là que la moralité est exterminée,  
« que Dieu est bafoué et que toute religion est abolie. Vous êtes  
« sourds aux gémissements du peuple russe à l'agonie. Mais,  
« écoutez au moins ses supplications et faites entendre votre  
« voix ! Vous êtes passé jusqu'ici devant le peuple russe blessé  
« à mort comme ces lévites dont parle l'Évangile. Mais, si vous ne  
« vous décidez pas maintenant à agir, toutes vos conférences, tous  
« les exercices de votre fonction religieuse ne sont qu'un bruit  
« vide, qu'un geste sans signification, qui confine à l'hypocrisie. »

L'évêque russe orthodoxe de Berlin, Tikhon, fit entendre une protestation analogue.

••

Or, il s'avéra que les oppresseurs bolchéviques n'étaient nullement insensibles à cette tempête de protestations que leurs crimes avaient déchaînée dans le reste du monde. Manifestement, la peur les saisit qu'on pût se venger sur eux de leurs forfaits.

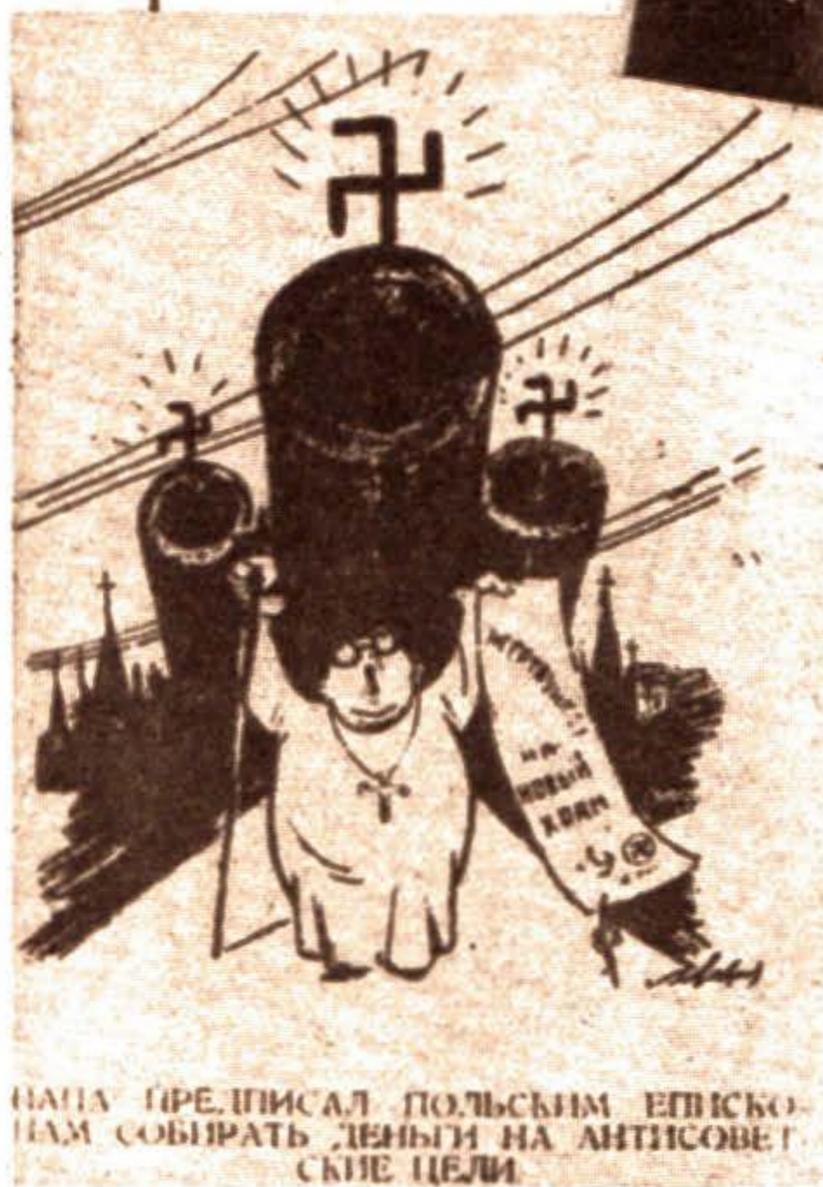
Selon leur conception du christianisme, qu'illustraient de nombreuses caricatures blasphématoires, ils assimilaient le monde chrétien au capitalisme au nom duquel le Christ bénit les canons qui tuent les prolétaires. Ils craignirent donc qu'une sorte de croisade pût être dirigée contre l'Union soviétique.

Ils furent particulièrement irrités contre l'Angleterre où les archevêques de Canterbury et d'York avaient, pensaient-ils, déclenché le mouvement le plus dangereux et lui avaient donné une tendance politique. L'*Izvestia* officielle du 24 décembre 1929 s'adressait à l'Angleterre en termes menaçants. On exigeait du Gouvernement britannique qu'il mette fin à une campagne qui constituait une immixtion dans les affaires intérieures de l'U.R.S.S. Puis le vieux commissaire du peuple, Rykow, le seul de tous les anciens bolchéviques qui ait observé une certaine réserve dans les questions religieuses, fut choisi pour déclarer que la constitution et les lois de l'U.R.S.S. garantissaient une complète liberté de religion. Se référant à l'actuel paragraphe 124 de la Constitution, il osa même prétendre que personne, dans l'Union soviétique, n'était persécuté pour sa foi religieuse.

Naturellement, cette déclaration ne trouva créance nulle part, en Angleterre moins qu'ailleurs. Le malheureux métropolite Sergius n'eut pas plus de succès en mars 1930 quand, sur l'ordre du Gouvernement de Moscou, il fit remettre à un groupe de correspondants étrangers — sans cependant leur accorder une interview ! — un écrit dans lequel il affirmait que les persécutions religieuses en U.R.S.S. n'existaient pas et que, si certains fidèles étaient poursuivis et condamnés, c'était uniquement en raison de leur activité hostile à l'État. Les émigrés russes virent dans cette déclaration la preuve définitive de la trahison de l'évêque Sergius, renégat de l'Église. En U.R.S.S., cette déclaration, obtenue par la contrainte et par de belles promesses, fit sensation ; mais ici, l'impuissance du prisonnier de Moscou était notoire. C'était déjà beaucoup qu'on lui eût fait des promesses, bien que personne ne crût qu'on les tiendrait jamais.

La situation était alors critique pour l'Union soviétique. Sous la poussée formidable de la collectivisation, la fuite massive des paysans dans les Kolkhoses avait commencé. Du 20 janvier au 1<sup>er</sup> mars 1930, le nombre des fermes collectivisées passait de 4,4 millions à 14,3 millions, et la superficie arable collectivisée de 31,2 millions à 87,9 millions d'hectares. Toute l'organisation

« A la fosse.... les popes, les dieux, les diables et autres superstitions ! »



« La parole divine »  
(Le Pape a prescrit au clergé polonais de faire des collectes pour des buts anti-soviétiques).



« La doctrine chrétienne favorise l'exploitation des masses ».

agraire, en particulier les ensemencements de printemps, fut mise en question par le chaos qui menaçait. Staline dut intervenir en lançant son fameux décret foudroyant, qui blâmait sévèrement les organismes locaux du parti et de l'État de leur maladresse dans la réalisation de la collectivisation et des moyens de contrainte inacceptables qu'ils avaient employés.

La paysannerie se calma, une détente intervint et les ensemencements de printemps purent avoir lieu, tant bien que mal. Pour apaiser les paysans, on promulgua le décret du parti, du 15 mars 1930, qui annonçait un cours plus modéré dans les affaires religieuses. Dans ce décret, on reconnaissait franchement les actes de violence des organismes locaux du parti dans le domaine religieux, tels que la fermeture d'églises sous le prétexte mensonger que les paroissiens en avaient exprimé le désir. Staline menaçait également de peines sévères tous ceux qui tourneraient la religion en ridicule. En apparence donc, le Gouvernement a tenu la promesse qu'il avait faite à Sergius avant que celui-ci se fasse l'avocat de l'U.R.S.S. contre la chrétienté. En réalité, des milliers d'églises furent effectivement rendues aux paysans, pour apaiser les vagues de l'émotion.

Mais nous savons qu'en fait la lettre foudroyante de Staline a aussi peu arrêté la collectivisation que le décret du 15 mars 1930 a mis fin aux persécutions religieuses. On eut seulement recours à de nouveaux moyens, mieux appropriés, et on obtint un succès bien plus radical en propageant dans les villages le slogan : « Ne prenez pas, comme vous l'avez fait jusqu'ici, l'église aux fidèles, mais les fidèles à l'église ! » On y réussit en bannissant les ecclésiastiques et leurs plus courageux partisans, ou en les faisant mourir à petit feu dans les camps de travail. La fermeture des églises s'ensuivit tout naturellement.

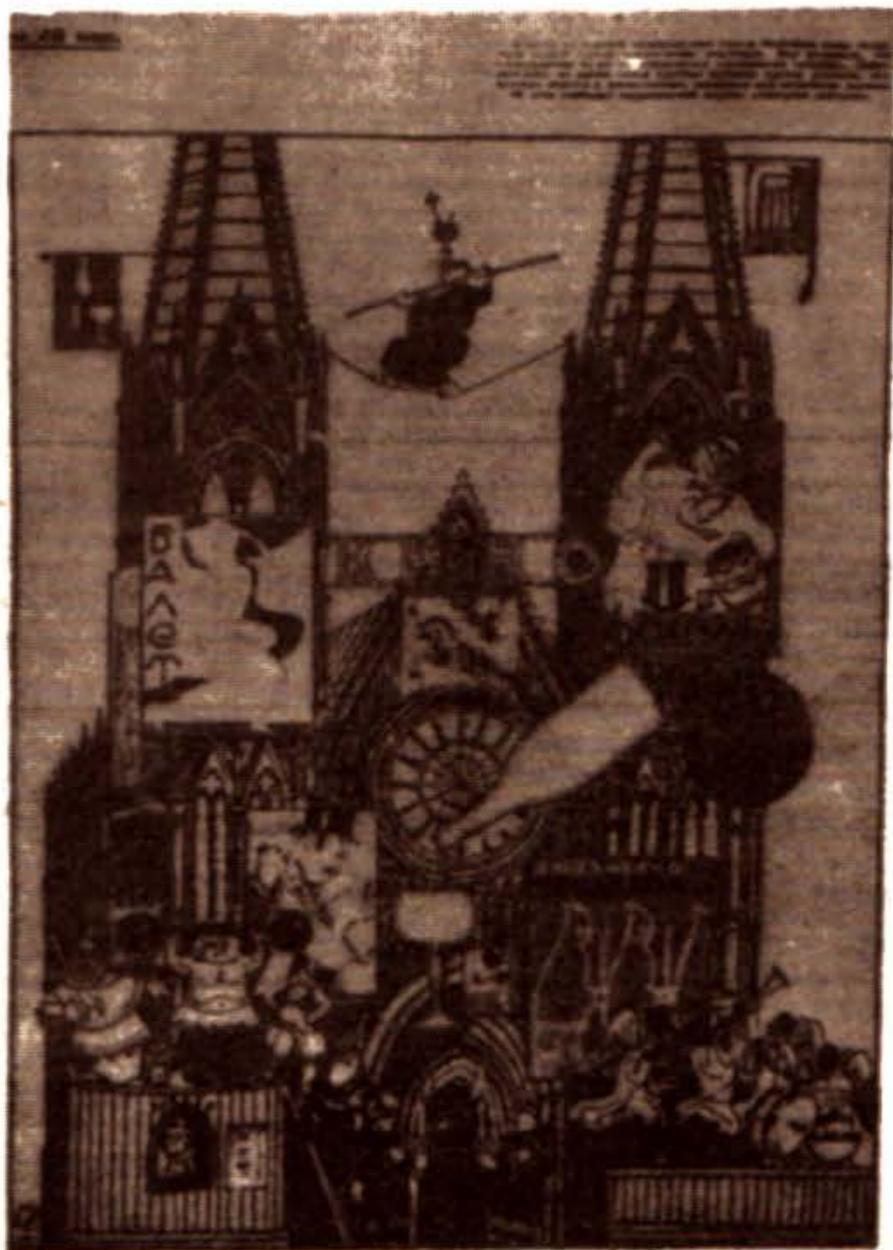
Tous les incidents qui se produisirent de 1929 à 1930 entre le monde chrétien et l'U.R.S.S. ont une importance historique. Ils prouvent que le bolchévisme athée se sentait manifestement l'ennemi du monde chrétien et, par conséquent, se croyait aussi menacé par lui. On reconnut, à Moscou, qu'on avait été trop loin et qu'on avait provoqué chez les peuples chrétiens un mouvement défensif justifié. Aussi, les potentats du Kremlin présentèrent-ils les choses — par exemple, l'*Iswestia* du 10 mars 1930 — comme si l'Église chrétienne faisait tout pour entraîner les peuples dans une croisade contre l'U. R. S. S.



**Nous remplacerons Noël  
par la  
« Journée du Travail » !**



**L'Écriture Sainte  
dit : « Tu enfanteras  
dans la douleur ».  
Mais le médecin bol-  
chévique se moque  
de Dieu !**



**Le « vrai visage » de  
l'Église catholique,  
suivant Moscou.**

Le criminel avait peur du châtement. Mais sa crainte fut de courte durée. Car le bolchévisme s'aperçut bien vite qu'il avait surestimé la force et la cohésion des peuples chrétiens. Il reconnut très vite que les Églises chrétiennes et leurs organisations supranationales n'avaient pas assez de résonance pour que les peuples se missent en mouvement à leur appel. Quand il remarqua que, pour la défense de la foi chrétienne et de la culture européenne, le monde chrétien n'utilisait d'autres armes que les prières, les exhortations, les proclamations, que toute l'aide effective qu'il apportait aux persécutés consistait en quêtes et collectes, le bolchévisme retourna promptement aux persécutions religieuses. Il laissa entrer en territoire soviétique le produit des collectes ; mais cette « bienveillance » lui servit à mieux connaître ceux à qui ces secours étaient adressés : on put alors se débarrasser d'eux par la déportation.

La conversation que nous eûmes avec un pasteur de colons allemands en U.R.S.S. nous apporta la confirmation de ces faits. Dans la solitude de son village, il avait fait lui-même l'expérience de ce passage subit de la haine à la peur, puis de la peur à une haine encore plus violente.

« N'allez pas croire, surtout, nous disait-il, que les communistes se soient sentis en sécurité lors des persécutions des chrétiens ; au tréfond de leur âme, ils avaient une mauvaise conscience et redoutaient la puissance de Dieu qui se manifeste dans le christianisme. Moi-même, j'en ai fait l'expérience à l'époque de la première avalanche de collectivisation quand, tous les jours et toutes les nuits, l'exode des paysans et les persécutions des chrétiens faisaient des vides dans les familles de nos villages. J'ai senti alors quelle puissance la chrétienté pourrait exercer sur les soviets ennemis de Dieu, si les chrétiens voulaient prendre conscience de leurs devoirs.

« Devant ce spectacle désolant, j'ai tenté de fortifier mes paroissiens par la parole de Dieu, et j'ai trouvé moi-même de la force et de la consolation dans les services divins auxquels assistaient toujours davantage de fidèles. Soudain, les bolchéviques modifièrent radicalement leur attitude à mon égard. A mon grand étonnement, je ne fus plus attaqué dans les réunions du village, on ne me stigmatisait plus comme un agitateur nuisible. Au contraire, le même chef bolchévique qui avait proféré contre moi les plus terribles menaces, promit aux

« paysans qu'il me protégerait contre toute attaque. « Si quelqu'un  
« vient vous dire qu'on va vous prendre votre pasteur, envoyez-moi  
« ce gaillard à mon bureau : je lui ferai la leçon ». Les colons  
« allemands hochaient la tête et ne pouvaient s'expliquer un tel  
« revirement. Car aucun d'eux ne croyait que les bolchéviques  
« eussent vraiment renoncé à leur folie de persécuter les paysans,  
« ni à leur haine contre le christianisme. Un loup renoncerait  
« plutôt à croquer les moutons.

« C'est seulement plus tard que l'enchaînement des faits nous  
« apparut clairement. Les églises chrétiennes d'Europe, émues  
« par les nouvelles effroyables venues de l'U.R.S.S. avaient élevé  
« de véhémentes protestations. On chuchotait ici que le pape  
« allait prêcher une croisade contre l'État qui persécutait ouver-  
« tement les chrétiens. Cela fit une si profonde impression sur  
« ces lâches ennemis de Dieu, que partout les déportations en  
« masse furent suspendues. Des prisonniers furent relâchés. Les  
« hommes du guépéou, effrayés — à ce que m'ont rapporté plusieurs  
« confrères — mandèrent près d'eux les ecclésiastiques afin de se  
« faire rassurer. Que voulait-on savoir de nous ? Si nous croyons  
« possible que la chrétienté puisse encore de nos jours se soulever  
« et entreprendre une croisade. Beaucoup d'entre nous durent  
« exposer par écrit leur point de vue relatif à cette question  
« brûlante. Aucun ne put, malheureusement, exprimer sa convic-  
« tion que la chrétienté ne supporterait pas qu'une poignée  
« d'ennemis de l'Église cherchât, par de sanglantes persécutions,  
« à détourner de Dieu une population de 160 millions d'âmes.  
« Avec quelle joie pourtant aurions-nous proclamé cette certitude,  
« car nous avons constaté que les manifestations des peuples  
« chrétiens modéraient la fureur du guépéou.

« Hélas ! Moscou eut tôt fait de s'apercevoir qu'il n'avait  
« pas à redouter que les peuples chrétiens entreprissent une  
« action vigoureuse quelconque en vue de protéger les églises  
« en U.R.S.S. — pas même sous la forme d'une vaste action  
« morale ni d'une pression économique. Alors, les juges d'instruction  
« du guépéou rengainèrent leurs paroles mielleuses et redevinrent  
« aussi haineux qu'auparavant et nos ennemis mortels. Tandis  
« qu'on essayait de jeter de la poudre aux yeux de l'étranger,  
« l'extermination du christianisme reprenait de plus belle à l'inté-  
« rieur du pays. »

Bientôt, la discorde entre les peuples qui ont mission de protéger l'idée chrétienne et la culture permit à Moscou de renverser les rôles et de diriger à son tour une attaque contre l'Europe. Il ne se contenta pas de vaines paroles, mais usa d'intrigues diaboliques, organisa un dangereux travail de sape, envoya des armes et des troupes. Il trouva, pour cela, des alliés, non seulement dans les partis communistes, ses dociles instruments, mais aussi auprès des démocrates qui coururent en aveugle à leur perte. Après avoir échoué dans sa tentative de prendre pied en Europe par la conquête de l'Allemagne, Staline réussit facilement à introduire l'excitateur Litvina Finckelstein au sein de la S.D.N., à réaliser le Front populaire en France et à déclencher en Espagne la lutte pour la possession de l'Europe occidentale. Le Secrétaire général du Komintern, Dimitrov, dit alors dans un de ses discours : « Le sens historique des événements en Espagne est d'avoir « montré la force énorme de l'unité d'action du prolétariat, la « force du Front populaire. » Il définit ce front comme étant le front unitaire de tous les socialistes, communistes, anarchistes et même de tous les éléments démocratiques. Une victoire en Espagne serait la victoire de toute la démocratie internationale. Dimitrov, qui avait appelé le Front populaire le « cheval de Troie », à l'aide duquel le bolchévisme s'introduirait dans les États de l'Ouest de l'Europe, célébra donc à juste titre le Front populaire en France comme la plus grande victoire du prolétariat bolchéviste et de la démocratie — c'est-à-dire, en réalité, la plus grande victoire remportée sur la démocratie européenne depuis l'arrivée au pouvoir du fascisme en Allemagne.

En quelques années, la situation s'était donc terriblement modifiée. Pendant le même temps, l'hostilité du bolchévisme envers Dieu s'était-elle également modifiée ? En aucune façon. Des églises et des cloîtres en Espagne furent incendiés. Des prêtres, des moines, des nonnes furent égorgés par milliers après avoir subi d'indescriptibles tortures ; des objets saints et des reliques furent jetés dans la boue, et malgré son héroïsme et son abnégation, le peuple espagnol aurait succombé sous le nombre, vaincu par le matériel de guerre, les aviateurs, les officiers, les agents politiques envoyés par les soviets, si l'Allemagne et l'Italie ne s'étaient pas interposées pour défendre la bourgeoisie et l'Église.

Tandis que l'athéisme bolchéviste, après le bond de tigre qui l'avait conduit en Espagne, s'en donnait à cœur joie à l'ouest du

« Assez de duperies ! »



ХРИСТОС 1931 ГОДА



Le Pape s'agenouille devant le Christ, porte-drapeau de l'Intervention (1931).

Высшая достижимая человеческой культурой, на мировом рынке.



La civilisation n'a rien fait de plus réussi que l'exportation du Christianisme — mais les Chinois n'en veulent pas.

continent — aucun État civilisé n'aurait dû négliger ce fanal avertisseur ! — les États démocratiques occidentaux semblèrent avoir oublié les persécutions des chrétiens, condamnés par tous les milieux religieux en 1929 et 1930. Non seulement les politiciens regardèrent sans bouger l'incendie étendre ses ravages dans la péninsule ibérique, mais des ecclésiastiques, des prélats brandirent soudain des drapeaux soviétiques. De nouveau l'Angleterre prit la tête du mouvement ; mais le mot d'ordre était, cette fois : « Guerre au fascisme ! ».

Le doyen de Canterbury, accompagné de cinq autres dignitaires religieux anglais fit un voyage en Espagne rouge et consigna ses impressions dans un livre « Le christianisme et l'Espagne », dans lequel il avait l'audace de qualifier de « pures inventions » les forfaits des bolchéviques — dont il existe mille preuves irréfutables — et attestait que les rouges se battaient pour les droits de la démocratie. Jointe à son livre, on trouvait une déclaration de l'archevêque d'York contresignée par dix évêques anglais et d'autres ecclésiastiques, qui confirmait l'exactitude de ces constatations faites un peu trop à la légère. A Genève, l'archevêque d'York, de même que d'autres prélats anglais, fit cause commune avec les bolchéviques.

Le doyen de Canterbury, membre de l'association « Russie d'aujourd'hui » et de l'« Office de relations culturelles avec l'U.R.S.S. », se fit l'avocat passionné d'une alliance avec le bolchévisme, et déclara que l'Union soviétique menait la lutte pour la paix. A l'occasion du deuxième anniversaire de l'ouverture des hostilités en Espagne, il célébra une messe et dit des prières pour les bolchéviques tués pendant la guerre.

Quant au chef de l'Église anglicane, l'archevêque de Canterbury, il marcha la main dans la main avec les hauts dignitaires anglais déjà cités. Lui, qui avait reconnu mieux que tout autre, l'athéisme virulent et agressif des soviets et l'avait violemment combattu, il ne laissait maintenant passer aucune occasion de verser de l'huile sur le feu, de faire front avec les bolchéviques contre le fascisme. Ce représentant du christianisme félicita le défenseur bolchévique de Madrid, le général Miaja, d'avoir subjugué le fascisme.

Non seulement ces prêtres anglais démentirent les jugements qu'ils avaient eux-mêmes portés sur l'athéisme sanguinaire bolchévique et favorisèrent une alliance politique avec l'U.R.S.S., mais

encore ils se prêtèrent à toutes les manœuvres pour inoculer à leurs peuples le poison bolchévique ; ils firent l'éloge du régime soviétique en U.R.S.S. et le proposèrent comme modèle.

En 1936, le doyen de Canterbury écrivait dans *Russia of to-day* (La Russie d'aujourd'hui) les énormités suivantes : « L'Union « soviétique a rempli ses devoirs chrétiens — comme il faudrait « que nous les remplissions tous ! Les bolchéviques ont mis en « pratique l'idée du christianisme. Nous devons donc les considérer « comme des alliés et des amis dans un grand mouvement religieux « orienté vers l'avenir ».

Quand le bolchévisme profita de ce que l'Allemagne avait les mains liées à l'ouest par la guerre contre la France et l'Angleterre, pour assaillir la Finlande neutre, pendant l'hiver 1939-1940, les chefs de l'Église anglicane, s'adaptant à la nouvelle constellation politique, firent à nouveau volte-face. Le 1<sup>er</sup> février 1940, lors d'une messe pour la Finlande, célébrée dans la cathédrale Saint-Paul, à Londres, l'archevêque de Canterbury caractérisa la guerre contre la Finlande comme la guerre entre les puissances du bien et du mal. L'archevêque pria pour que le Tout Puissant vint en aide au petit peuple finlandais dans sa lutte contre les puissances des ténèbres. « L'admirable Finlande, dit-il, défend le précieux héritage de notre commune civilisation ». Il ne put assez vanter l'esprit pacifique, la vaillance, la religiosité des Finlandais et réclamer qu'on leur vint efficacement en aide. Le *Times* terminait un compte rendu de ce service divin par ces mots : « A la fin de son « allocution, l'archevêque de Canterbury lut à haute voix, devant « l'assemblée et pour tous les fidèles qui écoutaient à la radio, « la retransmission de la cérémonie, des prières pour la Finlande, « son peuple et sa juste cause. Les prières étaient entrecoupées « de silences solennels pendant lesquels chacun pouvait, en son « cœur, faire sa propre oraison. »

Environ 18 mois plus tard, en septembre 1941 — entre temps la guerre avait éclaté entre l'Allemagne et la Russie et le bolchévisme avait à nouveau assailli le petit peuple finlandais — l'archevêque de Canterbury ordonna un jour de prières, non plus cette fois pour le vaillant et pieux peuple finlandais, mais bien pour les puissances ténébreuses de l'Union des soviets. Le 7 septembre, Radio Londres transmettait la déclaration suivante du saint homme qui avait sans doute totalement oublié qu'il était encore curateur du fonds d'assistance du clergé russe persécuté :

« Si nous courbons la tête, nous pourrons aussi certainement  
 « la relever avec reconnaissance. Notre reconnaissance, ainsi que  
 « notre sympathie et notre admiration, vont aux armées de  
 « l'U.R.S.S. et à la résistance héroïque qu'elles opposent à la  
 « puissance de l'ennemi. Nous ne pouvons pas assez remercier  
 « Dieu que notre forteresse insulaire soit protégée par la mer.  
 « Je vous demande, dans vos pensées et dans vos prières, de vous  
 « souvenir surtout de la Russie soviétique, qui doit à présent se  
 « défendre contre la barbarie d'un cruel ennemi. Que le Dieu  
 « tout puissant fasse que nous soyons en mesure de faire parvenir  
 « d'Angleterre une aide efficace à la Russie soviétique. Tous ceux  
 « qui ont encore de l'honneur et de la loyauté sont aujourd'hui  
 « aux côtés des Anglais et des Soviets. Tous ceux qui combattent  
 « dans l'autre camp sont animés de la volonté d'anéantir la vérité  
 « et la justice. »

L'excellent homme avait ainsi provisoirement atteint le comble du cynisme et de l'hypocrisie.

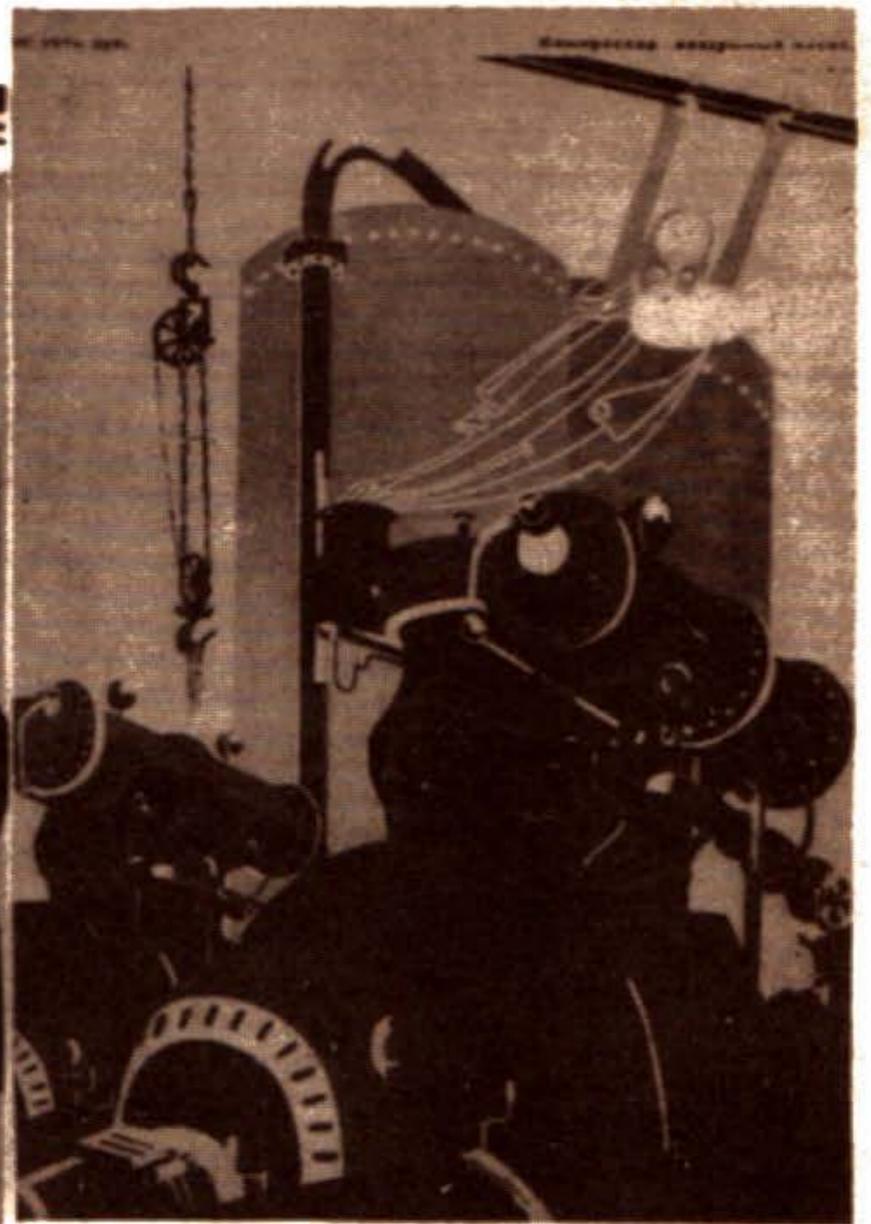
Dans tous les pays où le christianisme, la vérité et le respect de soi-même avaient conservé leur valeur, ce fut un tollé général contre l'impudent archevêque. Citons par exemple les paroles de l'évêque finlandais Max von Bonsdorff :

« C'est avec douleur que nous avons appris qu'une des plus  
 « importantes Églises chrétiennes du monde a récemment pris  
 « parti pour la puissance bolchéviste de l'athéisme, et a souhaité  
 « la victoire de cette puissance, invitant même le peuple à prier  
 « pour elle en un jour de prières national. Nous protestons vigou-  
 « reusement contre cette attitude indigne. Il ne nous semble pas  
 « qu'il soit possible, sans trahir la foi chrétienne, de prier pour  
 « une puissance qui, abstraction faite de bien d'autres cruautés  
 « et inhumanités, a sur la conscience la plus grande persécution  
 « de chrétiens de tous les temps, et dont le but est l'extermination  
 « de la religion parmi les hommes. »

Le prieur suédois en Esthonie, Pœhl, qui avait encore dans les yeux la vision des atrocités bolchéviques, dit à son tour, le 19 octobre, dans l'église Sainte-Claire à Stockholm, ce qu'il fallait penser des infâmes prières de l'archevêque de Canterbury :

« Des centaines de mille de chrétiens qui prient pour leur vie,  
 « des dizaines de milliers de gens auxquels les bolchéviques ont  
 « ravi leurs parents, ont appris par Radio Moscou l'incroyable  
 « nouvelle : le plus haut dignitaire ecclésiastique de l'Église

№ 10  
**БЕЗБОЖНИК У СТАНКА**



« Dieu est un Esprit,  
 la machine à vapeur  
 l'aspire ! »

**Les intentions pacifistes  
 de Notre-Seigneur.**



**Invitation aux ouvrières et  
 paysannes de jeter aux ordu-  
 res le « satras de la religion ».**

« Me voilà enfin représenté selon  
 le véritable esprit de la religion  
 chrétienne ! »

« d'État anglicane prie pour la victoire du bolchévisme ! On ne  
« peut concevoir une telle monstruosité : l'archevêque de Canter-  
« bury prie pour nos bourreaux ! Ce ne peut être une mission  
« divine de faire prier pour la victoire du bolchévisme, car cela  
« revient à prier pour qu'un régime de terreur sanglante s'étende  
« à d'autres peuples chrétiens en Europe. »

Le métropolite russe Anastasius stigmatisa, dans une allocution, à Belgrade, en août 1942, l'archevêque de Canterbury qui se prêtait à d'aussi basses manœuvres politiques et ordonnait des prières pour le triomphe du bolchévisme, ennemi de Dieu.

Entre temps, certains actes quasi blasphématoires s'étaient produits, non seulement à Moscou, mais à Londres. Le juif Maïski, ambassadeur des soviets à Londres, après s'être recueilli avec ostentation dans la cathédrale Saint-Paul, s'était fait ensuite photographe avec le prélat de cette église, la plus importante sur le territoire des îles britanniques. Inversement, des représentants diplomatiques de l'Angleterre et des États-Unis allaient se recueillir devant le tombeau de Lénine.

Après que l'évêque Sergius, eut, selon les ordres reçus, célébré une messe pour la victoire des armées du destructeur de l'Église, Staline, celui-ci pour remettre au diapason de ses alliés bigots et hypocrites, fit annoncer par Radio Moscou la dissolution de l'Union des Sans Dieu militants. On ajoute même que cette Union — qui fut si longtemps l'enfant chéri du parti et de l'État — représentait une grave erreur politique.

Maïski ouvrit à Londres le concert des voix mensongères qui, suivant l'exemple de Rykow et de l'esclave Sergius, prétendent qu'en U.R.S.S., pays des églises « liquidées », la liberté de religion n'avait jamais cessé d'exister. Dans son discours du 22 septembre 1941, Maïski invoqua l'article 124 de la Constitution stalinienne. Roosevelt, à son tour, exposa que la liberté de religion était garantie à tous les citoyens de l'Union soviétique. Mais il ne souffla mot de la liberté de propagande antireligieuse, des ecclésiastiques déportés en Sibérie et de la destruction de la plupart des églises. Il eut le front de prétendre que le gouvernement de l'U.R.S.S. ne prélevait pas d'impôts sur les domaines de l'église, alors qu'en réalité, l'Église a été dépossédée de ses biens et que les paroisses, c'est-à-dire les « associations religieuses » ont été écrasées, à de rares exceptions près, sous le poids des impôts sur les édifices religieux. Maïski, qui n'en est pas à un mensonge près, ajouta que

les tribunaux soviétiques punissaient quiconque ne respectait pas les droits des croyants — cependant qu'au Kremlin on peut lire encore, à l'emplacement où s'élevait la chapelle avec la célèbre madone ibérique la vérité fondamentale de la conception religieuse bolchévique, la fameuse parole de Lénine : « La religion est l'opium du peuple ».

Aux États-Unis, on avait, pendant la guerre d'hiver russo-finlandaise, souhaité, sans doute avec plus de ferveur encore qu'en Angleterre, la victoire de l'héroïque petit peuple finlandais sur le barbare colosse soviétique. Néanmoins, le président Roosevelt crut bon de jeter sa propre personnalité dans la balance ; il n'hésita pas à décerner un brevet de libéralisme à l'athéisme judéobolchévique et à le présenter comme un digne allié. On put assister à ce spectacle bien triste pour la civilisation du XX<sup>e</sup> siècle d'un président de l'Amérique du Nord répétant la leçon soufflée par Maïski et invoquant le paragraphe 124 pour affirmer que la liberté de religion existe en U.R.S.S.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que le misérable évêque Sergius — promu ridiculement à la dignité de « Chef suprême des églises soviétiques », et l'actuel archevêque de Canterbury, Dr William Temple, aient échangé, le 14 octobre 1942, de pieux messages politiques. Selon l'agence Reuter, le primat de l'église anglicaine exprima vis-à-vis du prisonnier du Kremlin, l'espoir que leur estime mutuelle et la bonne entente entre leurs Églises ne feraient que se renforcer et que la libération de toutes les nations opprimées par les tyrans nationaux socialistes et fascistes deviendrait une réalité. A quoi l'évêque Sergius répondit : « Ce n'est pas en vain que Dieu a réuni les peuples du Commonwealth britannique et de la Russie (c'est-à-dire de l'Union soviétique) en une alliance dont le but est si grand et si sacré — « puisqu'il s'agit de la libération de l'humanité de la terreur « sanglante du fascisme, de l'oppression des faibles par les forts, « et de la haine brutale entre les nations ».

On ne peut pas trop en vouloir à l'outil impuissant de Staline d'avoir fait servir Dieu à des mensonges aussi évidents et à de tortueuses machinations politiques. Sergius est dans le même cas que des milliers de hauts fonctionnaires de l'U.R.S.S., qui s'accusent eux-mêmes, publiquement, de tous les crimes et de toutes les vilenies, pour échapper, peut-être (!) au coup de revolver dans la nuque. Il est bien compréhensible cependant que les

archevêques ukrainiens Polikarp von Luzk und Kowel, Alexius, Antonius et Simon aient dénoncé Sergius, en mars 1942, comme traître à l'Église.

Mais le crime impardonnable, la honte ineffaçable pour l'Église chrétienne, c'est cette alliance des chefs de l'Église anglicane aux bourreaux sanglants de Moscou. Les palinodies successives de l'archevêque de Canterbury et d'autres prélats anglais, ont éveillé la plus vive indignation, le plus profond dégoût dans tous les milieux chrétiens qui croient encore que le christianisme représente une force morale. L'emploi abusif du nom de Dieu, pour couvrir des mensonges politiques, a plus nui au prestige de l'Église du Christ que n'avait pu le faire toute la propagande antireligieuse du bolchévisme. Le bolchévisme athée s'est lui-même renié avec autant d'indignité en se camouflant sous un manteau religieux, tandis que fumaient encore les ruines des églises qu'il avait incendiées dans les pays baltes et qu'on déterrait des fosses communes, en présence des familles éplorées, les cadavres des prêtres qu'il avait sauvagement assassinés.

---

## CHAPITRE VII

### Réouverture des églises

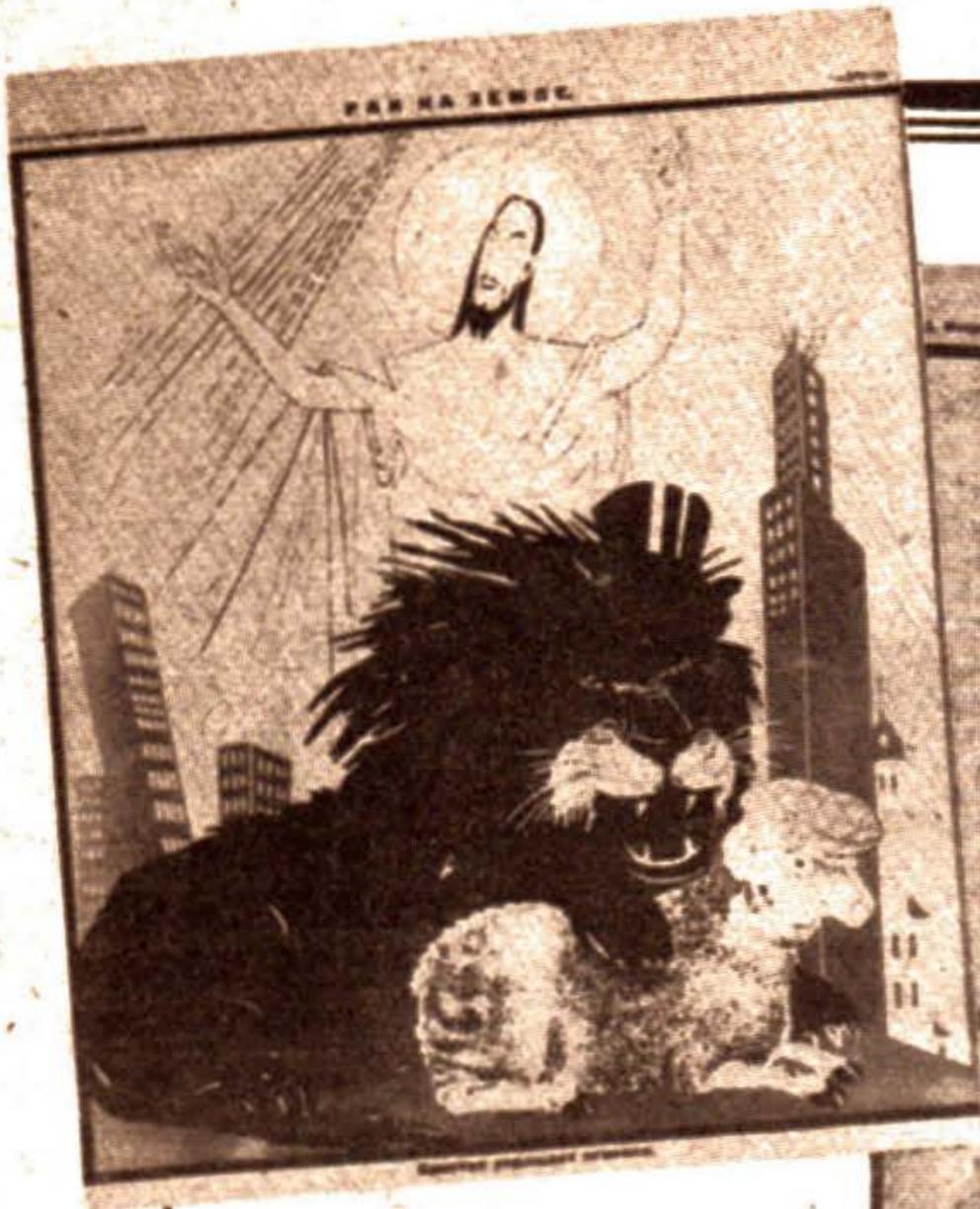
---

Après l'entrée des troupes allemandes dans les marches de l'Ouest de l'Union soviétique, la population reconnaissante emplit en foule les églises qui avaient échappé aux destructions et chanta des actions de grâces pour remercier le Ciel de l'avoir délivrée. Partout, ce fut le même spectacle, en Esthonie comme en Lettonie, en Lithuanie, en Galicie ou en Bessarabie. C'était là, d'ailleurs, chose naturelle et il n'y avait pas lieu de s'en étonner.

Mais on pouvait se demander quelle serait l'attitude de la population en Russie blanche, en Ukraine et dans une partie de la Moscovie, partout où le bolchévisme athée avait, pendant plus de vingt ans, avec un zèle fanatique, aboli toute activité religieuse et tenté de convertir les masses à l'athéisme. Les rapports concordants d'innombrables soldats allemands et d'aumôniers militaires, de légionnaires étrangers, de journalistes et de neutres qui visitèrent le front, ont prouvé que si le christianisme avait été puissamment refoulé au sein du peuple russe et avait fait place, en particulier chez les jeunes, à une grossière superstition, il n'était cependant pas mort.

Des représentants de l'Europe occidentale ont enfin pénétré chez ces paysans, jusqu'alors coupés du reste du monde. Ils ont pu se convaincre de visu que si, dans les villes, quelques églises étaient encore, çà et là, utilisées par les « associations religieuses », dans les villages toutes les églises étaient profanées, servaient de hangars, d'entrepôts ou abritaient des fromageries ou encore étaient transformées en clubs, salles de réunions, etc...

On a pu lire dans la presse de nombreux comptes rendus qui décrivaient avec quel empressement la population se mit à rouvrir les églises aussitôt après le départ des bolchévistes, comment des ecclésiastiques des professions les plus diverses se révélèrent soudain et comment la vie religieuse se prit à renaître sous la protection des armées étrangères. Nous ne citerons comme



Paradis terrestre :  
le Christ apaise  
l'agneau prolétarien.



« La doctrine chrétienne  
d'obéissance et d'humilité  
ne conduit qu'à  
l'exploitation des masses ».

« Qu'on est bien  
dans le sein  
du Seigneur ».

exemple, que le compte rendu de l'agence Havas, reproduit dans le *Temps* du 7 novembre 1941 :

« Bien que les soviets, pendant les vingt années de leur  
« domination, aient fait de l'athéisme et des persécutions reli-  
« gieuses une pierre d'angle de leur politique, la foi n'est pas  
« morte en Russie. On a mille témoignages de l'amour pour le  
« Christ qui, dans les territoires à présent délivrés de la dictature  
« rouge, vit encore au fond de l'âme russe qui s'est retrouvée  
« elle-même. C'est ce qui explique pourquoi les prisonniers  
« russes demandent de telles quantités de brochures religieuses  
« et de livres de cantiques, qu'il est impossible de les satisfaire.  
« Dans certaines contrées, comme par exemple en Wolhynie, les  
« paysans et les bourgeois sont restés fidèles à l'Église orthodoxe  
« et l'on assiste à un grand renouveau religieux. Les églises regor-  
« gent de fidèles et des processions ont lieu dans tous les villages.

« Si l'on songe que, pendant vingt-trois ans, la grande majorité  
« des croyants, en butte à l'hostilité vigilante de l'Union des  
« Sans Dieu, a été privée de tout service religieux, on est étonné  
« d'un réveil aussi rapide du sentiment chrétien.

« Dans tous les territoires occupés par les Allemands, la messe  
« peut être à nouveau célébrée. Le peuple prie avec dévotion.  
« Les icônes qu'on tenait cachées depuis des années, sont à  
« nouveau suspendues à leur ancienne place. Dès qu'on annonce  
« qu'une des églises que les soviets utilisaient comme entrepôts  
« ou comme magasins est rendue au culte et doit être à nouveau  
« consacrée, il y a toujours un grand nombre de volontaires pour  
« la nettoyer et l'orner.

« Dans les camps de prisonniers aussi la ferveur religieuse s'est  
« réveillée. Le 31 août 1941, à Riga, le pape célébra une messe,  
« dans la cathédrale, à laquelle 5.000 prisonniers assistèrent.  
« Dans Pskov en ruines, le jour de la Transfiguration une messe  
« fut dite devant plus de 800 personnes.

« Malgré les dévastations que le bolchévisme a causées dans  
« les âmes, on ne peut qu'être joyeusement surpris de la ténacité  
« avec laquelle s'est maintenue la foi religieuse : plus de vingt  
« années de persécution, de propagande matérialiste et de lutte  
« contre le christianisme n'ont pas réussi à l'étouffer. »

Voilà ce qu'écrivait le *Temps*. Quant à nous-mêmes, nous avons eu l'occasion de parler avec un aumônier militaire allemand qui nous confia ses impressions sur la vie religieuse dans les

territoires de l'Union soviétique délivrés du bolchévisme. Lui aussi nous confirma qu'il avait été bouleversé, ainsi que tous les soldats allemands, par la ferveur religieuse de cette malheureuse population russe, condamnée par le bolchévisme à l'athéisme, et même à l'athéisme militant, et qui réclamait à présent à grands cris qu'on lui rende la religion. Parmi bien d'autres épisodes, il raconte celui-là, particulièrement typique :

« Faute d'un autre endroit approprié, je fis nettoyer la  
« chapelle et je la fis mettre en état pour pouvoir y célébrer la  
« messe, le Samedi saint. Les Russes s'acquittèrent de ce travail  
« avec un soin pieux. Pendant la messe, tous les fidèles commu-  
« nièrent. Dehors, les Russes regardaient, hommes, femmes et  
« enfants. Personne ne bougeait. Quand, la cérémonie terminée,  
« nos soldats sortirent de la chapelle, la foule y entra à flots.  
« Je voulais ranger mes accessoires, mais mes nouveaux fidèles  
« tombèrent à genoux, se signèrent, couvrirent de baisers nos  
« mains et la croix et, riant et pleurant à la fois, ils désignèrent  
« du doigt les hosties qui étaient encore sur l'autel. Il eut été  
« cruel de les en priver. Quelle fut alors leur joie et comme leurs  
« yeux brillaient ! « *Christos woskress, wo istino woskress !* » (Christ  
« est ressuscité ! Il est vraiment ressuscité !) c'est ici que j'ai  
« appris ce que cela veut dire : avoir faim de la parole de Dieu  
« et de ses sacrements. Le dimanche de Pâques, tout le village  
« en habits de fête se rassembla devant ma porte. Je ne savais  
« pas ce qu'ils voulaient. Alors ils m'envoyèrent un interprète  
« qui me dit que je devais baptiser les enfants. Je déclinai l'inv-  
« tation mais, comme ils ne s'en allaient pas, je baptisai finalement  
« seize enfants. Je n'oublierai jamais la joie de ces gens. Ils parcou-  
« rurent ensuite tout le village en chantant ! J'aurais voulu que  
« beaucoup de mes compatriotes fussent témoins de ce spectacle.  
« Pendant les jours de fête, j'ai dit huit messes auxquelles chaque  
« fois beaucoup de nos soldats assistèrent. Nous autres prêtres,  
« nous retrouvons ici un peu la même grande joie qu'aux premiers  
« temps de la chrétienté. »

Ainsi la guerre à l'Est nous fait assister à un vaste mouvement populaire religieux. Notre interlocuteur nous parle encore de la simplicité des colons allemands en Ukraine. Des centaines de mille d'entre eux, en de nombreux villages, ont perdu leurs pasteurs jusqu'au dernier, par l'assassinat ou par l'exil qui équivaut au meurtre. Bien que l'aumônier militaire ne soit là que pour la

troupe, l'annonce de son arrivée dans un petit village provoque des transports de joie insoupçonnés. Des fermes proches ou éloignées, tout le monde vient se recueillir avec lui et il doit baptiser les enfants, petits et grands, et des adolescents et donner sa bénédiction à bien des couples qui sont mariés depuis longtemps. La ferveur et la reconnaissance de ces gens que le bolchévisme avait réduits en esclavage pendant vingt ans, ne connaissait pas de bornes.

C'est précisément en assistant à ce réveil religieux de la population soviétique que le soldat des armées de l'Europe occidentale découvre le sens profond de cette guerre contre le bolchévisme, ennemi de Dieu. On a déjà beaucoup écrit là-dessus et Moscou a donné des preuves effroyables de la lutte sanguinaire qu'il mène contre Dieu, non seulement à l'intérieur des territoires qui lui sont soumis, mais aussi en Finlande, en Espagne, en Chine et en d'autres pays.

Mais c'est seulement en constatant par eux-mêmes quelles traces horribles l'anéantissement de la religion laisse dans un peuple qu'une infinité de combattants de l'Europe occidentale ont compris de quel danger leur propre peuple était menacé. Nous ne faisons pas seulement la guerre pour sauver l'Europe occidentale et sa culture mais, au sens le plus vrai du mot, pour préserver et conserver ce qu'il y a de divin dans l'humanité, la foi en Dieu et la religion — sans distinction de dogmes, qu'il s'agisse du catholicisme ou du mahométanisme, d'un christianisme libre ou d'une croyance en Dieu en dehors de toute église — car le bolchévisme, tant qu'il ne sera pas exterminé sur cette planète, est et restera l'ennemi de toute religion. L'un ou l'autre doit disparaître, ils ne sauraient coexister à la longue.

Ce sont justement les fondateurs du bolchévisme et les chefs de l'athéisme bolchéviste qui ont déclaré sans fards que l'humanité était en marche vers un universalisme et que ce n'était pas l'universalisme religieux, symbolisé aux yeux de Moscou par le pape, ni l'impérialisme capitaliste de l'Amérique du nord, avec l'empire britannique à sa remorque, ni le fascisme qui remporterait la victoire, mais bien l'universalisme moscoutaire. Au début on parlait franchement de la domination mondiale du bolchévisme. Maintenant, on est devenu plus prudent. On va même jusqu'à se camoufler, à l'heure du danger, comme en 1929-1930, en revêtant un manteau religieux. Mais le but reste le même ; c'est celui que Lénine a fixé et que Staline a poursuivi inlas-

sablement, malgré tous les tournants tactiques : la soumission des peuples au matérialisme bolchévique qui doit supprimer et anéantir son plus redoutable ennemi : la religion.

C'est dans cet esprit qu'un correspondant de guerre allemand, après avoir assisté au premier office religieux célébré dans la cathédrale de Smolensk, écrivait les lignes suivantes :

« Personne ne vit davantage dans l'avenir que le soldat au front. Tous ses actes tendent vers quelque chose qui les dépasse, réclament un accomplissement dans un domaine que seule la nostalgie connaît. Bien que le présent domine les sens, il n'est rien que tactique et provisoire. Le soldat ressent profondément la signification du mot service, car servir c'est apporter sa contribution à une œuvre et il n'y a que service là où l'esprit créateur appelle des forces.

« L'Allemand n'accepte jamais ce service uniquement pour son avantage personnel, mais sa lutte et ses efforts pour trouver un sens créateur profitent toujours à tous. Ce tourment et cette grandeur ne peuvent que renforcer le sentiment de responsabilité et tempérer l'orgueil de ceux qui ont le cœur pur. Mais ils vous procurent aussi des joies que les autres ne connaîtront pas. Dimanche dernier, en assistant au premier service religieux célébré depuis vingt ans dans la cathédrale de Smolensk, nous fûmes pendant quelques instants élevés au-dessus du présent et nous pûmes apercevoir le resplendissement de la signification durable que notre lutte et notre sacrifice ont apportée au peuple russe. Car partout où, dans le monde, triomphe l'ordre naturel des valeurs intérieures, le véritable Reich allemand y trouve un nouvel allié.

« Jadis, un jour de fête particulier appelait chaque année, de très loin, les fidèles vers l'icône miraculeuse de la cathédrale de Smolensk. Ce clair édifice, exaltant dans sa beauté, unique par sa splendeur et sa grandeur imposante — on peut compter sur les doigts d'une main les églises qui, dans cet immense empire, pourraient rivaliser avec celle de Smolensk — était un point central dans la vie du peuple. Maintenant, l'icône miraculeuse et la fidélité qu'un petit nombre de croyants lui ont gardée, a fait un nouveau miracle : au milieu de la ville, les cinq coupes de la cathédrale s'élèvent, intactes, au-dessus d'une ville entièrement détruite, incendiée, bombardée pendant des jours sans arrêt par les soviets.

« A travers un désert de ruines, les gens, vêtus de costumes  
« clairs avec des bouquets de fleurs, se pressent en foule. C'est  
« un événement, non seulement dans leurs cœurs, mais aussi dans  
« la réalité politique. Devant tout ce peuple, ce jour marque  
« la fin de la domination des athées, qui troublaient les cœurs  
« et les âmes ; non seulement ce qui est sacré a pu devenir sacré,  
« mais chacun sait aussi maintenant que l'armée des soviets et  
« leur régime despotique seraient vaincus par les forces de l'ordre.  
« Avec leur cordialité innée, ces hommes russes manifestent à  
« chacun de nous la reconnaissance dont leur cœur déborde. Ils  
« ne parlent pas notre langue, mais ils viennent souvent, rien  
« que pour toucher nos vêtements, puis ils indiquent avec leurs  
« mains le chiffre 20 et montrent ensuite du doigt l'église. « C'est  
« grâce à vous que nous est rendue notre religion, que notre église  
« est ressuscitée. » Ils nous saisent les mains, ils nous les embras-  
« sent, des soldats sont caressés par de vieilles grand'mères ;  
« la joie et la reconnaissance brillent dans tous les yeux.

« L'émotion les étreint quand ils pénètrent dans la vieille  
« cathédrale, dont un petit coin seulement leur était demeuré  
« accessible ; un musée antireligieux essayait d'y dresser sa chétive  
« moquerie face à la puissance de ce bâtiment sacré. Dans leur  
« humilité, ils osent à peine lever les yeux sur les images saintes  
« et les icônes dorées. Ils découvrent à chaque pas leur église,  
« avec la joie qu'éprouve à son retour au foyer celui qui vécut  
« vingt ans au loin ; ils reprennent possession du lieu de leurs  
« prières et de leurs dévotions. Avec une pieuse allégresse, un  
« groupe se hâte vers un grand et vieux portrait, particulièrement  
« vénéré. Ils traînent l'icône vers le lourd sanctuaire doré, à la  
« place qu'elle occupait autrefois. Puis ils tombent à genoux  
« et leurs baisers effacent la poussière sur ces mains et ces pieds  
« qui se détachent en sombre sur le fond doré.

« Alors, le vieillard, vêtu de sa chasuble aux couleurs passées,  
« commence l'office divin. Pendant plus de vingt ans, il s'est tenu  
« caché, le vieux pope, dans les caves de la cathédrale et, pour-  
« suivi par le G.P.U., il a travaillé comme paysan et comme construc-  
« teur de route. Quelque chose revit en lui de l'esprit des Starces,  
« ces hommes qui vivaient trente ou quarante ans en ermites, sur  
« le mont Athos, s'imposaient un silence absolu et s'infligeaient  
« de rudes pénitences, puis qui, animés d'une force intérieure  
« sans égale, redescendaient vers leur peuple, afin d'être ses chefs.

« Peu importe si c'est seulement pendant la cérémonie qu'on  
« trouve et qu'on allume les bougies et que la flamme brûle à  
« nouveau dans les lampes éternelles ; peu importe si le chœur,  
« composé au hasard, flotte à certain passage ; personne ne le  
« remarque, tant chacun y met de cœur. L'église est comble :  
« rien que des femmes, car les hommes sont restés debout dehors.  
« Mais il y a aussi plus d'hommes qu'on l'aurait supposé dans  
« cette ville ravagée par l'incendie. Les vieillards du chœur et  
« çà et là des fidèles dans la foule ont de vénérables têtes d'apôtres.  
« Un rayon de lumière éclaire tous les visages.

« On voit couler bien des larmes, larmes d'émotion, de joie  
« et de douleur. Là, une mère et sa fille pleurent ensemble. La  
« femme caresse convulsivement le bras de son enfant, comme  
« si les larmes ne suffisaient pas à exprimer son émotion. C'est  
« la première fois que la jeune fille assiste à la messe, dont ses  
« parents lui avaient parlé et qu'ils espéraient réentendre un jour.  
« Des larmes coulent, et toutes les souffrances endurées pendant  
« de longues années, la misère, les privations, la douleur causée  
« par le mépris moqueur et grimacant qui jetait dans la boue  
« tout ce qui est sacré, et aussi les horreurs, les destructions, les  
« morts de cette guerre, tout cela se résout en larmes, comme  
« si les larmes faisaient place nette dans le cœur où Dieu main-  
« tenant peut entrer et où sa présence apportera le plus sûr  
« réconfort.

« Le ciel est clair, ce dimanche, au-dessus de Smolensk.  
« Demain, ces mêmes gens couperont le blé dans les champs.  
« Mais nous, entre deux batailles, nous avons pu contempler le  
« sens de cette guerre qui n'apportera pas qu'à notre seul peuple  
« la liberté. »

Nous voulons terminer sur ce récit simple et touchant qui jette une vive clarté sur l'avenir. Il nous confirme dans notre foi que l'esprit triomphera de la matière, et que ce qu'il y a de plus haut dans l'homme ne périra pas, mais deviendra au contraire plus fort et s'étendra sur tous les peuples qui ont tant souffert et si vaillamment combattu.

FIN.

---

N° d'autorisation 20.137  
Imp. spéciale du C. E. A.  
21, Rue La Boétie - PARIS

---